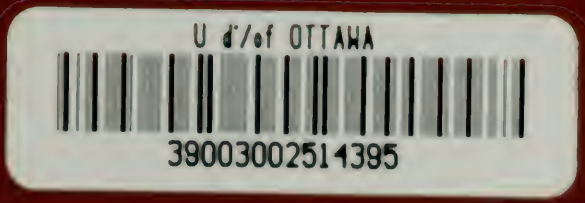
PQ
2201
.B4N3
1889



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/muguettelindienn00br

MUGUETTE L'INDIENNE

3e SÉRIE GRAND IN-8°

N° 2321

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

Reddition du fort Saint-Georges.

MUGUETTE

L'INDIENNE

OU

LES AMIS DE LA FRANCE AU CANADA

PAR

GEORGES BREMOND

TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS

PQ
2301
.S44Me
1889

PRÉFACE

L'héroïne que nous présentons à nos lecteurs est une jeune Indienne qui, après avoir, selon son expression, *rencontré les missionnaires francs*, joua dans la guerre du Canada un rôle providentiel au profit de la cause française.

Fille d'un chef exilé volontairement de sa tribu, elle sut ramener son père au milieu du peuple dont il s'était séparé. Utilisant ensuite la légitime influence du sage guerrier, elle obtint la neutralité des Mohawks, dans une circonstance où la vaillante garnison d'un fort détaché allait succomber sous les efforts d'une coalition des tribus iroquoises. En même temps, par ses conseils et par ses exemples, elle inspirait aux hommes de sa race les vertus chrétiennes, inconnues jusqu'alors dans les villages et les campements indiens.

Il est permis de croire que si le général de Montcalm avait eu partout des auxiliaires aussi dévoués que notre héroïne, le Canada serait encore aujourd'hui la perle de nos colonies.

G. BREMOND

Le 8 septembre 1888.

MUGUETTE L'INDIENNE

I

Dans la forêt. -- Le père et la fille. — Les deux chefs rivaux. — Le camp des Delawares.

Un soir d'été de l'année 1757, un homme de vingt-huit à trente ans, parti de Québec depuis quelques jours, s'engageait dans une forêt qui s'étend entre la rive droite du fleuve Saint-Laurent et le lac Champlain. Il s'appelait Samuel Lambert : ce nom était connu, de Québec à New-York et du fleuve Saint-Laurent au lac Huron, comme celui d'un hardi coureur des bois que Montcalm, général en chef de l'armée française, aimait à employer en qualité d'émissaire ou de porteur de dépêches.

Les opérations de la guerre de Sept ans, qui, malgré l'héroïsme des troupes françaises et des milices locales, devaient se terminer en Amérique par la perte de notre belle colonie du Canada, n'avaient encore, en 1757, produit aucun résultat favorable pour les Anglais. Ceux-ci, après avoir perdu successivement plusieurs places importantes, venaient de se laisser enlever le fort Saint-Georges, dont la garnison avait dû, le 9 août 1757, se rendre au général de Montcalm. Les premiers succès des Français leur avaient acquis les bonnes dispositions d'un grand nombre de tribus indiennes, notamment des Wyandots ou Hurons, des Shawhanèses et d'une partie des

Lenis-Lenapes ou Delawares, tandis que les Iroquois, qui formaient la puissante confédération des six nations, avaient pris parti pour les Anglais.

Samuel Lambert, en pénétrant dans la forêt, n'ignorait pas que, si ces abris servaient de refuge à des Indiens amis de la France, il s'y trouvait également des ennemis; mais, se sachant parfaitement en état de reconnaître les uns et les autres, il n'avait aucune crainte de se laisser surprendre par les Iroquois. Son seul souci était de faire choix d'un lieu propre au repos, et, tout en se livrant à ses recherches, il repassait en sa mémoire les divers événements de sa carrière aventureuse. Il se voyait, aux jours de son enfance, prenant ses ébats dans les plantations qui entouraient la ferme de ses parents, laborieux pionniers installés depuis longtemps sur les rives du lac Champlain. Il se rappelait les Indiens amis avec lesquels il allait quelquefois explorer les bois des environs, contractant dans ces excursions auxquelles il prenait tant de plaisir les goûts nomades qu'il avait conservés par la suite. De bonne heure il avait perdu sa mère, qui, dans sa tendresse inquiète, mettait souvent un frein à son humeur vagabonde. Autant pour le distraire de son chagrin que pour le mettre à même de rendre service à la cause française, le père de notre héros lui avait laissé toute liberté d'abandonner momentanément la profession sédentaire de cultivateur pour le rôle plus actif de batteur d'estrade, à la solde des autorités militaires. Un autre motif plus puissant encore avait décidé Antoine Lambert à engager son fils dans la vie d'aventures qui semblait tant lui plaire : quelques années avant la mort de sa femme, un grand malheur avait attristé sa famille et abrégé sans doute les jours de la mère. Une charmante petite fille, de dix ans plus jeune que son frère Samuel, avait été ravie par un parti d'Indiens maraudeurs, et toutes les recherches faites pour la retrouver étaient restées infructueuses. Antoine espérait que son fils, au cours de ses pérégrinations, parviendrait peut-être à rencontrer sa pauvre sœur.

Le jeune Samuel ne s'était pas fait faute d'accepter la permission donnée par son père. Depuis cette époque, il avait parcouru une grande partie du Canada et pris part à plusieurs

engagements; il s'était à diverses reprises chargé de missions délicates, avait revêtu toutes sortes de costumes, se métamorphosant tantôt en soldat anglais, tantôt en savant ou en touriste, tantôt en guerrier indien; il était parvenu à délivrer des prisonniers destinés à la torture, avait été lui-même captif des sauvages et s'était toujours, avec un bonheur étonnant, tiré sans blessure grave des plus périlleuses situations. Actuellement il allait porter au commandant d'un fort élevé sur les rives du lac Champlain les instructions confidentielles du marquis de Vaudreuil, gouverneur du Canada, résidant à Québec. Il était autorisé à profiter de ce voyage pour rendre visite à son vieux père, s'assurer qu'il ne courait aucun danger, et au besoin l'engager à se mettre sous la protection du fort, dans le cas où, comme on avait lieu de le craindre, les Iroquois auraient traversé le fleuve Saint-Laurent. Les Delawares s'étaient aussi rassemblés sur la rive droite du fleuve; mais ils n'étaient qu'en petit nombre, une partie de leur tribu se trouvant encore avec les Hurons dans les parages du lac Ontario, où ils avaient secondé l'action des troupes françaises à l'attaque du fort Saint-Georges. Ceux qui étaient restés, par ordre de Montcalm, entre Québec et le lac Champlain, étaient campés, au nombre de soixante-dix à quatre-vingts, à un mille de la lisière du bois dans lequel venait de pénétrer Samuel Lambert. Ces sauvages, de même que les Hurons, les Iroquois et autres nations indiennes errant dans les régions couvertes de forêts de l'Amérique septentrionale, étaient des marcheurs infatigables, montant fort peu à cheval, tandis que dans les vastes espaces découverts situés à l'ouest des grands lacs, entre le Mississipi et le Missouri, son affluent, les Peaux-Rouges devaient utiliser les jarrets souples et nerveux de ces mustangs pleins de feu que célèbrent à l'envi les relations des voyageurs. Les Assiniboines, les Osages, les Pawnies, les Sioux, étaient de parfaits cavaliers; ces derniers, fort redoutés, passaient pour des pillards, et justifiaient par leurs déprédations le surnom de Bédouins des prairies qui leur avait été donné.

Les Delawares ne pouvaient donc, à travers les forêts et les cours d'eau, se transporter aussi rapidement que les Indiens de l'ouest; ceux qui étaient en expéditions du côté du lac

Ontario devaient rester encore longtemps en route avant d'arriver au fleuve Saint-Laurent. Samuel Lambert s'attendait par conséquent à ne rencontrer qu'un parti peu nombreux de Delawares, et il savait que des tribus hostiles pouvaient aussi se trouver sur son chemin. Il s'agissait pour lui d'éviter ces dernières; mais il supposait qu'elles avaient dû se porter plutôt à l'autre extrémité du bois, du côté du lac Champlain, à moins qu'elles ne fussent en guerre avec les Delawares et qu'elles ne songeassent à les attaquer. Épuisé de fatigue et de faim, il résolut de s'installer auprès d'une source qui murmurait à quelques pas de lui et de faire un repas léger, au moyen des provisions de viandes sèches et de biscuit dont il s'était muni à son départ de Québec.

Le soleil venait de disparaître derrière les grands arbres; le pivert avait cessé de frapper à grands coups de bec l'écorce des vieux sapins; le joli roitelet, connu sous le nom de troglodyte, ne sautillait plus sur le sol; l'oiseau bleu aimé des paysans canadiens, et le merveilleux oiseau-mouche, qui se nourrit du suc des fleurs, s'étaient déjà blottis dans leurs abris, la tête sous les plumes; seuls, la colombe de la Caroline et le whip-poor-will faisaient entendre leur chant plaintif du soir, pleurant, au dire des Peaux-Rouges, la décadence de la race indienne. Le coureur des bois ne voyait plus autour de lui que des lignes confuses d'arbres immobiles, formant à ses yeux une sombre masse propre à recéler tous les dangers, à favoriser toutes les embuscades que pouvait avoir à redouter un voyageur isolé. Mais, habitué depuis l'enfance à parcourir les grands bois, Samuel était inaccessible à cette vague terreur qui souvent, aux approches de la nuit, s'empare des esprits les moins craintifs, leur montre des ennemis rampants là où la solitude est complète, leur fait entendre des sons menaçants tandis que le silence règne autour d'eux. D'ailleurs il avait son inséparable carabine pour le défendre aussi bien contre les Indiens malintentionnés que contre la panthère, l'ours et le loup; et si, tout en prenant son repas, il sondait d'un œil attentif les profondeurs du bois, c'était pour tâcher de découvrir des amis avec lesquels il désirait passer la nuit. Le chasseur était à la recherche des Delawares, dans le voisinage desquels il pensait être depuis quelque temps. Il crut

même bientôt voir son souhait réalisé, car une lueur lointaine lui parut avoir l'apparence d'un feu de campement. Empruntant aux sauvages la prudence dont ils ne se départissent jamais, lorsqu'il s'agit d'aborder une réunion d'individus sur l'identité desquels ils ne sont pas encore fixés, il plaça sans bruit les restes de son repas dans une sorte de carnier qu'il portait en bandoulière, s'assura que son couteau de chasse glissait aisément dans sa gaine, que sa carabine était en état de remplir le rôle d'arme offensive et défensive; après quoi, il fit quelques pas, se cachant d'arbre en arbre, passant d'un tronc à un autre, prenant soin de ne marcher sur aucun débris de bois mort, de ne pas froisser de branches dans le taillis, afin de ne produire aucun bruissement révélateur de sa présence, et de laisser des traces aussi légères que possible de son passage. Quand il eut fait quelques pas, il s'aperçut que la lumière entrevue par lui était plus faible et plus rapprochée qu'il ne l'avait cru d'abord; d'où il conclut que deux ou trois personnes à peine devaient être rassemblées. Mais le voisinage de ce groupe lui imposait les plus grandes précautions. Il eut alors l'idée de marcher dans le ruisseau, pensant bien qu'il le conduirait au campement inconnu et sachant que l'eau est la seule voie qui ne conserve pas de traces. Cependant il était tellement prudent, que cette mesure de précaution ne lui sembla même pas suffisante; il se dit que les sauvages, passés maîtres dans l'art de découvrir les pistes, sauraient bien détourner le cours du ruisseau, en élevant, au besoin, une digue légère pour voir si ses pas n'avaient pas formé leur empreinte dans la vase. Il préféra donc employer un autre moyen pour arriver à son but, et, comme il ne lui restait plus que peu de chemin à parcourir, il s'astreignit à marcher à reculons jusqu'à ce qu'il fût arrivé à un amas de vieux troncs d'arbres, derrière lesquels il pouvait se cacher en reprenant haleine.

Une fois installé près de cet abri, il jeta un regard entre les branches desséchées des arbres morts : deux personnes se trouvaient à peu de distance, un Indien et une femme. Un examen attentif lui ayant permis de les observer tout à son aise, il ne put s'empêcher de sourire en pensant aux précautions qu'il avait prises pour aborder des Indiens dont il n'avait rien à redouter. En quelques minutes il arriva

auprès de ses deux amis. Ceux-ci étaient assis auprès d'un chêne, achevant un repas frugal composé de venaison, et puisant leur boisson dans l'eau claire du ruisseau. L'Indien était un Mohawk âgé de cinquante ans; sa compagne paraissait n'avoir pas dépassé depuis longtemps la vingtième année. Appuyée avec un gracieux abandon sur l'épaule du sauvage, cette dernière reçut en souriant les salut et les compliments de Samuel Lambert. Le Mohawk était plus grave, mais son regard fixé sur le coureur des bois n'annonçait que des dispositions amicales.

« Je ne m'attendais pas à rencontrer le chef mohawk et sa fille Muguette au milieu de ces bois, dit Samuel.

— Tonga n'est plus chef, répondit l'Indien. Ses frères se sont lassés de l'entendre tenir, devant le feu du conseil, le langage de la modération. Il leur faut des chevelures de visages pâles, et ils veulent celles des guerriers francs.

— Et mon père a refusé de conduire une expédition dirigée contre les amis de Samuel, ajouta la jeune Indienne.

— Les oreilles de mon fils, reprit Tonga, sont-elles ouvertes au récit de la dispute des chefs mohawks?

— J'écoute, fit Samuel.

— Voici donc ce qui arriva. Le Serpent et le Bison sont deux chefs, Tonga en était un autre avant d'avoir quitté sa tribu. Depuis quelque temps, l'inaction pesait au peuple mohawk; les jeunes Indiens attendaient une occasion de conquérir leur nom de guerre; les hommes plus mûrs voulaient augmenter le nombre de chevelures flottant à la porte de leur wigwam. Un jour, le Serpent entendit les plaintes des Mohawks; il appela aussitôt deux chefs à la tête grise comme la sienne, et offrit le calumet au Bison et à Tonga. Tous trois fumèrent autour du feu et donnèrent trois avis différents. Le Serpent voulait quitter la cause des Anglais et amener la tribu à Montcalm; le Bison voulait, au contraire, aller attaquer les établissements des Français au Canada; enfin Tonga conseillait aux Mohawks de ne pas se mêler aux querelles des visages pâles et d'enterrer le tomahawk. Aucun des chefs ne consentant à abandonner son opinion, il fallut réunir le conseil de la nation. Les trois chefs furent entendus; d'autres guerriers parlèrent, et le peuple adopta l'avis du Bison. Fier de son succès, celui-ci traita

Tonga de lâche et proposa aux Mohawks de lui donner des jupons comme à une squaw. Tonga n'a pas daigné répondre; et cependant, si l'on comptait les chevelures qui ornent le wigwam du Bison, on en trouverait moins qu'à la porte du wigwam maintenant abandonné de Tonga.

— Père, interrompit Muguette, il faut oublier les injures, il faut pardonner au Bison. »

Samuel était debout, appuyé sur sa carabine, écoutant avec attention le récit du Mohawk. La voix de l'Indienne le fit tressaillir : il regarda la jeune femme avec un étonnement dont celle-ci s'aperçut aussitôt. Elle expliqua alors les motifs qui avaient dicté ses paroles et dit, la tête toujours appuyée sur l'épaule de son père et les yeux tournés vers Samuel :

« Le chasseur blanc ne reconnaît plus Muguette, la fille d'un chef indien, la veuve d'un guerrier mohawk tué en combattant au premier rang contre les Français.

— Je n'ai pas oublié, dit Samuel, la généreuse Muguette, qui se montra si bonne pour moi lorsque j'étais prisonnier des Mohawks[1].

— Muguette ne fit pas échapper le captif, répliqua vivement la jeune veuve; elle ne trahit pas son peuple.

— Non, certainement; mais elle fit tout ce qui était en son pouvoir afin d'adoucir le sort du visage pâle, et une fois que le prisonnier eut lui-même rompu ses liens, elle lui indiqua le chemin qui conduisait à la demeure des Français. »

Muguette parut satisfaite de ces explications, qui dégageaient sa responsabilité d'Indienne et de fille de Mohawk en ce qui concernait l'évasion de Samuel Lambert.

« Oui, répondit le Canadien, Muguette suivit les impulsions de son bon cœur, sans pour cela manquer à la fidélité qu'elle devait à la tribu de son père. Aujourd'hui je vois que son âme est ouverte à un sentiment dont la sublimité est inconnue aux Peaux-Rouges. Où donc ma sœur indienne a-t-elle appris à pardonner les injures, et à conseiller à ceux qu'elle aime d'oublier les affronts les plus sanglants?

— Muguette a rencontré les missionnaires francs, » dit l'ai-

[1] Voir *les Jumeaux de Montréal*, ouvrage du même auteur. — A. Mame et Fils, Tours, 1887.

mable Indienne en levant la tête pour regarder tour à tour son père et le chasseur.

Cette simple phrase suffit pour faire comprendre à Samuel que l'humble femme sauvage assise devant lui était une de ces créatures au cœur généreux dont la Providence avait fait choix pour leur confier la mission d'éclairer l'intelligence et d'adoucir les mœurs des ignorants et féroces aborigènes du nouveau monde. Jetant un regard d'admiration sur la jeune Indienne, qui aussitôt baissa modestement la tête, il ne put d'abord qu'entrevoir l'éclat de ses yeux et la douceur de son sourire; mais il ne tarda pas à se trouver en mesure de contempler l'ensemble de sa gracieuse personne; car, se levant avec un mouvement plein de charme, elle lui tendit les deux mains, en signe d'amitié.

Tonga aussi se leva, et, frappant sur l'épaule de Samuel, il lui dit à voix basse :

« Que mon fils détourne pour le moment son oreille des douces paroles de Muguette, et qu'il écoute les bruits des pas qui se font entendre sous les arbres.

— Le silence des bois ne me paraît troublé par aucun bruit, répondit le Canadien.

— Que Samuel écoute mieux, et il entendra; qu'il interroge la terre, elle ne ment jamais. »

Suivant le conseil de l'Indien, Samuel appuya son oreille contre le sol.

« En effet, dit-il, il y a des rôdeurs autour de nous. Sont-ce des Indiens, et combien peuvent-ils être?

— Delawares, deux, trois, cinq...

— Mon père croit qu'ils sont au nombre de cinq?

— Oui, cinq Delawares; prenons nos carabines et nos couteaux. Qu'ils viennent en amis ou en ennemis, il faut les recevoir comme de vrais guerriers. Les voici, ils comprennent qu'ils sont reconnus et ne se cachent plus. »

L'obscurité commençait à s'épaissir; mais le feu allumé par Tonga n'était pas complètement éteint, et ses dernières lueurs purent encore éclairer les nouveaux venus. Celui qui paraissait revêtu de la dignité de chef était un jeune homme auquel on aurait pu donner de vingt-quatre à vingt-cinq ans; ses membres bien proportionnés, sa haute stature, son visage aux

Il s'était métamorphosé en guerrier indien.

lignes harmonieuses quoique fortement accentuées, son regard fier, son noble maintien, formaient un ensemble remarquable. Il arrêta un moment les yeux sur Tonga et sa fille; puis, se tournant du côté de Samuel, qu'il connaissait :

« Salut à mon frère! dit-il. Mahhah, qui depuis la visite du visage-pâle au camp des Delawares est devenu le chef de plusieurs guerriers, peut-il considérer comme amis le Mohawk et la squaw?

— Sam apprendra à Mahhah, fit le père de Muguette, que Tonga était un chef parmi ceux de sa tribu.

— Et pourquoi ne l'est-il plus? reprit Mahhah en se tournant vers le Mohawk avec un air de défiance.

— Pourquoi l'un des chefs mohawks croit-il avoir plus de raison que Tonga? Pourquoi le Bison ne sait-il pas mieux retenir sa langue qu'une vieille squaw? Pourquoi les oreilles du chef, qui a plus d'une fois conduit les siens à la victoire, ont-elles été déchirées par des paroles insultantes?

— Tonga n'est donc plus un guerrier, puisqu'il a mieux aimé quitter sa tribu que de punir celui qui l'avait offensé?

— Muguette a retenu le bras de son père prêt à frapper. »

Ces derniers mots attirèrent l'attention de Mahhah sur la jeune femme, qui, étant de l'autre côté du feu, se trouvait également éclairée par les reflets des tisons ardents. Le Delaware, qui jusque-là avait su conserver un maintien impassible, ne put empêcher son regard fixé sur Muguette de trahir la plus vive et la plus sincère admiration. Il réprima bientôt ce que, d'après les mœurs de sa race, il devait regarder comme une faiblesse indigne d'un guerrier, et poursuivit l'entretien.

« Mon père est l'ami de Sam? » demanda-t-il à Tonga.

Le chasseur blanc se chargea de répondre en expliquant au Delaware les liens de reconnaissance qui l'unissaient à l'Indien mohawk et à sa fille.

« Mahhah n'a-t-il pas relevé des traces d'Onéidas? ajouta Samuel.

— Combien d'Onéidas? demanda le Delaware.

— Six, dit Tonga. Le jeune chef a-t-il pu rencontrer ces lâches voleurs sans leur demander raison des meurtres qu'ils commettent depuis si longtemps? »

Pour toute réponse, Mahhah montre deux chevelures fraîchement enlevées qui pendaient à sa ceinture, et fit voir à Tonga que chacun de ses compagnons possédait un de ces trophées sanglants. Les six Onéidas avaient expié leurs crimes.

Satisfait d'avoir trouvé l'occasion de donner des preuves de son courage, le jeune chef allait quitter Muguette et ses compagnons lorsqu'un Delaware, sortant de l'ombre, vint se placer devant lui. C'était un Indien de l'âge de Tonga; ses yeux avaient conservé dans l'âge mûr leur vivacité et leur éclat; mais l'habitude de contempler les scènes cruelles de la vie sauvage y avait ajouté une expression de férocité implacable. Il avait comme Mahhah le rang de chef, qu'il devait à ses nombreux exploits; ce n'était que temporairement qu'il suivait le jeune Delaware, et seulement pour une expédition contre les Onéidas, que celui-ci avait organisée et menée à bonne fin, comme on vient de le voir. Considérant sans doute que la défaite des ennemis terminait la campagne entreprise sous les ordres de Mahhah, il jugea à propos de reprendre son rang.

« Les Delawares sont les amis du guerrier franc, dit-il, mais non des Mohawks; il faut que Tonga vienne au camp pour être jugé par les anciens de la tribu. »

Mahhah, dont le sang bouillait de colère, malgré le masque d'impassibilité qui couvrait son visage, recula de quelques pas et toisa du regard le chef plus âgé que lui, comme s'il voulait le provoquer au combat. Mais ce dernier, se tournant vers ses compagnons, leur adressa la parole en ces termes :

« Wynnoak n'est-il pas un des premiers chefs delawares? Quand Mahhah, porté sur le dos de sa mère, ne savait pas encore prononcer le nom de sa tribu, Wynnoak n'était-il pas déjà capable de suivre les Delawares au combat? Quand Mahhah commençait seulement à tirer de l'arc sous la surveillance des squaws, Wynnoak n'avait-il pas déjà enlevé des chevelures iroquoises ? Mahhah était encore dans son berceau quand Wynnoak possédait le titre de guerrier ! Mahhah avait encore des jupons quand Wynnoak était admis au nombre des chefs ! »

Toutes ces bravades, qui dénotaient peu de modestie de la part de l'orateur, mais qui rentraient bien dans le caractère

des Peaux-Rouges, n'eurent d'autre effet que de rendre à Mahhah son calme habituel. Il avait la conscience de sa propre valeur et se savait peut-être aussi doué de cette beauté plastique dont les Indiens, enfants de la nature, sont admirateurs si passionnés; il se contenta de jeter sur Wynnoak un regard de mépris et rentra avec dignité dans les rangs de ses compagnons, laissant son compétiteur reprendre le commandement de la petite troupe. Celui-ci en profita pour faire placer Tonga entre deux Delawares et donner le signal du départ. Muguette et Samuel Lambert suivirent le groupe en silence, ayant Mahhah auprès d'eux. Après une marche d'une demi-heure, on arriva en vue du camp delaware, établi dans une clairière, au pied d'un monticule parsemé de rochers.

L'obscurité était alors à peu près complète : les Delawares ne songeaient pas encore à se livrer au repos, autant qu'on en pouvait juger par l'animation qui régnait parmi eux. Seuls les enfants et les femmes avaient gagné leurs tentes; les guerriers étaient restés autour des feux allumés en différents endroits. On attendait le retour de Mahhah et de ses compagnons. Un feu peu considérable était entouré des chefs restés au camp et des anciens de la tribu. Quand le jeune Delaware parut, un murmure d'admiration courut parmi les Indiens à la vue des chevelures qu'il portait à sa ceinture; tous remarquèrent qu'il en avait deux, tandis que Wynnoak, qui marchait toujours devant lui d'un air arrogant, n'en avait qu'une seule, comme les trois autres Delawares. Sans paraître remarquer l'attention dont ils étaient l'objet, Mahhah et Wynnoak vinrent s'asseoir gravement auprès du feu principal.

Cependant Tonga et sa fille avaient été laissés à la garde des Delawares qui venaient d'arriver avec eux. On les sépara : le Mohawk fut amené auprès du feu devant lequel étaient plusieurs Indiens de rang inférieur et un blanc, qui semblait être plutôt là à titre prisonnier qu'à titre d'ami. Cet homme, âgé de vingt-cinq ans, était grand et fort; bien qu'il se trouvât dans une situation tant soit peu critique, les traits de son visage avaient conservé une expression de placidité et de bonhomie imperturbable. Ses yeux bleus, sa chevelure et sa barbe blonde donnaient un air de douceur à sa physionomie. Assis sur l'herbe, les jambes croisées, il fumait tranquillement

une pipe de dimensions colossales. Muguette fut conduite dans une hutte où plusieurs jeunes filles se trouvaient réunies. Quant à Samuel Lambert, qui était l'ami des Delawares, on ne s'occupa de lui que pour le saluer à la manière indienne, lui offrir de la venaison, des rafraîchissements, en un mot, remplir à son égard les devoirs de l'hospitalité. Le chasseur accueillait avec plaisir les prévenances de ses hôtes, comptant faire bénéficier de leurs dispositions amicales non seulement le chef mohawk, mais aussi le prisonnier blanc, qu'il connaissait depuis l'époque où cet homme avait quitté la Hollande, son pays natal, pour s'établir à Québec. Mais le sort du Hollandais et de Tonga ne devait pas être fixé au conseil que tenaient les chefs ; ceux-ci ne tardèrent pas à se lever, et la nouvelle se répandit parmi les Indiens que la décision à prendre était renvoyée au lendemain matin. Chacun se mit alors en mesure de gagner la hutte ou la tente qui devait l'abriter pour la nuit, et bientôt les Delawares se livrèrent au sommeil, sous la protection des sentinelles préposées à la garde du camp.

II

Le conseil de la nation. — Les Delawares et les Hollandais. — Le traité avec les Iroquois. — L'alarme. — La voix mystérieuse.

Au point du jour suivant, une grande animation régnait parmi les Indiens delawares. Au lieu de courir en liberté entre les tentes, comme ils avaient coutume de le faire, les enfants cherchaient à se rapprocher des poteaux auxquels étaient attachés le Hollandais et le Mohawk; ils regardaient curieusement les apprêts d'une scène à laquelle ils se réjouissaient d'assister, les plus grands, qui avaient déjà vu semblable chose, expliquant aux petits ce qu'on allait probablement faire et comment on procédait en pareille circonstance. Les femmes vaquaient aux travaux du ménage, après avoir suspendu à des branches d'arbres la planche couverte de mousse et entourée de bâtons recourbés sur laquelle reposaient, enroulés dans une couverture ou une peau, leurs enfants en bas âge. Les hommes étaient tous, sans exception, occupés, selon le rang qu'ils avaient dans la tribu, à la grande affaire du jour. Il s'agissait de décider du sort des deux prisonniers, que des hasards différents avaient amenés dans le camp delaware.

Le Hollandais avait déjà, quoique lié au poteau, réclamé son repas du matin : on s'était contenté de lui attacher les jambes, le corps et le haut des bras, lui laissant les mains libres pour qu'il pût consommer les aliments placés devant lui, sur une tablette soutenue par des baguettes de bois enfoncées dans la terre. Après son déjeuner, on lui avait donné à boire, puis il avait manifesté le désir d'avoir sa pipe pleine de tabac

et de pouvoir la fumer. On ne lui avait pas refusé cette faveur, et il en avait profité avec une satisfaction que sa situation critique ne paraissait pas même capable d'altérer. Tonga, après avoir également réparé ses forces par un léger repas, avait été étroitement attaché au poteau. Sa fille était assise à ses pieds. Muguette, la tête enveloppée dans une couverture, restait immobile et silencieuse, attendant patiemment le résultat des délibérations. Samuel Lambert, debout entre les deux poteaux, les mains appuyées sur le canon de sa carabine, dont la crosse reposait sur le sol, était moins calme que les principaux acteurs de la scène qui se préparait. Le sort du Hollandais et de Tonga lui causait de sérieuses appréhensions; aussi était-il fermement décidé à user en leur faveur de toute l'influence qu'il pouvait avoir sur l'esprit des Delawares, ses amis et ses alliés de la France.

Bientôt les anciens et les chefs de la tribu se groupèrent autour du feu. Quand tous ceux qui devaient prendre part à la délibération furent arrivés, les autres guerriers se placèrent en cercle autour d'eux, de manière à pouvoir entendre les discours des orateurs; ensuite le Delaware le plus âgé alluma la pipe du conseil, en souffla la fumée vers les quatre parties du ciel et présenta sa pipe à Wynnoak, qui lui-même, après en avoir tiré une bouffée, la passa à un vieux chef delaware appelé le Faucon. La pipe fut ainsi remise successivement à tous les chefs, y compris les deux plus jeunes, dont l'un se nommait le Cerf-Agile; l'autre était Mahhah. L'accomplissement de cette cérémonie fut suivi d'un long silence, durant lequel aucun incident ne vint troubler ni la solennelle gravité des Indiens, ni le calme du Hollandais, ni l'indifférence apparente de Muguette. Enfin le Faucon se leva et demanda qu'on amenât devant lui le prisonnier blanc.

« Le vieux chef delaware, dit-il, voit très bien d'ici le visage-pâle auprès du poteau; car ses yeux sont restés aussi perçants qu'à l'époque où ses frères lui donnèrent le nom de l'oiseau chasseur. Mais son oreille, qui a si souvent entendu le cri de guerre des ennemis, commence à se fatiguer; elle est assourdie par les clameurs des Delawares dégénérés, qui ne savent plus faire respecter l'honneur de leur tribu, depuis que les blancs se sont emparés de leurs territoires de chasse. Déliez

Samuel Lambert.

donc le prisonnier, afin que le Faucon puisse l'interroger et entendre ses réponses. »

Les ordres du chef delaware furent exécutés : le Hollandais, amené dans le cercle des membres du conseil, demanda d'abord s'il pouvait s'asseoir et continuer à fumer sa pipe. La première partie de sa requête fut accueillie; mais on lui fit remarquer que les chefs et les anciens pouvaient seuls fumer autour du feu. Le prisonnier se résigna et attendit patiemment que le Faucon jugeât à propos de commencer l'interrogatoire.

« Le chasseur blanc sait-il parler la langue des Delawares? demanda l'Indien.

— Je connais la plupart des dialectes employés par les Peaux-Rouges du Canada, répondit le Hollandais.

— Et sous quel nom mon frère est-il connu dans son pays, au delà du grand lac Salé?

— A La Haye, on m'appelle van Olmers; les Indiens m'ont nommé l'Oiseau-Moqueur, parce que, me trouvant l'automne dernier en chasse avec les Hurons, je pris plaisir à imiter les divers cris que faisaient entendre mes compagnons pour correspondre entre eux dans les bois.

— En voilà assez sur la personne du prisonnier, dit le Faucon. Il faut maintenant que je rappelle à mes frères indiens le mal que fit à nos pères la nation à laquelle appartient l'Oiseau-Moqueur. Les guerriers qui ont déjà vu de nombreux hivers et ceux qui se trouvent dans la force de l'âge savent sans doute quelque chose de mon récit; mais parmi les jeunes Delawares, beaucoup ne connaissent qu'imparfaitement la triste histoire de notre peuple. Qu'ils s'approchent; c'est à eux surtout que vont s'adresser les paroles du vieux chef.

« Les Delawares, aujourd'hui campés dans les forêts, avaient autrefois un territoire propre également à la chasse et à la pêche. Les Leni-Lenapes, qui formaient le peuple sans mélange, avaient reçu du Grand-Esprit la mission de garder la Maison-Rouge, le feu du grand conseil de la nation. Pourquoi faut-il qu'ils aient été les premiers à recevoir la visite des blancs?... Les Mingos étaient moins bien partagés, quant à leurs territoires de chasse; ils ne pouvaient voir leurs domaines baignés par la mer. Mais ils avaient l'avantage d'être mieux protégés contre l'invasion des visages-pâles.

« Un matin, plusieurs Indiens, de ceux qui furent nos ancêtres, étaient occupés sur le rivage à jouir des bienfaits du Manitou. Leurs filets et leurs épieux, dont ils se servaient adroitement, étaient en œuvre pour garnir de provisions les wigwams où reposaient leurs pappooses, sous la garde des squaws. Ils s'adonnaient avec ardeur à la pêche, dans l'espérance d'avoir du poisson fumé pour les jours où la venaison manquerait; mais, en guerriers vigilants, ils avaient placé des sentinelles sur un promontoire, afin de pouvoir se livrer sans crainte à la recherche des trésors que renfermait le grand lac Salé. Le soleil commençait déjà à monter au-dessus d'eux, leur butin s'augmentait rapidement, et ils se réjouissaient du résultat de leurs efforts, lorsqu'un Delaware, qui avait les yeux fixés sur l'horizon, fit entendre le signal d'alarme convenu. Tous aussitôt levèrent la tête du côté de la pleine mer, et, malgré leur courage, ils ne purent maîtriser un mouvement de frayeur en apercevant un objet que les plus âgés d'entre eux n'avaient jamais eu l'occasion de voir. C'était une de ces maisons flottantes que plusieurs de mes frères connaissent; mais nos pères prirent le vaisseau qui approchait pour un poisson monstrueux. Bientôt ils purent le voir de plus près et comprirent que ce n'était pas un animal doué de vie, mais une machine énorme que des hommes faisaient manœuvrer. Alors ils crurent que c'était la maison du Grand-Esprit et de ses serviteurs : plusieurs Delawares coururent chercher les chefs et ordonnèrent aux squaws de préparer tout ce qu'il fallait pour recevoir le maître du ciel, de la terre et de la mer. Les anciens de la nation arrivèrent au moment où les nouveaux venus descendaient de leur vaisseau dans les canots qui devaient les conduire à terre. Jugez de l'étonnement de nos ancêtres : les hommes qui arrivaient n'avaient pas la peau rouge comme eux; leur visage était pâle et sans peinture; leurs vêtements couvraient tout leur corps, à l'exception de la tête et des mains. Jamais les Delawares, ni les Mingos assurément, n'avaient rencontré des créatures de cette espèce; aussi crurent-ils avoir devant les yeux des êtres surnaturels. Ils leur offrirent des provisions et les regardèrent manger, pour voir s'ils avaient besoin de se nourrir, comme les hommes rouges. Après s'être rassasiés, les blancs envoyèrent chercher des tonneaux dont ils tirèrent

une liqueur jaune, qu'ils offrirent à un chef. Celui-ci but sans hésiter; mais bientôt ses jambes fléchirent, ses bras battirent l'air, et il tomba comme privé de sentiment. Les Indiens crurent qu'il était empoisonné et commencèrent à chercher leurs armes; mais le chef ne tarda pas à se relever à demi, et sa première parole fut pour dire que la liqueur était délicieuse et qu'il en désirait encore. D'autres burent aussi et éprouvèrent les mêmes effets, de sorte que les Delawares ne cherchèrent pas leurs armes et abandonnèrent l'idée de poison qui s'était d'abord offerte à leurs esprits.

« Et cependant cette liqueur était plus terrible que le poison qui tue le corps : c'était l'eau-de-feu, c'était ce sang du diable que les visages-pâles ont fait pénétrer dans les veines des hommes rouges pour les asservir. Les Delawares vos pères, qui eurent le malheur de boire ce poison avant les autres Indiens, se virent repoussés dans l'intérieur des forêts et durent renoncer à vivre sur les rivages du grand lac Salé.

« Ces nouveaux venus, ces blancs, qui chassèrent les Leni-Lenapes comme des bêtes sauvages, qui leur prirent leurs territoires de chasse pour y bâtir des wigwams de pierre, de quelle race étaient-ils? Ce n'étaient pas des Francs comme mon ami Sam, c'étaient des Hollandais comme l'Oiseau-Moqueur, que vous voyez assis en présence des chefs, et qui doit être attaché au poteau de torture pour expier les crimes de ses ancêtres. »

Après avoir prononcé ces paroles menaçantes, le vieux chef s'enveloppa tranquillement dans sa couverture et s'accroupit sur ses talons, sans paraître s'inquiéter de la suite qui serait donnée à sa proposition.

Van Olmers, dont la vie se trouvait en jeu, était enfin sorti de son apathie; il regardait autour de lui, cherchant un défenseur. Il comptait bien sur Samuel Lambert; mais que pourrait faire en sa faveur un homme seul contre une bande d'Indiens? Le Hollandais devait trouver une protection inattendue : Wynnoak, l'homme aux instincts cruels si connus, allait intercéder pour lui. Le rival du généreux Mahhah se leva lentement et promena sur l'assemblée un regard empreint d'une pitié affectée.

« Qu'a donc fait mon frère l'Oiseau-Moqueur, demanda-t-il,

pour qu'on veuille le rendre responsable du crime de ses pères? N'est-il pas notre ami depuis longtemps? Ne marche-t-il pas d'accord avec Sam, l'allié des Français et le nôtre? Le Faucon, mon vénérable père, n'a pas fini son récit; autrement les Delawares auraient pu savoir à qui sont imputables les malheurs de notre race.

« Les blancs arrivaient en conquérants, lorsqu'ils chassèrent nos ancêtres des rives du grand lac Salé; ils étaient dans leur rôle. Les instincts des visages-pâles les portaient à s'attaquer aux hommes rouges. Et les Indiens des autres tribus, les Mingos, campés en arrière des Delawares, que firent-ils pour les malheureux fugitifs? Ils vinrent à leur secours, il est vrai, mais après les avoir forcés à dépouiller leur caractère de guerriers. Ils leur dirent : « Nous protégeons les femmes « et non les hommes; mettez des jupons, portez des fardeaux, « soignez nos pappooses, et vous serez garantis par nous « contre les attaques des hommes blancs. »

Un frémissement d'indignation interrompit l'orateur, et l'un des assistants, quoique jeune encore, osa élever la voix en présence des chefs.

« Nos pères acceptèrent-ils ce honteux marché? demanda-t-il.

— Ils ne furent pas dans le cas de se soumettre à une aussi cruelle nécessité, répondit Wynnoak. Les Iroquois voulaient seulement les humilier et laisser croire qu'ils leur faisaient grâce, en n'exigeant pas l'exécution rigoureuse de leurs premières conditions, comme si les Mingos pouvaient changer les hommes en femmes et modifier à leur gré l'ordre établi par le Grand-Esprit dans la nature! Mais les Leni-Lenapes, si fiers autrefois de s'appeler le peuple sans mélange, d'être les gardiens du feu du grand conseil, durent passer avec leurs faux amis un traité qui dépouillait nos pères de leurs plus belles prérogatives et les livrait aux Iroquois, en échange d'une protection qui ne s'est jusqu'ici fait sentir que sous la forme la plus odieuse, réduisant les Delawares au rôle d'esclaves, les obligeant à se battre pour les Mingos quand ceux-ci avaient une querelle, et ne leur procurant que de faibles avantages matériels, indignes de guerriers qui ne veulent trouver la gloire que dans leurs triomphes personnels.

« Ce traité avilissant, mes frères veulent-ils le déchirer?

— Oui! oui! firent plusieurs voix.

— Eh bien! nous avons en notre pouvoir un chef mohawk : que son sang efface la honte du peuple delaware! »

Un grand tumulte suivit le discours de Wynnoak, le désordre commença à s'introduire dans l'assemblée. Alors les anciens se levèrent et firent acte d'autorité en réclamant le silence. Quand le calme fut rétabli, le Faucon prit la parole :

« Mon frère Wynnoak, dit-il, propose de rompre le traité qui nous lie avec les Iroquois. Veux-il que les Delawares deviennent parjures? Est-ce en torturant un guerrier isolé que notre peuple montrera qu'il tient à reprendre sa place à la tête des tribus indiennes ? Quand les anciens et les chefs allument le feu du conseil et fument le calumet, c'est qu'ils veulent écouter la voix de tous ceux qui ont à parler. Il y a ici des chefs dont l'avis n'est pas encore connu. J'en vois des vieux et des jeunes : les vieux doivent communiquer à leurs fils les trésors de l'expérience qu'ils ont acquise; mais les jeunes peuvent, sans manquer de respect à leurs pères, montrer par la sagesse de leurs paroles qu'ils sont dignes de commander avant d'avoir vu la neige de nombreux hivers. Mahhah, le Cerf-Agile et d'autres guerriers pleins d'ardeur, ne vont-ils pas parler à leurs frères, qui placent en eux l'espoir du relèvement de la nation delaware? »

Ainsi mis en cause, les plus jeunes chefs se consultèrent du regard. Sur un signe de Mahhah, le Cerf-Agile s'avança modestement devant le Faucon et annonça son intention de prononcer quelques mots. L'air bienveillant avec lequel les anciens accueillirent ses ouvertures l'ayant enhardi, il débuta en ces termes :

« Quand le soleil a fourni une longue carrière, il commence à descendre derrière les grands pins; nous voyons alors que ses rayons ont moins de force et moins d'éclat. Mais nous savons qu'il a pendant tout le jour réchauffé nos membres, éclairé nos pas, fertilisé la terre; c'est pourquoi nous l'aimons à son déclin pour tout le bien qu'il a fait depuis l'aurore. Les Leni-Lenapes ont eu, parmi les jeunes guerriers, des astres brillants qui ont donné dès leurs débuts de nombreuses preuves de courage. Aujourd'hui les membres de ces Indiens vénérables ont perdu leur souplesse; mais les Delawares les respectent,

et continuent à se presser autour d'eux pour jouir de la clarté qu'ils répandent encore sur leurs enfants. Les hommes rouges ne veulent perdre aucune parcelle de cette lumière, dans laquelle ils savent découvrir et admirer le reflet des actions héroïques de leurs pères. »

Un murmure d'assentiment flatteur pour les anciens de la tribu accueillit les paroles du jeune chef.

« La prudence de nos vieillards, continua le Cerf-Agile, est précieuse pour leurs enfants. Ils veulent cependant connaître l'avis de ceux dont ils ont fait eux-mêmes des guerriers par leurs conseils et par leurs exemples ; ils demandent à de moins expérimentés qu'eux si les traités passés avec les Mingos doivent être maintenus. Que peuvent répondre des guerriers qui ont encore la force et l'ardeur de la jeunesse, sinon que les Leni-Lenapes, se croyant capables de marcher comme autrefois à la tête des nations indiennes, ont le droit de chercher à s'affranchir d'un joug odieux ? Mais, pour recouvrer leur liberté, les Delawares n'ont pas à déterrer le tomahawk contre toutes les tribus iroquoises à la fois; ils doivent, au contraire, conserver l'amitié de celles qui ne sont pas sur le sentier de la guerre, et réserver leur courage seulement pour combattre les Mingos qui, dans l'ombre des bois, rôdent en ce moment autour du camp, comme des chiens affamés. Les Onéidas cherchent les traces de nos guerriers pour enlever des chevelures; ils ont avec eux des Tuscaroras vagabonds et peut-être quelques Mohawks. Mais les Cayugas et les Sénékas, comme nos frères le savent bien, sont occupés à l'ouest des grands lacs; les Onondagas ont été chassés par les guerriers de Montcalm, qui les ont rencontrés sur les bords de la rivière des Français, et les Mohawks sont partagés entre plusieurs avis, les uns voulant la guerre, les autres l'amitié des Français et de leurs alliés. Ceux qui demandent la paix sont les plus nombreux; Tonga est de leur parti, et il a dû quitter sa tribu, parce que les amis de la guerre, qui sont violents en paroles, ont mis en doute son courage et l'ont insulté lâchement. Livrerons-nous à la torture les membres de ce guerrier, dont l'esprit n'a cessé d'être avec nous? Introduirons-nous le fer et le feu dans les chairs d'un ami? Prendrons-nous sa chevelure, tandis que les couteaux des Onéidas menacent en ce moment nos têtes ? »

Un cri strident parti des profondeurs de la forêt interrompit l'orateur. Mahhah prit aussitôt sa place et s'écria :

« Delawares, ma langue ne se fatiguera pas à parler longuement. Vous m'avez chargé d'explorer les bois; pour prévenir une attaque des Mingos, j'ai placé des sentinelles au milieu des fourrés, derrière les rochers, et j'ai dit à chacune d'elles ce qu'il fallait faire pour vous avertir, lorsque le danger approcherait. Ce cri, qui vient de troubler le silence de la forêt, c'est le premier signal. Que mes frères détournent leur pensée du chef mohawk, qu'ils se préparent au combat contre leurs vrais ennemis. »

Ayant ainsi parlé, Mahhah sortit son couteau et trancha les liens de Tonga. Un regard expressif de Muguette le remercia de cet acte généreux. En même temps un sourd murmure s'éleva autour du jeune chef, et Wynnoak s'avança d'un air de menace. Au moment où ce dernier allait parler, un nouveau cri se fit entendre. Sans prendre garde à son rival, Mahhah leva le bras du côté du bois. Il fut compris, les murmures s'arrêtèrent, et l'on n'entendit plus d'autre bruit que celui des préparatifs de guerriers delawares. Bientôt chacun fut armé et placé sous les ordres du chef qui devait les conduire à l'ennemi.

Cependant Wynnoak et Mahhah restaient toujours en présence : lequel serait appelé à commander l'action générale? Le premier était plus âgé, le second jouissait de la faveur populaire. Les anciens délibéraient; pour ces vénérables conseillers de la nation, qui avaient la tête plus froide que les guerriers de la nouvelle génération, et qui étaient devenus inaccessibles à l'enthousiasme qu'avaient fait naître les brillantes qualités physiques et morales du jeune chef, pour ces graves personnages, Wynnoak devait l'emporter.

Celui-ci savourait déjà son triomphe et se disposait à prendre le commandement des diverses troupes delawares, lorsqu'une douce voix se fit entendre. Les sons qui parvinrent jusqu'aux vieillards du conseil semblaient sortir des fourrés bordant la clairière où les Delawares étaient campés. Muguette, debout auprès de son père, avait la tête penchée sur l'épaule de Tonga, selon son l'habitude; elle écoutait la voix mystérieuse qui paraissait lui être familière, car un sourire d'intelligence

se dessinait sur ses lèvres. Quant aux Delawares, ils semblaient sous l'influence d'un charme puissant.

« Les Leni-Lenapes sont braves, disait la voix; ils pourront être sauvés, ils reprendront leur place à la tête des hommes rouges s'ils mettent leur confiance en Mahhah, le beau chef aimé du Manitou. Mahhah ne craint pas le feu, Mahhah ne craint pas le fer de ses ennemis; la flèche qui vole au-devant de lui se détourne de son visage et n'ose percer son noble cœur. La fierté de son regard éloigne les ennemis qui se rencontrent avec lui face à face. Mais il est sans force contre la trahison : il ne sait se garantir du trait lancé par une main déloyale. Mahhah est brave, il pourrait sauver son peuple. »

Les Delawares, au son de cette voix qui cependant leur était bien connue, se sentirent pour la plupart envahis par une crainte mystérieuse. Seul Mahhah conservait l'air calme et digne qui convenait à un chef désigné aux suffrages de ses compagnons pour le commandement suprême.

« Fleur-des-Eaux! » fit un jeune guerrier, rompant le silence général.

Tous les regards se portèrent du côté des buissons; mais aucune femme ou jeune fille ne se montra.

« C'est la petite Fleur-des-Eaux, dit le Faucon : nous allions dédaigner le secours du chef qui a su se rendre redoutable aux Mingos, et le Grand-Esprit, par la bouche de cette jeune fille invisible, nous désigne Mahhah comme le vengeur des Leni-Lenapes.

— Qu'il se place à notre tête! crièrent les guerriers en brandissant leurs armes, qu'il marche en avant, nous le suivrons! »

C'est ainsi que le commandement fut confié à Mahhah pour le combat qui se préparait.

En chef prudent, le jeune Delaware commença à répartir ses troupes en divers groupes et à donner ses instructions à chacun des chefs subalternes. Wynnoak, dévorant son affront avec une rage concentrée, voulut rester en dehors des rangs, afin, prétendait-il, de se porter là où le danger serait le plus menaçant. On le laissa libre d'agir à sa guise, pour ne pas augmenter son irritation. Enfin, lorsque toutes les dispositions eurent été prises, Mahhah attendit qu'un nouveau signal vînt l'avertir que l'attaque était imminente.

III

Disparition de Mahhah. — La victoire. — Fleur-des-Eaux. — Le traître. — Le départ.

Le cri dont les échos de la forêt avaient déjà retenti à deux reprises différentes ne tarda pas à se faire entendre une troisième fois; en même temps un guerrier delaware, qui faisait partie de ceux que Mahhah avait postés dans les buissons, accourut en brandissant une chevelure fraîchement détachée d'un crâne ennemi.

« Mohawk, dit Wynnoak en tournant les yeux du côté de Tonga.

— Oui, c'est une chevelure mohawk, répondit celui-ci.

— Elle appartient de droit au protégé de Mahhah, si le guerrier qui l'a prise veut bien s'en dessaisir, reprit l'astucieux Wynnoak. C'est la chevelure qui ombrageait, il n'y a pas longtemps, la tête de l'ennemi personnel de Tonga; c'est la chevelure du Bison.

— Jamais, fit le père de Muguette, un Mohawk ne restera l'ennemi d'un frère mort; jamais il ne verra avec plaisir la chevelure enlevée à un guerrier de sa tribu! »

Un regard de reconnaissance que lui adressa sa fille récompensa l'ancien rival du Bison de la victoire qu'il venait de remporter sur ses passions. Mahhah, que son généreux caractère mettait également à même d'apprécier les nobles sentiments de Tonga, prit à son tour la parole et dit :

« Mohawk, il est probable, d'après ce que vient de me rapporter le vainqueur du Bison, que les quelques guerriers de votre tribu qui s'étaient mêlés aux Onéidas ont abandonné

leurs alliés, après la mort du chef qui les avait entraînés; je crois cependant que Tonga fera bien de quitter le camp delaware avant que le combat soit engagé. Est-ce aussi l'avis de mon père?

— C'est le Grand-Esprit qui inspire le jeune chef, » répondit Tonga en se retirant avec sa fille loin du théâtre de la lutte.

Mahhah suivit du regard Muguette et son père jusqu'à ce qu'ils fussent entrés sous le couvert des arbres, du côté où se trouvaient les vieillards, les femmes et les enfants, qui ne devaient pas prendre part à l'action.

Cependant aucun bruit ne trahissait encore la présence des ennemis; les Delawares commencèrent alors à prendre leurs dispositions pour aller eux-mêmes à la rencontre des Onéidas. Tout à coup une fumée épaisse sortit d'un monceau de branchages entassés par les Delawares pour leurs besoins journaliers, au pied d'un rocher qui se dressait à pic du côté nord de leur campement. Bientôt des flammes parurent, puis le cri de guerre des Indiens se fit entendre. Les Delawares répondirent par un cri semblable, et ceux d'entre eux qui avaient des carabines ripostèrent par une décharge générale à la volée de flèches et à la pluie de balles qui s'abattirent sur eux, sans atteindre mortellement aucun des leurs. Ceux qui étaient armés d'arcs lancèrent aussi leurs traits; ensuite, selon la tactique indienne, chacun se plaça derrière un arbre ou un buisson et n'avança que pas à pas, allant prudemment d'un abri à un autre abri. Les Onéidas en faisaient autant de leur côté, de sorte que pendant quelque temps les balles s'aplatirent sur l'écorce des gros arbres, et les flèches se perdirent dans les buissons.

Tous les Delawares n'avaient pas quitté le camp; plusieurs, sur l'ordre de Mahhah, étaient restés à l'arrière-garde, pour former un groupe de réserve. Wynnoak se trouvait avec ces derniers quand le jeune chef, sachant la partie engagée dans de bonnes conditions, revint pour se rendre compte des progrès de l'incendie, auquel il n'avait pas encore eu le temps de prendre garde.

« C'est là-haut qu'est le plus grand danger, lui cria son rival; là doit être la place de Wynnoak.

— S'il y a quelque danger à courir, dit Mahhah, il appartient au chef d'abord de s'en rendre compte. »

Sans attendre qu'on lui répondit, le bouillant jeune homme s'élança d'un bond jusqu'au sommet du rocher; Wynnoak l'y suivit, accompagné de plusieurs Delawares, et monta avec tant d'impétuosité, qu'il fit un faux pas et heurta violemment Mahhah. Celui-ci était alors tout au bord du rocher : le choc qu'il reçut lui fit perdre l'équilibre, et il disparut dans la fournaise.

Les combattants qui avaient quitté le camp pour s'avancer dans la forêt étaient parvenus à faire reculer leurs ennemis. Divisés par petites troupes, sous les ordres de leurs chefs respectifs, ils ne s'inquiétaient pas du sort de Mahhah, dont ils ignoraient la disparition; chaque groupe de guerriers occupait le poste spécial assigné par le jeune chef et croyait que celui-ci s'était porté sur un autre point de la ligne de bataille. Samuel Lambert et van Olmers secondaient bravement leurs alliés; le sang-froid et l'habileté de ces deux tireurs en faisaient pour les Delawares de précieux auxiliaires. Plusieurs ennemis morts ou blessés n'avaient pas pu suivre le mouvement de recul de la troupe des Onéidas. Les Delawares, en avançant, les rencontraient étendus sur le sol et les scalpaient sans pitié; eux-mêmes d'ailleurs laissaient en arrière quelques guerriers que les troncs d'arbres n'avaient pu garantir suffisamment contre les traits ou les balles trouant le feuillage.

Si les Delawares aux prises avec les Onéidas n'avaient pas le loisir de se préoccuper du sort de Mahhah, il n'en était pas de même de ceux qui l'avaient vu tomber. Aucun ennemi ne se montrait autour du rocher, contrairement à ce qu'avait laissé entendre Wynnoak, sans doute pour y attirer son rival; les guerriers qui aimaient le jeune chef n'avaient donc rien qui les empêchât de courir à son secours, s'il en était temps encore. Pour arriver au bûcher sur lequel semblait être tombé Mahhah, il fallait descendre du rocher et le contourner de façon à ne pas se montrer à découvert, car une embuscade pouvait avoir été dressée à proximité du monticule. La manœuvre fut faite avec toute la prudence apportée par les sauvages dans leurs moindres démarches; aucun Indien ne se trouvait au pied du monticule, mais des traces nombreuses prouvaient que le sol avait été récemment piétiné par une troupe d'hommes. Un fragment de ceinture et quelques lambeaux d'étoffe restés suspendus aux buissons permirent même

de reconnaître que les ennemis qui avaient allumé l'incendie étaient non des Onéidas, mais des Tuscaroras. Le feu commençait d'ailleurs à s'éteindre, faute d'aliments, et les plus minutieuses recherches ne purent amener les Delawares à retrouver le corps de Mahhah. Avait-il été enlevé par les Tuscaroras, ou le jeune chef s'était-il échappé? C'est ce qu'il fut impossible de découvrir.

Cependant le bruit du combat semblait s'éloigner; les Delawares avaient refoulé leurs ennemis jusque dans les profondeurs de la forêt. Wynnoak, qui se trouvait seul chef de la petite troupe d'arrière-garde, résolut de faire une diversion, afin de mettre un terme aux suppositions que faisaient ses compagnons sur l'étrange disparition de Mahhah.

« Le jeune chef a sans doute rejoint nos frères qui se battent là-bas, dit-il; allons le rejoindre, peut-être a-t-il besoin de nous pour achever la déroute des Onéidas. Il reste au camp assez de jeunes garçons connaissant déjà le maniement de l'arc et du couteau pour défendre les vieillards et les squaws, si quelques rôdeurs viennent les attaquer. »

L'ordre donné par Wynnoak semblait très raisonnable; il fut aussitôt exécuté. Bientôt les Onéidas eurent affaire à toutes les forces de leurs ennemis et continuèrent à reculer. La férocité naturelle des sauvages prolongea la lutte longtemps après que la victoire se fut décidée en faveur des Delawares de sorte que le soleil était déjà à son déclin lorsque, fatigués de scalper les blessés ou les morts et de poursuivre les fuyards, les vainqueurs se décidèrent à rentrer au camp. Quand ils eurent tous été réunis pour le retour, ce fut en vain qu'ils cherchèrent Mahhah. Les guerriers qui l'avaient vu tomber racontèrent alors ce qu'ils savaient. Des cris de désespoir accueillirent leur récit; la plupart des Delawares voulaient, par de nouveaux massacres, venger leur chef sur les Onéidas; d'autres, à l'esprit plus réfléchi, proposaient de continuer les recherches; enfin quelques-uns jetaient des regards soupçonneux sur Wynnoak, qui avait cru pouvoir prendre le commandement de la troupe entière.

En approchant du camp où les vieillards, ayant derrière eux les femmes et les enfants, attendaient la venue des guerriers, ceux-ci obligèrent les quelques prisonniers qu'ils

n'avaient pas massacrés à entonner leur chant de mort. Eux-mêmes, une fois à proximité de la clairière où se trouvaient leurs tentes, jetèrent aux échos de la forêt ce terrible cri de guerre que profèrent les sauvages en appliquant la main sur la bouche et en frappant les lèvres avec rapidité; les ondulations, tantôt sourdes, tantôt aiguës, de cette horrible clameur sont suivies d'une sorte de hurlement prolongé, semblable à un cri de bête fauve. Les Delawares le répétèrent un nombre de fois égal à celui des captifs qu'ils amenaient. Aussitôt les femmes et les jeunes garçons, armés de bâtons, se formèrent en deux files, au milieu desquelles durent passer les malheureux Onéidas. Après avoir été flagellés à outrance et conservant à peine un souffle de vie, les prisonniers eurent, selon la coutume, les pieds et les mains liés, en attendant que le conseil eût désigné ceux d'entre eux qui devaient être immolés et ceux qui pouvaient être grâciés[1]. Les anciens et les chefs, qui s'étaient réunis, avaient des sujets de délibération trop importants pour arrêter leur esprit à des idées de torture; aussi tous les captifs, sans exception, furent-ils destinés à faire partie des familles delawares qui avaient perdu des hommes dans le dernier combat.

Après que le conseil eut rendu cette sentence, le Faucon prit la parole :

« Ma vue est restée perçante, malgré les neiges éblouissantes que j'ai contemplées durant de si nombreux hivers, dit-il. Mes yeux savent encore distinguer de très loin un visage-pâle d'un homme rouge, un Mingo d'un Delaware; mais aujourd'hui ils ne peuvent me servir à reconnaître, parmi tant de guerriers victorieux, celui qu'on nous avait annoncé comme devant rendre aux Leni-Lenapes leur ancienne gloire. Enfants, rendez un service au vieillard, montrez-lui Mahhah.

— Vénérable père, répondit le Cerf-Agile, qui s'était avancé, votre fils a grandi dans les forêts; ses yeux ont été rarement exposés à l'éclat brûlant du soleil. Ils ne sont pas encore nombreux, les hivers qui ont fait luire à ses regards la clarté aveuglante des neiges étendues sous les pas des chasseurs et des bêtes fauves. Et cependant votre fils ne peut rendre au Faucon

[1] Carver, *Aventures chez les sauvages de l'Amérique septentrionale*. Tours, A. Mame et fils, 1865. — Chateaubriand, *Voyage en Amérique*.

le service qu'il demande : il ne peut voir Mahhah. Où est le compagnon fidèle, le frère du Cerf-Agile? Où est Mahhah?

— Wynnoak, où est Mahhah? fit la voix mystérieuse que les Delawares avaient déjà entendue avant le combat.

— C'est une voix de femme étrangère à la tribu, reprit le Faucon. Ce n'est pas la voix de Muguette, qui est là-bas, au pied du rocher, dont elle paraît contempler le sommet avec tristesse. Est-ce la voix de Fleur-des-Eaux?

— Fleur-des-Eaux a parlé; dit le Cerf-Agile. Les anciens de la tribu ne la connaissent pas aussi bien que les jeunes guerriers dont les cœurs s'ouvrent d'eux-mêmes à ses doux accents. Elle demande Mahhah; elle s'adresse à Wynnoak, le chef redouté.

— Qu'a-t-il fait de Mahhah? interrompit la voix. L'élan de Wynnoak n'a-t-il pas été trop fort lorsqu'il a gravi le rocher? Qu'il parle maintenant.

— Que veut cette petite vagabonde? s'écria Wynnoak. Puis-je savoir ce qu'est devenu Mahhah, que nous avons cherché tous ensemble au pied du rocher? Elle-même, où est-elle? Qu'on la voie pour lui demander raison de ses paroles.

— Que Wynnoak regarde, et il verra Fleur-des-Eaux, » dit le Cerf-Agile en désignant un groupe composé de Muguette, de van Olmers et d'une jeune fille vêtue comme une Indienne, qui avait le visage et les bras brunis par les intempéries des saisons, mais dont les traits n'étaient pas ceux d'une fille de Peaux-Rouges.

Wynnoak s'avança avec colère vers la nouvelle venue; plusieurs Delawares allaient se placer devant elle pour la protéger, mais le Hollandais les prévint. L'air menaçant, la main sur un long couteau qu'il portait à sa ceinture, van Olmers paraissait décidé à défendre la jeune fille envers et contre tous. Fleur-des-Eaux, qui se savait entourée de la sympathie des Delawares et qui voyait avec plaisir l'attitude protectrice du Hollandais, restait appuyée avec une apparente indifférence sur le bras de la douce Muguette. La jeune femme et la jeune fille, ainsi entrelacées, présentaient un charmant tableau aux Indiens, qui les contemplaient en silence. Muguette était un peu plus grande que sa compagne; celle-ci avait deux ans de moins que la jeune Mohawk, ses formes étaient

Onéida aux milieux des squaws indiennes.

plus délicates. L'une et l'autre cependant possédaient à un degré presque égal toutes les grâces de la jeunesse : les yeux de Muguette étaient noirs, ceux de Fleur-des-Eaux avaient une couleur plus claire; mais son regard rivalisait pour la vivacité avec celui de l'Indienne.

Fleur-des-Eaux avait été, dix ans auparavant, sauvée d'une mort certaine par des Hurons qui, longeant les bords du lac Champlain, l'avaient aperçue seule dans une pirogue au milieu des bois. De ses petites mains, l'enfant, à peine âgée de huit ans, s'était d'abord efforcée de faire mouvoir un aviron; puis elle avait appelé à son secours les Indiens qui passaient. Ceux-ci s'étaient jetés à la nage et avaient remorqué le frêle esquif jusqu'au rivage. Ils avaient donné à la pauvre petite créature le nom sous lequel elle était encore connue, l'avaient amenée dans leur village et adoptée comme une fille de leur tribu. Un vieux chef huron, qui avait perdu successivement tous ses enfants, s'était pris d'affection pour elle et avait chargé son épouse de pourvoir à tous ses besoins. Quoique reconnaissante envers ses parents adoptifs, Fleur-des-Eaux n'avait pu s'accoutumer complètement aux mœurs et aux usages des Indiens. Les jeunes Hurons qui s'étaient flattés de l'espérance d'en faire leur femme avaient dû reconnaître qu'elle ne se plierait jamais aux exigences de la vie d'une squaw, qu'elle serait toujours trop fière pour s'astreindre aux durs travaux qui sont le partage des Indiennes, et que la délicatesse de ses membres ne lui permettrait ni de porter des fardeaux, ni de s'occuper utilement des soins d'un ménage huron. Elle était cependant d'un caractère encore plus sauvage que les Indiens : profitant de la liberté qu'on lui laissait, elle s'aventurait seule dans les bois, avec une carabine légère qu'on lui avait donnée, et dont elle savait fort bien tirer parti pour se procurer de la venaison, en abattant des oiseaux ou d'autres pièces de petit gibier.

Fleur-des-Eaux ne craignait pas, dans ses excursions, de rendre visite à des tribus voisines; elle venait souvent chez les Delawares, et pénétrait même quelquefois dans le camp des Mohawks ou d'autres nations iroquoises. Elle ne faisait exception que pour les Tuscaroras, dont elle évitait avec le plus grand soin la rencontre. Partout où elle allait on lui

faisait fête, et jamais elle n'avait reçu la moindre insulte de la part d'un Indien. Wynnoak aurait été le premier à lui faire violence, sans l'intervention des Delawares et du brave Hollandais. Celui-ci, qui tenait de Muguette tout ce qu'on savait de l'histoire de Fleur-des-Eaux, proposa même à la jeune fille de la reconduire chez les Hurons, campés alors à quelques heures de marche des tentes delawares. Samuel Lambert et Muguette, qui connaissaient l'honnêteté du Hollandais et le caractère décidé de Fleur-des-Eaux, approuvèrent ce projet. Tout fier de cette marque de confiance, van Olmers partit sans plus tarder, bien décidé à faire respecter de tous ceux qu'il pourrait rencontrer la fille adoptive des Hurons.

Ce fut avec un sentiment général de tristesse, auquel Wynnoak feignit de s'associer, que les Delawares terminèrent cette journée. Ils avaient obtenu la victoire sur les Onéidas; mais leur jeune chef en disparaissant, semblait avoir emporté les espérances pour l'avenir de la nation. Quand le jour fut tout à fait tombé, les femmes commencèrent à préparer les aliments de leurs familles; après le repas du soir, les guerriers se livrèrent au sommeil pour se reposer du labeur de la journée.

Soucieux de la sécurité du camp, les chefs songèrent à placer des sentinelles pour la nuit. La tâche fut divisée; le soin d'assurer la garde du côté nord de la clairière échut à Wynnoak, qui s'empressa de faire surveiller les points faibles de la ligne de défense tracée entre les huttes et les premiers taillis. Seuls les alentours du rocher restèrent dépourvus de sentinelles; mais nul ne remarqua cet oubli, chacun des Indiens ne devant porter son attention que dans les limites qui lui avaient été assignées.

Tandis que ces devoirs importants occupaient les chefs delawares, Samuel Lambert et Tonga prenaient leurs dispositions pour la nuit.

« Mohawk, dit Samuel, lequel de nous deux veillera pour attendre le retour de van Olmers, qui reviendra sans doute avant le jour?

— Tonga se reposera quelques heures, répondit l'Indien. Il pourra ensuite laisser son ami dormir en paix jusqu'au lever du soleil. »

Cet arrangement ayant été adopté d'un commun accord, Samuel Lambert commença sa faction. Pendant trois heures il veilla attentivement; enfin Tonga, bien reposé, se dressa sur ses jambes et lui conseilla de se livrer au sommeil. Samuel, malgré son désir de connaître le résultat du voyage de van Olmers, ne tarda pas à s'endormir à son tour.

Le Mohawk avait eu ses raisons pour vouloir prendre la faction durant la seconde partie de la nuit. Il se proposait de suppléer à l'omission commise par Wynnoak et de surveiller les abords du rocher, aux heures choisies ordinairement par les Indiens pour les surprises nocturnes. Rampant comme un serpent, il sortit de la hutte où dormait le Canadien, passa auprès de celle de sa fille et se dirigea vers le monticule. Il allait ainsi à la manière des reptiles depuis cinq minutes, lorsqu'il lui sembla voir remuer les herbes à quelques pas en avant de lui. Comme il ne faisait pas un souffle de vent, et que les animaux sauvages avaient fui loin de la clairière depuis l'installation du camp delaware, il pensa qu'un être doué de raison se glissait en même temps que lui vers le rocher. Il continua à ramper avec des précautions minutieuses; l'herbe continua à onduler dans la direction qu'il suivait lui-même. Bientôt une forme humaine se dressa lentement au pied du rocher et ne tarda pas à disparaître du côté opposé au campement. Le promeneur nocturne n'était autre que Wynnoak; le Mohawk n'eut aucun doute à ce sujet. D'autres formes se dessinèrent dans l'ombre; elles étaient au nombre de sept. Après un examen attentif, Tonga comprit que le chef delaware entrait en conférence avec les visiteurs, qu'il reconnut pour des Tuscaroras. L'entretien dura près d'une demi-heure; le Mohawk parvint à se rapprocher sans se laisser découvrir. Il entendit quelques mots prononcés par le Delaware et une partie de la réponse de l'un des Tuscaroras; il vit même Wynnoak distribuer des présents aux Indiens. Le père de Muguette, suffisamment instruit de ce qu'il tenait à savoir, retourna à sa hutte, à la porte de laquelle il se trouva assez à temps pour recevoir le Hollandais, qui arrivait très satisfait de son voyage, mais désireux de se reposer auprès de ses amis. Une heure plus tard, les trois compagnons dormaient paisiblement.

Dès que le jour parut, les Delawares sortirent de leurs huttes,

et l'activité ne tarda pas à renaître dans le camp. Les Indiennes allumèrent le feu pour faire cuire les restes de venaison échappés la veille à l'appétit des Delawares grands et petits; elles n'hésitaient pas à exposer leurs provisions tout entières à la flamme ardente, sachant que les chasseurs allaient se mettre en campagne à la poursuite des animaux sauvages. Muguette préparait pour Tonga, Samuel Lambert et van Olmers, le gibier que ce dernier avait tué le jour précédent, en revenant avec les Delawares vainqueurs. Pendant cette opération, dont s'acquittait fort bien la jeune Mohawk, le Hollandais raconta les incidents de son voyage.

« Fleur-des-Eaux connaît parfaitement la route, dit-il. Elle m'a conduit sans hésiter chez les Hurons, que j'ai trouvés dans la désolation, par suite d'un malheur qui atteignait plus directement notre petite amie. Le père adoptif de Fleur-des-Eaux venait de mourir, et sa femme était elle-même dangereusement malade. Les Hurons, qui forment dans cette forêt une bande peu nombreuse, ont pris sincèrement part au chagrin de l'enfant; un chef très âgé a même offert de la recueillir chez lui avec sa mère adoptive; d'autres lui ont apporté des provisions, et tous ont assuré que les Hurons sauraient bien empêcher la famine de s'asseoir dans la hutte de Fleur-des-Eaux. Voyant ces bonnes dispositions, j'ai quitté non sans regret ma petite compagne de voyage, pour revenir auprès de mes amis.

— Nous savons que la protégée des Hurons ne manquera de rien, dit Samuel Lambert; occupons-nous donc de continuer notre route vers le lac, après avoir pris congé des Delawares, qui nous ont donné l'hospitalité et nous ont admis à combattre avec eux. »

Les adieux furent empreints d'une sincère cordialité. Plusieurs Indiens adressèrent des paroles amies aux deux blancs, à Tonga et à sa fille. Le Cerf-Agile, qui les avait accompagnés à une certaine distance du camp, les quitta en formulant une dernière recommandation.

« Si Mahhah n'a pas été appelé dans les territoires de chasse du Grand-Esprit, dit-il, et si mes frères le rencontrent, ils lui diront que les Delawares l'attendent pour rendre à la nation des Leni-Lenapes son ancienne renommée. »

IV

L'anneau d'or. — La vieille Indienne. — Le chef onéida. — Le patriarche indien.

Samuel Lambert, van Olmers, Tonga et sa fille marchaient depuis plusieurs heures dans la direction du lac Champlain : ils commençaient à ressentir la fatigue et la faim.

« La forêt est longue, dit le Hollandais; n'allons-nous pas rencontrer des plaines où la marche soit plus facile?

— Félicitons-nous de rester sous le couvert des arbres, répondit Samuel, lorsque les ennemis repoussés par les Delawares cherchent peut-être à nous surprendre. Tâchons d'éviter les Onéidas, nous adopterons ensuite une autre manière de voyager. Cependant Muguette peut être lasse, et nous avons tous besoin de nourriture. Faisons donc une halte, si Tonga pense que nous ne sommes pas dans un endroit dangereux.

— Le péril est partout, fit Tonga, mais il n'est pas plus ici que dans toute autre partie de la forêt. Depuis une heure, nous suivons les traces des Onéidas; dans cette clairière, ils ont dû s'arrêter pour prendre leur repas. Les voyageurs fatigués peuvent faire comme eux; le Mohawk saura bien prévenir ses amis si des Indiens ennemis viennent rôder autour de nous. »

Confiants dans l'expérience du père de Muguette, les voyageurs s'installèrent à la place que les Onéidas avaient occupée avant eux. Samuel voulut cependant battre les broussailles dans un certain rayon; Tonga le laissa faire en le surveillant du regard. Tout à coup il le vit se baisser vers le sol et rester en contemplation devant un objet qui attirait son attention. En même temps le Canadien poussa une exclamation qui attira l'Indien auprès de lui.

« Que voit mon frère? » demanda le Mohawk.

Samuel ne répondit pas d'abord; mais, se levant avec effort, il montra à Tonga un visage aux traits bouleversés par le désespoir. Il tenait à la main un anneau d'or.

« Ceci, dit-il enfin d'une voix étranglée, appartient à mon vieux père, et nous sommes sur le chemin suivi par les Onéidas. »

Tonga parut soucieux; il se mit en mesure d'examiner si les inquiétudes de son ami étaient fondées. Il inspecta minutieusement le sol, afin de reconnaître si les traces d'Indiens étaient mêlées à celles d'un blanc; les Peaux-Rouges marchant les orteils en dedans, le fait pouvait être facilement constaté.

« Voici une trace de visage-pâle, fit le Mohawk. Sam connaît-il la mesure de son père?

— Elle est exactement celle de mon pied pour la longueur; elle diffère un peu pour la largeur, » répondit le Canadien en appuyant légèrement son pied sur l'empreinte désignée par Tonga.

Il la recouvrit exactement du talon à l'orteil, mais il ne put en faire autant dans le sens de la largeur. Il resta atterré après cette constatation; il fallut que le Mohawk cherchât à ranimer son courage en émettant quelques doutes sur la justesse des déductions qu'il fallait tirer de l'expérience.

« N'y a-t-il que le père de Sam, demanda-t-il, qui ait un pied aussi long et un peu plus large que le sien ?

— Je ne connais que Lino, le nègre de la plantation, répondit Samuel, qui puisse également laisser une empreinte semblable à celle-ci. D'ailleurs, le pied me paraît décidément trop large pour être celui de mon père. »

Le Canadien cherchait ainsi à se rattacher à l'espérance. Tonga se garda bien de le contredire; car il estimait que, dans les circonstances graves où l'on se trouvait, le courage et surtout la présence d'esprit devenaient nécessaires ; il n'ajouta donc pas un mot, se contenant de chercher d'autres pistes. Tout à coup il recula vivement, puis s'arrêta devant un buisson : deux yeux étaient fixés sur les siens. Le Hollandais et Samuel Lambert accoururent auprès de Tonga; ils virent une forme humaine enveloppée dans une sorte de couverture et accroupie au milieu du feuillage. Pour eux, ce qu'ils voyaient

ressemblait aussi bien à une vieille femme qu'à un Indien. Mais le Mohawk ne s'y trompa pas : il n'y avait rien à craindre, c'est par une Indienne d'au moins soixante ans qu'ils étaient épiés. Il la fit sortir d'un buisson et l'amena au centre de la clairière.

« Que faisait ma mère dans ce réduit ? demanda-t-il.

— Mammana écoutait et regardait, dit la vieille : elle cherche Fleur-des-Eaux, l'enfant de son cœur. Elle voudrait savoir si sa fille adoptive n'accompagne pas les visages-pâles qui se rendent chez le vieil Antoine Lambert.

— De quelle tribu est donc cette femme? fit Samuel en se servant du dialecte iroquois. Pourquoi cherche-t-elle Fleur-des-Eaux ?

— Mammana est Tuscarora, répondit l'Indienne. Avant d'allez chez les Hurons, Fleur-des-Eaux avait été confiée aux soins de la veuve qui pleurait ses enfants partis pour rejoindre leur père dans les territoires de chasse du Grand-Esprit.

— Mais comment la jeune fille se trouvait-elle chez les Tuscaroras ? poursuivit le Canadien, qui, malgré lui et par une sorte de pressentiment, s'intéressait aux paroles de la vieille Indienne.

— La seconde mère de Fleur-des-Eaux va le dire. Des guerriers tuscaroras avaient un jour pénétré chez Antoine Lambert, pendant que tous les travailleurs étaient aux champs. Ne trouvant rien à prendre qui fût à leur convenance, ils crurent bien faire en s'emparant de la fille du planteur.

— Que dit-elle? s'écria Samuel, Fleur-des-Eaux serait ma sœur!

— Le chasseur ne se trompe pas, Fleur-des-Eaux est sa sœur.

— Et vous la cherchez pour nous la rendre, bonne mère?

— Mammana veut conduire la jeune fille à son père ; mais elle est à sa recherche depuis longtemps et ne peut la retrouver. Les Tuscaroras étaient embarrassés de leur capture ; ils allaient l'abandonner, lorsque la pauvre veuve demanda à s'en charger. Depuis cette époque elle a soigné l'enfant comme a propre fille, jusqu'au jour où, choquée de la rudesse des guerriers qui l'entouraient, Fleur-des-Eaux est partie pour ne plus revenir. Le cœur de Mammana a saigné ; restée seule, elle a pleuré en silence le jour et la nuit. Des années se sont écou-

lées, et l'enfant n'est pas revenue. Enfin des Tuscaroras ont appris la nuit dernière par un chef delaware que Fleur-des-Eaux était sortie du camp des Leni-Lenapes à la chute du jour; nos guerriers se sont mis à sa poursuite, mais ils ne l'ont pas atteinte : elle avait sans doute trop d'avance sur eux. Voilà pourquoi Mammana a voulu suivre les voyageurs, afin de trouver la trace de sa fille. »

Après ce récit, Samuel et van Olmers échangèrent un regard furtif; mais ils ne dirent mot, dans la crainte que la vieille Indienne ne leur eût tendu un piège. Les prenant à l'écart, Tonga leur fit connaître que le chef delaware qui avait des intelligences avec les Tuscaroras n'était autre que Wynnoak; il ajouta que le traître avait demandé, mais sans succès, aux ennemis de son peuple ce qu'était devenu Mahhah.

« Vous pouvez avoir confiance en Mammana, ajouta le Mohawk, et, sans dire le lieu où se trouve Fleur-des-Eaux, conduisez la vieille Indienne à votre père. Peut-être arriverez-vous à réunir une famille dont les trois membres sont en ce moment séparés.

— Je suivrai votre conseil, répondit Samuel; mais d'abord, qui sait si je trouverai mon père? Qui peut dire aujourd'hui si les Tuscaroras ou les Onéidas ne l'ont pas fait prisonnier, comme semblerait le prouver la découverte de cet anneau sur la piste des Indiens? Cependant le plus pressé est de gagner sans retard la plantation; si van Olmers veut m'accompagner, nous partirons avec Mammana dès que nous aurons pris quelque nourriture. »

Ce plan fut mis à exécution; la vieille Indienne, qui n'avait dans son sac que de maigres provisions, répara ses forces en prenant part au repas des voyageurs, et elle se déclara prête à partir pour la plantation d'Antoine Lambert. Samuel fit ses adieux à la bonne Muguette et à son père en leur donnant rendez-vous au fort du lac Champlain, et Tonga resta seul avec sa fille au milieu de la forêt.

« Père, dit Muguette lorsque les deux blancs et l'Indienne eurent disparu derrière les buissons, voulez-vous prendre conseil de votre fille sur ce que vous avez à faire maintenant?

— Mon enfant chérie sait bien que Tonga depuis quelque temps n'agit que d'après les avis de celle qui remplace auprès

de lui la bonne Tibéina. Quand la mère de Muguette fut appelée par le Manitou dans les prairies bienheureuses, sa fille était bien petite; elle ne savait pas encore tenir en ordre le wigwam du chef mohawk, ni préparer sa venaison. Mais elle se hâta d'apprendre ces choses, et elle y parvint à un âge où les autres Indiennes ne pensent qu'aux jeux de l'enfance. Il n'y a pas encore longtemps, un jeune guerrier la demanda en mariage, en promettant à Tonga qu'il habiterait avec lui, afin que le chef ne restât pas seul devant son feu et qu'il ne fût pas obligé de s'astreindre à des occupations indignes de son rang. Muguette a épousé le jeune Mohawk, mais elle est devenue veuve après quelques mois de mariage, et plus que jamais elle est restée la compagne inséparable de son père, dans la bonne fortune aussi bien que dans la disgrâce. Comment aujourd'hui Tonga n'écouterait-il pas les conseils de l'enfant sur laquelle il concentre toutes ses affections? »

Encouragée par ces paroles remplies de tendresse, Muguette aborda le sujet qui la préoccupait.

« Puisque mon père veut bien m'entendre, dit-elle, je vais lui dire ce qui paraît convenir à sa dignité de chef et aux intérêts de nos amis les visages-pâles. Tonga et Muguette sont Mohawks et ne peuvent pas rester plus longtemps éloignés de leur tribu. Mon père a pardonné au Bison... »

Muguette s'interrompit : un éclair de haine qui brillait dans les yeux de Tonga semblait démentir les paroles de la jeune chrétienne.

« N'ai-je pas vu le chef exilé volontairement de sa tribu détourner la tête à la vue de la chevelure du Bison et repousser avec horreur le trophée sanglant que lui présentaient les Delawares? reprit-elle en posant affectueusement sa main brune sur le bras de son père. N'ai-je pas entendu dire, par le généreux rival du Bison, qu'un Mohawk ne pouvait contempler avec plaisir la dépouille d'un guerrier de sa nation? N'ai-je pas raison, par conséquent, de dire que mon père a pardonné au Bison? »

Le regard de Tonga perdit sa férocité; il ne brilla plus que de plaisir en voyant sa fille transfigurée par l'enthousiasme.

« Si mon père n'a plus d'ennemis parmi les Mohawks, continua celle-ci, qui peut l'empêcher de rallumer le feu de son

wigwam au milieu de ses anciens amis, qui peut-être ont besoin de conseils pour ne pas s'engager dans une guerre contre les Francs?

— Muguette a raison, fit Tonga, allons au campement mohawk. La route n'est pas longue, et le chef ne l'a pas encore oubliée. Mais pourquoi ma fille a-t-elle les yeux attachés sur ce buisson? Entend-elle comme moi un froissement de broussailles qui semble indiquer la présence d'une créature douée de vie? »

En parlant ainsi, Tonga cherchait à sonder du regard les fourrés qui bordaient la clairière du côté où le bruit se faisait entendre. Il ne resta pas longtemps dans l'incertitude; car un jeune sauvage, grand et bien fait, aux traits énergiques, à la démarche fière, se présenta à ses regards, la paume de la main tournée vers lui, en signe d'amitié.

« Cœur-de-Roc! dit Muguette en se rapprochant de son père.

— Oui, Cœur-de-Roc, le chef onéida, » répondit le nouveau venu, qui s'approcha du Mohawk et lui plaça la main sur la tête, pour témoigner son respect.

Tonga continua à garder le silence : la personne du chef onéida était loin de lui être sympathique. Il reçut néanmoins avec le plus grand calme les marques de déférence que lui donnait l'Indien et attendit qu'il eût expliqué le but de sa visite.

« Cœur-de-Roc pensait rencontrer Fleur-des-Eaux avec ses amis, dit le guerrier onéida. Les Tuscaroras l'ont cherchée inutilement une partie de la nuit.

— La jeune fille est-elle donc Tuscarora? demanda le chef mohawk. A-t-elle laissé dans le village indien qu'elle a quitté un père, une mère, ou d'autres parents qui pleurent son absence?

— Fleur-des-Eaux n'est pas de la race rouge ; c'est le soleil qui a coloré son visage de manière à la rendre semblable à celui des Indiennes. Avant d'avoir conquis mon nom de guerre, avant d'avoir appris à lancer le tomahawk, à faire voler les flèches, à manier la carabine dont les visages-pâles ont appris l'usage aux hommes rouges, je jouais avec les pappooses, et souvent je m'aventurais en dehors de l'enceinte des wigwams. Un jour que les Onéidas avaient planté leurs tentes non loin des Tuscaroras leurs amis, je vis, dans l'intervalle

qui séparait les deux tribus, une petite fille assise sur un tertre de gazon. Elle était seule et paraissait triste, et avait la peau blanche et l'air d'un enfant des visages-pâles. Je vins devant elle, et après l'avoir regardée en face, je me sauvais dans la tente de mon père. Quelques jours plus tard je la revis; je cherchai à la consoler, car elle pleurait. Elle me repoussa d'abord, mais ensuite elle s'habitua à la vue du pappoose indien si vif et si gai. Peu à peu nous prîmes l'habitude de jouer ensemble; on s'en aperçut, et comme il entrait dans les vues des Tuscaroras d'accoutumer la petite fille à la vie indienne, on ne nous sépara plus. Celui qui devait plus tard être appelé Cœur-de-Roc s'était si bien laissé gagner par les grâces de la jeune étrangère, que le jour où il ne la vit plus, où l'on vint lui dire qu'elle avait fui dans les bois, il s'élança à sa poursuite et resta absent de son village pendant toute la durée d'une lune. Il ne put retrouver la petite fille à cette époque; sera-t-il maintenant plus heureux? Fleur-des-Eaux manque à son bonheur, il parcourt la forêt pour retrouver sa trace; il demande à Tonga s'il ne l'a pas vue traverser sa route.

— Le jeune chef n'a-t-il jamais vu les filles onéidas? répliqua le Mohawk. Pourquoi veut-il devenir le fils d'un visage-pâle? Fleur-des-Eaux pourra-t-elle entendre sans trembler le cri de guerre des Indiens? Pourra-t-elle habiter un wigwam orné de chevelures ennemies? Saura-t-elle insulter les vaincus à leur arrivée au camp des Onéidas? Éprouvera-t-elle cette satisfaction qui brille dans les yeux des Indiennes, lorsqu'elles enfoncent dans le corps des prisonniers les éclats de mélèze auxquels on met le feu, lorsqu'elles labourent de leurs ongles crochus la peau des malheureux captifs?

— Cœur-de-Roc ira prendre Fleur-des-Eaux jusque dans la demeure de son père, répondit l'Indien, dont la colère était excitée par les paroles de Tonga. Si le chef mohawk continue à cacher la retraite de la jeune blanche, il obligera Cœur-de-Roc à faire déterrer la hache de guerre de son peuple contre les visages-pâles qui ont ramené parmi eux la fille de leur race. Mais que Tonga m'apprenne où je trouverai Fleur-des-Eaux, ajouta-t-il en donnant à sa voix un ton plus doux, je ne lui ferai aucune violence; elle viendra devant les sages vieillards qui forment le conseil de ma tribu, et elle dira si

elle consent à devenir l'épouse d'un chef. Muguette ne pense-t-elle pas que ce soit un sort honorable pour une fille qui ne doit la belle couleur dorée de son visage qu'à son séjour parmi les guerriers indiens, éloignée des wigwams de pierre dans lesquels s'enferment les habitants des villes? Croit-elle que les premiers maîtres du pays, en prenant des femmes blanches, n'accordent pas aux visages-pâles une faveur dont ces voleurs de territoires devraient être fiers?

— Muguette a peu de chose à répondre au discours de Cœur-de-Roc, dit modestement la jeune veuve. Peaux-rouges et visages-pâles sont au même titre les enfants et les créatures du Grand-Esprit. Fleur-des-Eaux est la fille d'un laboureur franc, et, si elle veut retourner chez son père, elle obéit à sa nature, il faut la laisser suivre le penchant de son cœur, et non chercher à violenter ses sentiments. Mais le chef onéida a devant lui un chef mohawk expérimenté : si le père juge à propos de ne pas répondre, la fille ne peut le faire à sa place. »

Cœur-de-Roc vit bien qu'il n'obtiendrait pas de renseignements sur la retraite de Fleur-des-Eaux. Cachant sous un air calme l'irritation de son esprit, il adressa un salut plein de froideur hautaine à ses interlocuteurs et s'éloigna lentement sans détourner la tête.

« Hâtons-nous de rejoindre les Mohawks, dit Tonga, avant que le chef onéida ait commencé l'exécution de ses projets.

— Muguette a eu le temps de se reposer, répliqua la jeune veuve; elle sera heureuse de suivre son père. »

Il ne fallut que deux heures au Mohawk et à sa fille pour arriver en vue du campement de leur tribu. L'après-midi était déjà très avancé, mais le soleil n'était pas encore sur son déclin. Les deux voyageurs descendaient une petite colline au pied de laquelle avaient été dressées les tentes; ils remarquèrent un mouvement inusité parmi les guerriers. Ils pressèrent le pas, pénétrèrent dans l'enceinte du camp, traversèrent des groupes d'Indiens, sans que personne semblât s'étonner de leur arrivée. Ils allaient tous deux, l'un auprès de l'autre, comme s'ils revenaient d'une excursion de quelques heures. Mais Tonga ne s'y trompait pas : cette apparente indifférence, qui est dans la nature du sauvage, cachait une curiosité très vive. Les Mohawks, hommes et femmes, étaient

très intrigués par le retour des exilés volontaires ; ils étaient impatients de connaître l'accueil qu'ils recevraient de la part des principaux chefs de la tribu. Cet accueil fut des plus bienveillants, car on estimait Tonga, on aimait sa charmante fille. Tandis que Muguette regagnait la tente déserte de son père, celui-ci se rendit d'un pas ferme au conseil des anciens, qui était réuni. Dès qu'il parut, quelques chefs se rapprochèrent les uns des autres, et il trouva une place sans avoir eu à prononcer la moindre parole.

On ne voulait cependant pas continuer la délibération commencée sans lui souhaiter la bienvenue. Ce fut le Serpent qui se chargea de ce soin ; il le fit d'une manière aussi noble qu'expressive.

« Quand les vapeurs de la terre se changent en nuages et montent vers le ciel, dit-il, le soleil est par moments caché sous leurs masses accumulées. Les hommes rouges, privés des rayons de l'astre que le Grand-Esprit a chargé d'éclairer leur route, craignent alors l'orage et cherchent un abri. Ils n'osent plus s'aventurer sur le sentier de la guerre, ils hésitent avant de prendre des résolutions importantes. Mais si la lumière du soleil vient à reparaître, les guerriers réunis en conseil sont capables de reconnaître le parti auquel ils doivent s'arrêter, dans l'intérêt de la nation. Un heureux vent dissipe aujourd'hui les nuages que la discorde avait amassés ; un rayon de lumière, voilé depuis quelque temps, éclaire de nouveau notre assemblée ; les Mohawks peuvent maintenant délibérer sans crainte. Il y a ici un Indien qui n'est pas de la tribu des Mohawks, mais qui appartient à la grande famille iroquoise. C'est un Onéida : il s'appelle Cœur-de-Roc. Il va répéter devant Tonga ce qu'il vient de dire aux anciens et aux chefs rassemblés autour du feu du conseil. »

Ce ne fut pas sans un certain dépit que le chef onéida se trouva de nouveau en présence du Mohawk qui lui avait, quelques heures plus tôt, montré de la méfiance et s'était refusé de répondre à ses questions concernant la retraite de Fleur-des-Eaux. Il n'en laissa cependant rien paraître sur son visage et exposa brièvement l'objet de sa mission. Il avait, dit-il, quitté son peuple et entrepris une marche pénible, afin de rendre visite à ses frères mohawks, auxquels il pro-

posait d'entrer dans une coalition dont les efforts devaient être dirigés contre les véritables ennemis de la race rouge, contre ces visages-pâles qui s'attribuaient toute la terre formant les territoires de chasse des Indiens.

Tonga répondit à l'artificieux orateur. Reprenant, pour ainsi dire, la discussion au point où elle en était restée lors de sa dispute avec le Bison, le père de Muguette, encore sous l'impression des pressantes recommandations de sa fille, plaida éloquemment la cause de la neutralité des Mohawks et réussit à faire passer sa conviction dans l'esprit d'un grand nombre de ses auditeurs. Mais il restait encore des partisans de la guerre, et Cœur-de-Roc, qui parla après Tonga avec toute l'ardeur de la jeunesse, mit dans son discours tant de chaleur communicative, que l'effet de la harangue du Mohawk fut notablement affaibli, et que les membres du conseil se trouvèrent divisés en deux partis à peu près égaux, les uns opinant pour la neutralité, les autres pour une attitude offensive à l'égard des blancs.

La discussion menaçait de ne pas aboutir, lorsque le Serpent, qui lui-même avait parlé en faveur de la paix, proposa de soumettre la question à la décision du patriarche indien, du respectable Uakon, Mohawk âgé de près d'un siècle, que vénéraient toutes les tribus iroquoises. Cœur-de-Roc ne pouvait refuser de se soumettre à cet arbitrage, d'autant plus que le vieillard, éloigné depuis longtemps des affaires publiques, ne devait apporter dans l'examen de la cause aucun parti pris, aucune idée préconçue. Les chefs mohawks, à quelque opinion qu'ils se fussent rangés, approuvèrent la motion du Serpent.

Ce fut au milieu d'un religieux silence que le doyen des Mohawks arriva, soutenu de chaque côté par un jeune Indien. Sa haute taille, bien que courbée par l'âge, lui donnait un air imposant; on voyait qu'il avait dû faire autrefois très bonne figure à la tête des Mohawks. Il prit place sur un siège qu'on lui avait préparé, et montra par son attitude qu'il attendait qu'on lui exposât le sujet de la délibération. Un chef partisan de la guerre lui fit connaître que les faces-pâles continuaient à envahir les territoires de chasse des Indiens; qu'ils avaient construit un nouveau fort sur le lac Champlain, pour favoriser

Le doyen des Mohawks arriva, soutenu de chaque côté
par un jeune indien.

les empiétements de ceux qui abattaient les arbres sur de grands espaces, changeant ainsi la nature du pays et faisant fuir le gibier. L'orateur ajouta que les hommes rouges commençaient à manquer de venaison, et que les tribus iroquoises qui cherchaient à s'unir contre les envahisseurs avaient envoyé aux Mohawks un chef onéida, le vaillant Cœur-de-Roc, pour les inviter à marcher avec leurs frères à l'assaut de la forteresse élevée par les blancs pour affamer les Indiens.

« Tous mes enfants sont-ils d'accord sur ce point? demanda Uakon.

— Les avis sont partagés, vénérable père, répondit le Serpent. Un grand nombre de Mohawks pensent qu'il serait bon de laisser reposer les tomahawks et les couteaux, qui devraient être employés exclusivement à défendre la race rouge contre les visages-pâles, et qui n'ont été depuis plusieurs années que des instruments utilisés par les blancs dans l'intérêt de leurs propres querelles. En attaquant les Français, qui se sont toujours montrés très généreux à l'égard des Indiens, nous exposons la vie de nos guerriers pour favoriser le plan des Anglais ; loin de nous récompenser, ceux-ci viendront prendre le peu de terre qui nous reste et nous chasseront des lieux où reposent les os de nos ancêtres. La hache de guerre a été enterrée par les Mohawks : nous demandons qu'on ne lui fasse voir la lumière du soleil que pour une cause nationale où l'intérêt de notre peuple se trouve directement engagé. »

Ces sages paroles parurent faire impression sur l'esprit du patriarche. Cœur-de-Roc, par un nouveau discours habilement conduit, vint à son tour atténuer l'effet de la harangue du Serpent. Il s'attacha à démontrer qu'il s'agissait réellement d'une cause nationale en répétant ce qu'un précédent orateur avait dit, il affirma que la venaison diminuait par suite des défrichements, et que les Mohawks combattraient pour leur existence menacée en attaquant la forteresse française.

Pendant ce discours, Muguette s'approcha du cercle des conseillers de la nation, et, se plaçant en face de son père, lui fit comprendre par ses regards ce qu'elle attendait. Tonga n'avait pas besoin de cet avertissement; il se tenait tout prêt à répliquer, sachant bien par quel moyen il parviendrait à démasquer la perfidie du chef onéida, qui ne craignait pas

de mettre en mouvement plusieurs tribus et de provoquer une guerre sanglante pour servir ses intérêts particuliers.

Le chef mohawk fit entendre, en commençant, que l'Onéida cachait le véritable motif de ses démarches. Cœur-de-Roc se récria; il somma son contradicteur de parler clairement, afin qu'il pût lui-même se justifier. Tonga, mis ainsi en demeure de formuler une accusation précise, raconta l'histoire de Fleur-des-Eaux et conclut en ces termes :

« Si les Indiens veulent qu'on écoute leurs plaintes, il faut qu'ils soient justes à l'égard des blancs. S'ils enlèvent les enfants des visages-pâles, ceux-ci auront le droit de leur prendre leurs territoires de chasse. Les Français n'ont pas maltraité leurs nouveaux frères en arrivant dans notre pays; ce sont de nobles guerriers, tout disposés à accepter l'amitié des Indiens. Les Mohawks ici rassemblés attendent que leur père tranche la question : faut-il que nos guerriers s'unissent aux Onéidas qui veulent attaquer une forteresse pour s'emparer d'une jeune face-pâle? ou faut-il que les enfants du sage Uakon réservent leur sang pour une occasion plus digne de leur courage? »

Le vieillard, qui avait patiemment écouté les orateurs, parut se recueillir après le discours de Tonga. Bientôt il s'appuya sur les épaules des deux jeunes gens qui l'avaient soutenu à son arrivée, se leva et rendit la sentence si impatiemment attendue.

« Le sang de mon peuple est précieux, dit-il; il ne doit être répandu que pour soutenir une cause juste. Le Grand-Esprit a donné des enfants aux visages-pâles; mais il en a donné aussi aux Indiens. Si Cœur-de-Roc veut une compagne, qu'il la cherche parmi les filles de sa race, et qu'il ne compte pas sur les guerriers mohawks pour l'aider à renverser les wigwams dans lesquels les visages-pâles cachent leurs enfants. »

Nul ne pouvait discuter la décision du vénérable arbitre choisi par les Mohawks. Cœur-de-Roc le savait; il se retira sans même saluer les vieillards et les chefs. Tonga entra dans sa tente avec Muguette.

Le père et la fille s'entretinrent longtemps des événements qui venaient de se produire. Muguette se réjouit dans son cœur de chrétienne de la solution pacifique donnée à la question dont le conseil s'était occupé; elle comprit l'importance de

cette solution pour le salut de ses amis les Français. La tribu mohawk, alors campée dans la forêt, comptait en effet deux cent cinquante guerriers, soit à peu près autant que les Onéidas et les Tuscaroras réunis. Or, comme nous le verrons plus loin, la garnison du fort du lac Champlain s'élevait à quatre-vingts hommes environ. Ceux-ci ayant devant eux une coalition des Mohawks, des Onéidas et des Tuscaroras, auraient eu à se défendre contre près de cinq cents guerriers; mais la neutralité des Mohawks diminuait de moitié le nombre de leurs ennemis. Les soldats de Montcalm allaient pouvoir se battre un contre trois : pour des Français, la partie n'était pas inégale.

V

Sur la colline. — La cascade. — Les Onéidas. — L'Aiglon. — La plantation.

Nous avons laissé Samuel Lambert se dirigeant, avec van Olmers et la vieille Mammana, vers la plantation. Si le coureur des bois n'avait pas eu, dans la découverte de l'anneau d'or, des sujets de crainte à l'égard de son père, il eût été parfaitement heureux. Mais la joie d'avoir retrouvé sa sœur était troublée par les appréhensions que lui causaient les desseins des Onéidas et des Tuscaroras. Il voulut faire parler l'Indienne qui marchait à ses côtés, peut-être obtiendrait-il quelques indications rassurantes.

« N'êtes-vous pas fatiguée? lui demanda-t-il avec douceur. Voulez-vous que je porte votre sac?

— Mammana, répondit la vieille, s'est bien reposée tandis qu'elle observait les voyageurs; elle a aussi réparé ses forces en goûtant à la venaison qui lui a été offerte si généreusement. Elle peut marcher jusqu'au soir et repartir le lendemain, pour arriver à la demeure du père de Fleur-des-Eaux.

— Mais, reprit Samuel, ne craignez-vous pas que ceux de votre tribu n'aient attaqué la plantation? Dans ce cas, vous ne trouveriez pas celui que vous cherchez.

— Les Tuscaroras ne sont pas en assez grand nombre dans cette partie de la forêt pour détruire un établissement de visages-pâles. Ils sont partis à la recherche de Fleur-des-Eaux, que veut avoir pour femme le chef onéida Cœur-de-Roc. Mammana est dévouée à son peuple; mais elle n'est pas

obligée de favoriser les entreprises injustes. Elle cherchera donc à empêcher Cœur-de-Roc d'arriver à ses fins.

— Comment savez-vous que le chef onéida poursuit ma sœur?

— Je vais répondre au chasseur blanc. Après le malheureux combat que les Onéidas livrèrent aux Delawares, je m'étais glissée sur la limite du camp des vainqueurs, à la suite de quelques Tuscaroras, espérant que si Fleur-des-Eaux était avec les Leni-Lenapes, je pourrais la voir et l'instruire de son origine, afin de la décider à rejoindre sa famille. Dans les dernières heures de la nuit, les Indiens de ma tribu, après une entrevue avec un chef delaware, un traître à sa nation, me montrèrent un jeune guerrier étendu sans mouvement, au pied d'un rocher, et me dirent de le faire revenir à lui, tandis qu'ils allaient eux-mêmes à la poursuite de l'enfant que je cherchais.

— Le guerrier privé de sentiment n'était-il pas aussi un chef delaware? interrompit Samuel.

— Il était encore bien jeune; quoique obscurcis par les pleurs que j'ai versés depuis la mort de tous ceux que j'aimais et la disparition de ma fille d'adoption, mes yeux ont pu voir que le blessé était d'une beauté remarquable et que les ornements de sa coiffure, ainsi que les peintures de son visage, ressemblaient aux attributs distinctifs d'un chef.

— C'était Mahhah, dit van Olmers.

— Mammana, demanda Samuel, pouvez-vous dire ce qu'est devenu le Delaware confié à vos soins?

— Le Grand-Esprit et les Indiens de ma nation sont seuls à le savoir, répondit la brave squaw. Je venais de ramener mon malade à la vie, au moyen d'herbes à l'odeur pénétrante que je lui avais fait respirer, et dont j'avais frotté son front et ses membres, lorsque d'autres Tuscaroras le placèrent sur des branchages entrelacés et l'emportèrent avec de grandes précautions. Ma pensée se reportant aussitôt sur Fleur-des-Eaux, je résolus de continuer mes recherches. Je m'aperçus que vous quittiez le camp, et je me mis à vous suivre de loin, jusqu'à ce que le chef mohawk m'eût découverte. Et maintenant, comme je l'ai dit, la vieille Mammana aura encore assez de force pour gagner avec vous la plantation. »

Voyant qu'ils avaient fait dire à l'Indienne tuscarora tout ce qu'elle paraissait savoir, Samuel et son compagnon cessèrent de l'interroger; ils poursuivirent leur route en songeant aux événements étranges qui s'étaient accomplis la veille. Le soir arriva : les voyageurs firent choix d'un lieu propice pour passer la nuit. Les deux hommes veillèrent tour à tour, laissant Mammana dormir, enveloppée dans sa couverture. Aucune alerte ne troubla les voyageurs, et le lendemain matin, après avoir pris un léger repas, le Canadien et le Hollandais, suivis de l'Indienne, se remirent en route avec une nouvelle ardeur. Van Olmers fumait en silence, laissant Samuel songer au plaisir qu'il aurait à voir son père, à lui faire espérer le retour de sa chère fille, si toutefois il le retrouvait en bonne santé, si les sauvages avaient respecté la plantation et ses habitants. A cette dernière pensée, un nuage assombrissait l'esprit du coureur des bois : il redoutait la plus terrible catastrophe; il voyait partout la ruine et la mort, dans les lieux où s'étaient écoulées son enfance et sa première jeunesse. Cependant sa foi en la Providence ne lui permettait pas de perdre tout espoir; alors il se laissait gagner par des idées plus riantes et formait pour l'avenir de beaux projets auxquels s'étaient mêlés le respectable Antoine Lambert, la petite Fleur-des-Eaux, la bonne Muguette.

C'est dans ces dispositions que Samuel et van Omers franchirent avec Mammana la plus grande partie de la distance qui les séparait encore du but de leur voyage. Ils s'adressèrent parfois la parole; mais leur conversation ne fut jamais bien longue, tant ils étaient occupés, le Hollandais à fumer ou à chercher du gibier, Samuel et peut-être aussi l'Indienne à poursuivre le cours de leurs réflexions. Enfin ils arrivèrent au pied d'une petite colline. Van Olmers et Mammana, à bout de forces, s'étendirent sur la mousse; pour Samuel, il s'élança avec impétuosité en avant, parce qu'il savait que d'en haut il pouvait par un temps clair distinguer les bâtiments de la plantation. Il avait hâte d'être fixé sur le sort de son père; il ne sentait plus la fatigue, il escaladait les rochers qui garnissaient les flancs de la colline, laissant des lambeaux de ses vêtements aux buissons, ne prenant pas garde aux épines qui déchiraient ses mains et son visage; rien ne pouvait l'arrêter, il voulait

être le premier à sonder le fond du paysage qui allait se dérouler sous ses regards. Enfin il arriva au sommet et vit d'un coup d'œil rapide l'habitation de son père, ainsi que les bâtiments annexes de l'exploitation. Il allait appeler ses compagnons, lorsqu'une voix qu'il connaissait bien prononça son nom de l'autre côté de la colline.

« Petit maître Samuel! venir voir votre père...

— C'est toi, Lino? répondit le chasseur; montre-toi vite et donne-moi des nouvelles. »

Samuel Lambert brûlait d'impatience de s'entretenir avec l'homme qui l'avait interpellé. Enfin celui-ci sortit de derrière un rocher et arriva sur la plate-forme qui terminait la colline. C'était un nègre à la carrure athlétique; il avait le même âge que Samuel, avec lequel il s'était adonné aux jeux de l'enfance, à l'époque où l'un et l'autre n'avaient pas autre chose à faire dans la plantation. Lino venait de l'Amérique du Sud; issu de père et mère esclaves, qui étaient morts lorsqu'il n'était pas encore âgé de six ans, il avait été donné à Antoine Lambert par un de ses amis. Ayant trouvé le petit nègre à son goût, le planteur s'était décidé à l'emmener au Canada, pour le faire élever chez lui et l'employer plus tard à son exploitation et aux soins intérieurs de sa maison. En attendant, Lino avait grandi aux côtés du fils de son maître, dont il était devenu le compagnon inséparable. Une sincère affection l'attachait à la famille Lambert, où il était d'ailleurs considéré plutôt comme un ami que comme un domestique. Il répondit à la hâte aux questions de Samuel, l'assurant que son père vaquait toujours à ses travaux habituels, et que rien n'avait jusqu'alors troublé la tranquillité de l'établissement. Ensuite, tout heureux de revoir le fils de son maître, il se roula d'une façon grotesque sur le sol, riant à gorge déployée et ouvrant une bouche d'une largeur démesurée. Samuel, rassuré pour le moment, le laissa se livrer à son hilarité, sachant bien que c'est de cette manière que les nègres manifestent leur satisfaction. Lino enfin se calma, et saisissant les mains de Samuel :

« Le père de petit maître, dit-il, se bien porter, mais avoir du chagrin.

— Serait-il arrivé quelque nouveau malheur? demanda le coureur des bois.

— Non, pas nouveau, mais ancien malheur revenir à son esprit; penser toujours à sa fille, à la petite maîtresse Marie. Où est votre sœur à présent? Lino pas savoir, chercher souvent avec votre père. Lui jamais malade, et cependant maigrir beaucoup à cause de son chagrin. Ainsi ses doigts devenir plus minces, et lui voir que son anneau d'or ne plus tenir bien et ne plus pouvoir le mettre; mais le garder encore quelque temps, en souvenir de bonne maîtresse, votre mère. Enfin avoir eu tort de le conserver à son doigt : avoir perdu tout à fait son anneau d'or dans les broussailles loin d'ici, la semaine dernière.

— Lino, tu ne saurais t'imaginer les soucis que m'a causés la perte de l'anneau de mon père. Voici ce bijou : je l'ai ramassé hier, dans les bois, et juge de ma frayeur quand j'ai vu aux environs les traces de ton pied ou de celui de mon père mêlées à celles des Onéidas. Aussi me suis-je élancé tout à l'heure sur cette éminence pour voir si la ruine et la désolation n'avaient pas déjà été apportées ici par les Indiens.

— Aucun de ces diables rouges n'être venu à la plantation en votre absence. »

Le nègre allait donner de nouveaux détails; mais il fut interrompu par l'arrivée de van Olmers, qui avait escaladé à son tour la colline. Un violent éclat de rire fut encore le salut que Lino adressa au Hollandais, qu'il connaissait depuis longtemps. Il lui adressa ensuite la parole.

« Massa Holland avoir beaucoup grandi, dit-il; être devenu presque aussi fort que Lino.

— Tu crois, mon garçon? » fit van Olmers en soulevant une pierre de poids respectable, qu'il plaça sur les mains croisées du nègre.

Ce dernier ne garda la pierre que quelques secondes, ses doigts s'écartèrent, et il la laissa tomber en reconnaissant la force supérieure du Hollandais.

Cependant Lino allait encore une fois faire entendre ses éclats de rire : Mammana arrivait gravement, enveloppée dans sa couverture usée.

« Quoi pouvoir être cela, petit maître? demanda le nègre. Un chef indien? »

Les deux blancs, malgré leur désir d'éviter toute humiliation

à la pauvre Indienne, ne purent réprimer un sourire lorsqu'ils entendirent Lino prendre une vieille Tuscarora pour un chef indien.

« C'est une respectable squaw, fit Samuel; mon père sera bien aise de la voir. »

C'est alors que recommencèrent, mais avec plus de force encore, les exclamations, les trépignements, les contorsions du nègre, qui finit par se rouler de nouveau sur la terre pour montrer les sentiments que faisait naître en lui l'idée qu'Antoine Lambert serait heureux de voir la vieille Indienne. A peine calmé, il reprit :

« Est-ce que bon maître vouloir épouser la grand'mère rouge?

— Tu ne sais pas ce que tu dis, mon brave Lino, dit Samuel. Vois, la pauvre femme est offensée de ton accueil; elle se drape dans sa couverture et prend cette pose qui te l'a fait confondre avec un chef. Cesse de la tourner en dérision, car elle va rendre service à notre famille, et mon père ne pourra que lui avoir de la reconnaissance. »

Voyant que le coureur des bois prenait sa défense, Mammana cessa de se retrancher dans sa dignité offensée; elle profita de ce que Samuel tournait les yeux de son côté pour sortir une main ridée de dessous la couverture qui lui servait de châle; elle montra le sol et dit :

« Onéida. »

Les deux blancs se penchèrent vivement et reconnurent une trace qui se dirigeait du côté de la plantation.

« Mais mon père est en danger! s'écria Samuel. Allons le secourir.

— Un seul guerrier, fit l'Indienne.

— C'est vrai : quel est l'Onéida qui a laissé cette trace?

— Cœur-de-Roc peut-être, désireux de savoir si Fleur-des-Eaux est dans la demeure de son père. »

A moitié rassuré, Samuel Lambert voulut voir d'où partait la piste. Mammana chercha avec lui et montra bientôt aux blancs que, sur la gauche de la colline, les traces de Cœur-de-Roc se détachaient d'une réunion de pas nombreux.

« Toute une troupe est venue jusqu'ici, dit-elle; un Indien s'est séparé des autres pour aller seul en exploration. Les

chasseurs feront bien de laisser la piste unique et de suivre d'abord les traces de la bande.

— Elle a raison, fit Olmers. Lorsque nous connaîtrons le danger que court votre père, nous serons plus à même de le mettre en garde contre une attaque. »

Les deux blancs, l'Indienne et le noir redescendirent avec précaution la colline et rentrèrent dans les bois, en suivant la piste des Onéidas. Ils marchèrent ainsi pendant une demi-heure environ, le long d'un cours d'eau dans lequel souvent se perdaient les traces. Mais les Indiens paraissaient si nombreux, que parmi eux il s'en était toujours trouvé au moins un qui n'avait pu trouver place pour marcher dans le lit du ruisseau ; cette circonstance permit au chasseur de ne jamais perdre la piste. Enfin ils arrivèrent auprès d'un amas de rochers sous lequel passait le cours d'eau ; de l'autre côté, il devait tomber en une sorte de cascade, à en juger par le bruissement qui se faisait entendre sous la feuillée. Il n'eût été ni utile ni prudent d'aller plus loin : d'abord les traces de pas étaient interrompues ; ensuite on ne pouvait plus entendre d'autres sons que le fracas de la chute d'eau. Van Olmers, qui avait la plus haute stature, monta sur un fragment de roc et jeta les yeux sur la cascade. Il recula aussitôt, et, posant un doigt sur ses lèvres, il dit à voix basse :

« Ils sont là plus de cinquante, assis ou couchés sur le bord du ruisseau. Ils préparent leur repas ; quelques-uns se baignent en attendant, d'autres paraissent chercher à prendre du poisson. J'ai cru voir tout cela d'un seul regard ; mais il serait nécessaire, le premier moment de surprise passé, d'examiner la scène plus à loisir. »

Samuel Lambert monta sur un tertre et compléta les renseignements fournis par son ami.

« Ils sont, en effet, au moins cinquante, fit-il ; mais ils n'ont pas l'air de vouloir prendre leur nourriture en cet endroit. Ils se lèvent, au contraire, se rassemblent et partagent entre eux la venaison toute rôtie pour la manger en marchant. Laissons le passage libre, et cachons-nous derrière les rochers.

— Il y a ici une caverne, dit Mammana ; les Onéidas doivent la connaître ; mais comme elle n'a qu'une ouverture

étroite, une fois entrés, vous pourrez vous défendre contre toute une tribu. »

Guidés par l'Indienne, les trois hommes entrèrent dans la caverne, qui aurait pu contenir plus de cent personnes, mais dont l'entrée était assez resserrée pour n'en laisser passer qu'une seule à la fois. Le nègre examinait curieusement cette retraite, lorsque, dans un coin, il ramassa un tomahawk placé sur un fagot de bois nouvellement fendu en menus morceaux. Il montra sa trouvaille à Samuel, dont le front se rembrunit.

« Quelque sauvage aura oublié ici son arme, dit-il; en venant la chercher, il amènera sur nous toute la troupe, si nous ne prenons pas nos précautions. »

Il fit, en conséquence, ses recommandations à van Olmers et à Lino. Un quartier de roc s'avançait dans le fond de la grotte, interceptant, pour une partie de la paroi de gauche, le jour qui venait de l'entrée. Les deux blancs et l'Indienne devaient, au premier bruit de pas arrivant du dehors, se dissimuler dans l'ombre projetée par le roc ; quant à Lino, il se tiendrait à côté de l'entrée, sans se laisser voir de l'extérieur, et, dans le cas où un Onéida franchirait le seuil de la grotte, il l'empêcherait de sortir, en lui barrant immédiatement le passage. Comme on s'y était attendu, un sauvage s'approcha de la grotte et entra. Le nègre s'interposa vivement entre le nouveau venu et l'entrée, tandis que les deux blancs se montraient et que Mammana restait accroupie derrière eux.

L'Indien pris au piège croisa d'un air résigné les deux mains sur sa poitrine. C'était un adolescent n'ayant guère dépassé la quatorzième année : ses formes étaient encore grêles, mais il avait la taille élancée et bien prise ; quoique ses yeux fussent noirs et ardents, sa physionomie avait une expression de douceur qu'on ne rencontre pas souvent chez les Peaux-Rouges. Il tourna la tête vers les blancs, affectant de ne pas voir le nègre ; puis il regarda longuement la vieille squaw, qui était venue au milieu de la grotte, et murmura d'une voix gutturale :

« Mammana ! la petite sœur de l'aiglon n'est pas ici ?

— Non, mon enfant, répondit l'Indienne : nous la cherchons pour la rendre à son père. Mais comment se fait-il que l'Aiglon soit ici, et pourquoi marchait-il avec les Onéidas ?

— L'Aiglon est fils d'un chef huron que les Anglais ont tué. Il n'a plus de mère depuis plusieurs années. Fleur-des-Eaux a souvent pris l'orphelin sur ses genoux, quand il n'était qu'un pappoose et elle une petite fille ; car tous deux avaient été adoptés par le même guerrier et habitaient le même wigwam. Plus tard le pappoose a grandi et dépassé fleur-des-Eaux de toute la tête ; alors il est devenu le grand frère, et elle la petite sœur. Ils ont vécu heureux chez les Hurons pendant longtemps. L'Aiglon accompagnait souvent sa petite amie dans les bois, tuant pour elle du gibier et la défendant contre les panthères ; il était prêt à la protéger aussi contre les Mingos et à l'empêcher d'être reprise par les Tuscaroras. Mais Fleur-des-Eaux a été au camp des Delawares, lorsqu'un combat sanglant avait lieu entre ceux-ci et les Onéidas, et l'Aiglon, qui cherchait sa sœur, a rencontré des ennemis. Ils l'ont fait prisonnier et le traînent avec eux depuis deux jours pour le faire adopter par une de leurs familles où il n'y a plus de fils ; ils le tiendraient encore en leur pouvoir s'il ne s'était échappé ; en voulant se cacher, il était tombé entre les mains des visages-pâles amis des Hurons. Il est satisfait, et il ne cherchera pas à fuir. L'Aiglon a parlé.

— Vous avez raison de vous considérer comme notre ami, dit Samuel au jeune Indien. Cherchiez-vous Fleur-des-Eaux pour la ramener chez les Hurons?

— Non ; tandis qu'ils jouaient ensemble comme des enfants, la petite fille et le pappoose croyaient être frère et sœur. En grandissant, l'Aiglon a compris que la couleur du visage de sa compagne était brune parce que l'air des bois lui avait enlevé sa blancheur, mais que son sang n'était pas celui d'une Indienne. Fleur-des-Eaux est la fille d'un visage-pâle, et l'Aiglon cherchera son père ; s'il le retrouve, il dira adieu à sa petite sœur, en lui promettant de la défendre, ainsi que toute sa famille, dans le cas où les Mingos viendraient les attaquer. »

Touché de la noblesse des sentiments exprimés par le jeune Huron, van Olmers l'invita à partager le repas préparé par Lino.

« Vos compagnons avaient l'air de faire leur cuisine quand nous les avons aperçus, dit-il ; je crois qu'ils se proposaient de dîner en marchant, et vous ne pouvez plus maintenant,

heureusement pour vous, recevoir la part de venaison qu'ils vous destinaient. »

L'Indien accepta l'invitation, et demanda s'il pouvait reprendre son tomahawk, qu'il avait laissé à dessein dans la grotte, uniquement pour faire naître une occasion de s'éloigner de la troupe de ses ravisseurs. Lino tenait cette arme, et, n'ayant pas abandonné les sentiments de méfiance qu'il nourrissait contre tous les Indiens en général, il faisait mine de vouloir la conserver. Un signe de Samuel Lambert fit rentrer l'Aiglon en possession de son tomahawk.

Le repas ne fut pas long. Le jeune Indien y fit honneur, placé à côté de Mammana, qui le regardait avec une affection de mère depuis qu'elle le connaissait comme l'ami de Fleur-des-Eaux.

« Nous n'avons rien de mieux à faire maintenant que de nous rendre tous à la plantation, dit Samuel après que chacun fut rassasié. Je suis impatient de voir mon père et de concerter avec lui les mesures nécessaires à sa défense pour le cas où les Onéidas iraient de son côté.

— Votre plan est excellent, mon cher Sam, fit le Hollandais ; mais en ce qui me concerne personnellement j'en ai un autre. Je voudrais continuer à suivre la piste des Onéidas.

— Vous vous exposerez, interrompit le coureur des bois.

— Je m'exposerai, il est vrai ; je crois cependant nécessaire d'agir ainsi. Je veux retrouver Fleur-des-Eaux, et vous comprenez qu'il faut au moins que l'un de nous s'occupe d'elle. Autrement que répondrez-vous à votre père quand vous paraîtrez devant lui?

— Je lui dirai que vous l'avez vous-même conduite chez les Hurons, et qu'elle y est en sûreté.

— Ignorez-vous que les Hurons ne sont pas nombreux dans cette partie de la forêt, et que si les Onéidas voulaient leur enlever votre sœur par la force ils y réussiraient peut-être? Il est donc prudent de la ramener au plus tôt à la maison de son père. »

Samuel cessa de s'opposer à l'exécution du généreux projet formé par le Hollandais et le laissa s'éloigner de son côté, après lui avoir recommandé la prudence. Il donna ensuite le signal du départ.

La petite troupe ne rencontra personne, jusqu'à ce qu'elle se trouvât à proximité des bâtiments annexes de l'exploitation d'Antoine Lambert. Le premier des auxiliaires du planteur que vit alors le coureur des bois fut le contremaître Francis Dudde. C'était un homme d'âge moyen, très entendu dans la pratique des travaux agricoles et fort avancé dans les bonnes grâces du chef de l'établissement. A la vue de Samuel, il s'avança vers lui les mains tendues, et, déléguant son autorité à un surveillant en sous-ordre, il proposa au coureur des bois de le conduire jusqu'à l'habitation de son père. Chemin faisant, il lui montra toutes les améliorations apportées dans la culture depuis son départ, et lui présenta les ouvriers qu'on rencontrait en route.

Le bâtiment principal, qui servait de demeure à Antoine Lambert, au contremaître, aux domestiques et à quelques laboureurs ou ouvriers qui n'avaient pas de famille, était situé non pas au centre, mais à l'extrémité méridionale de la concession accordée au planteur. Cette disposition avait été adoptée dans le but de faciliter la défense en cas d'attaque. Le terrain allait du nord au midi, en pente douce jusqu'à la hauteur de quatre-vingts mètres ; au delà, la descente était presque perpendiculaire, et par conséquent inabordable. D'énormes rochers servaient de contreforts à cette sorte de falaise, qui présentait une solidité à toute épreuve. Antoine Lambert avait compris le parti qu'il pouvait tirer de la disposition du sol de la concession : il avait placé son habitation au sommet, afin d'être, au moins d'un côté, à l'abri d'un assaut. La maison avait été bâtie en pierres et en troncs d'arbres; quatre petits corps de bâtiments à deux étages formaient un quadrilatère donnant sur une cour intérieure. Quelques rares fenêtres, munies de forts volets, avaient vue sur la campagne; la plupart des ouvertures, par mesure de prudence, donnaient sur la cour. Les côtés est, nord et ouest étaient protégés par une forte palissade en bois élevée à proximité de la maison; une autre enceinte, de construction également solide, embrassait une étendue de terrain d'une largeur de cinquante mètres, autour de la première palissade. Dans cet espace, se trouvaient les habitations des divers collaborateurs d'Antoine Lambert; ils se retiraient là tous les soirs, avec leurs femmes et leurs

enfants, tout prêts d'ailleurs à se réfugier dans le bâtiment principal à la moindre alerte.

Depuis de longues années, la petite colonie jouissait d'une paix que les Indiens n'avaient pas encore troublée. La culture s'était bien trouvée de cet état de choses, et les affaires du planteur avaient pris une tournure des plus satisfaisantes. C'est ce que constatait son fils ; mais, à la grande surprise du brave contremaître, au lieu de se réjouir de la bonne situation de l'établissement, Samuel Lambert n'écoutait qu'avec une anxiété visible les explications qui lui étaient données.

« N'êtes-vous donc pas heureux de cette prospérité? dit enfin Francis Dudde d'un air contrarié.

— J'en serais très heureux, répondit le coureur des bois, si je ne craignais la destruction à bref délai de cette belle exploitation.

— Comment! y aurait-il quelque chose à craindre de la part des Indiens?

— Je le crois d'après ce que j'ai vu en route : ma mission se rapporte précisément à cette éventualité. Tenez-vous sur vos gardes ; mon père sera prévenu sans tarder.

— Hélas! fit le contremaître, aurions-nous travaillé depuis si longtemps en pure perte? Allons-nous voir le fruit de nos efforts perdu en quelques heures? La vie de nos femmes et de nos enfants va-t-elle se trouver à la merci de ces vagabonds à peau rouge? Mais je vois Lino en singulière compagnie.

— Il a avec lui une vieille Indienne et un jeune Huron que je vais présenter à mon père ; ils pourront être utiles pour les nouvelles recherches que nous avons entreprises dans le but de retrouver ma sœur. Ce sont des amis ; je compte beaucoup sur eux, dans les graves circonstances qui vont se produire. »

En parlant ainsi, Samuel et le contremaître s'étaient approchés de l'enceinte. Antoine Lambert parut tout à coup à l'entrée des palissades : tremblant de joie et de surprise à la vue de son fils, il s'avança sans pouvoir prononcer une parole et serra Samuel dans ses bras.

VI

Le Hollandais captif. — Les boucliers vivants. — Hospitalité forcée. — Fausse piste.

Muguette et son père demeurèrent encore pendant la journée du lendemain parmi les Mohawks : la jeune veuve avait comme un secret pressentiment que les événements futurs de sa vie devaient la séparer de sa tribu, et elle tenait à y faire un séjour aussi long que pouvait le lui permettre l'accomplissement de la mission qu'elle s'était volontairement imposée. Elle se montra douce et affectueuse envers les compagnons de Tonga, ainsi que pour les femmes et les enfants qui se pressaient autour d'elle ; elle recueillit de nombreux témoignages de la sympathie que son généreux caractère lui avait acquise parmi les siens. Elle passa une seconde nuit au campement et partit au lever du soleil, emportant l'assurance que les résolutions des Mohawks n'avaient pas changé, et que la garnison du fort n'aurait probablement à se défendre que contre les Onéidas, alliés aux Tuscaroras. Elle dirigea alors ses pas vers les huttes des Delawares, espérant, dans son zèle infatigable, obtenir en faveur des Français une intervention active de leur tribu ; elle désirait aussi, sans oser l'avouer à son père, avoir des nouvelles du bon et généreux Mahhah.

Les voyageurs avaient déjà marché durant près de deux heures, lorsqu'une voix d'enfant se fit entendre dans les buissons. Tonga se porta vivement du côté d'où venait le bruit, et appela sa fille. Un petit Indien de sept ans se désolait auprès de son petit frère sachant à peine marcher.

« Que fais-tu là, cher pappoose? demanda Muguette, et pourquoi pleures-tu ?

— Nous sommes égarés, répondit l'enfant. Mon frère, qui commence à se servir de ses pieds lorsqu'on le soutient, a voulu aller toujours en avant; il m'a conduit si loin de la hutte de nos parents, que je ne sais plus retrouver mon chemin.

— La manière dont les bandelettes du petit pappoose sont disposées autour de ses reins me ferait croire qu'il appartient à la tribu des Onéidas, dit Muguette à son père.

— Je le crois aussi, fit celui-ci. Ma fille va se trouver dans l'embarras : son bon cœur l'empêchera de laisser à l'abandon ces deux petits êtres, en même temps que la prudence ne lui permettra pas de les ramener à leurs parents.

— Et pourquoi n'irais-je pas au camp des Onéidas pour faire une bonne action? Les Mohawks n'ont pas déterré la hache de guerre contre leurs voisins : ils ont promis de ne pas marcher avec eux contre les Francs; mais ils n'ont pas décidé qu'ils prendraient part à la lutte qui est imminente. Mon père cependant fera bien de ne pas m'accompagner.

— Et qui protégera ma fille chérie, si les Onéidas la menacent?

— Le Grand-Esprit d'abord, et aussi ces pappooses, que leurs parents seront heureux de revoir. Que mon père me conduise jusqu'à une faible distance du camp, qu'il trouve un abri pour se cacher en m'attendant, et j'irai vers les Onéidas. »

Ayant dit ces mots, Muguette prit dans ses bras le plus jeune enfant et continua à marcher avec Tonga. La piste même laissée par les deux petits amena en peu de temps le père et la fille au camp des Onéidas, au moment où les guerriers aperçus la veille par Samuel Lambert et ses compagnons venaient de rentrer. Au lieu du jeune Huron qu'ils avaient laissé échapper comme on l'a vu au chapitre précédent, ils ramenaient un prisonnier blanc, qui n'était autre que van Olmers. Dans son désir d'avoir des nouvelles de Fleur-des-Eaux, de savoir si elle n'était pas tombée en leur pouvoir depuis qu'il l'avait quittée, le Hollandais, oubliant sa prudence habituelle, s'était tellement rapproché des Onéidas, qu'il avait été découvert par eux et capturé, non sans une vigoureuse résistance attestée par le sang qui souillait ses vêtements. Quatre Indiens de la troupe, ayant la tête ou les bras enveloppés de bandages, semblaient avoir reçu du vigoureux chasseur de graves blessures.

La rage des Onéidas contre celui-ci n'en était que plus vive; plus minutieuses aussi étaient les précautions qu'ils avaient prises pour le mettre hors d'état de fuir. Cependant, afin de se conformer aux usages des Peaux-Rouges, ils devaient laisser le captif faire son entrée au camp entre une haie d'hommes, de femmes et même d'enfants, armés de haches ou de bâtons. Chacun allait chercher à le frapper, et, s'il sortait vivant de cette épreuve, le conseil des anciens statuerait sur son sort définitif.

Les gardiens de van Olmers commencèrent par conséquent, non sans trembler pour leur sûreté personnelle, à le débarrasser de ses liens; après quoi, ils le poussèrent dans la direction de la haie meurtrière, qui était déjà formée. Le Hollandais s'élança en avant, et, avec une adresse qui n'avait d'égale que sa force extraordinaire, il saisit les deux premiers Onéidas qui se trouvaient à sa portée, et, les traînant par le bras, il passa comme un ouragan entre les deux rangs de Peaux-Rouges. De peur de blesser leurs compagnons, les bourreaux n'osèrent faire usage de leurs armes; ceux qui ne furent plus maîtres d'arrêter leurs bras déjà levés ne frappèrent que les deux boucliers vivants dont s'était muni van Olmers. Le Hollandais arriva de cette façon jusqu'à une extrémité du camp où se trouvaient quelques femmes qui s'enfuirent à son approche.

Les tentes et les huttes des Onéidas avaient été installés sur une hauteur; l'endroit où s'était réfugié van Olmers en occupait le sommet. Les doigts du Hollandais ne s'étaient pas encore desserrés depuis qu'ils avaient saisi les bras des Indiens; ceux-ci, malgré leurs efforts, n'avaient pu se dégager. Les Onéidas, terrifiés par l'action hardie dont ils venaient d'être témoins, restèrent quelque temps inactifs; mais, à la voix de leurs chefs, ils saisirent des arcs et des carabines, qu'ils dirigèrent contre van Olmers. Le Hollandais alors se fit un rempart de ses deux otages, et cria d'une voix forte qu'il allait les heurter l'un contre l'autre et les rejeter en bas, broyés et sans vie, au premier acte d'hostilité. Alors deux pauvres femmes se précipitèrent au-devant des guerriers : l'une, entourée de cinq enfants, dont le dernier était en bas âge, paraissait être l'épouse de l'un des Indiens menacés par le Hollandais;

l'autre, vieille squaw au visage ridé, était la mère du second Onéida.

« Arrêtez ! cria la femme qui s'était d'abord avancée. Que deviendront ces pappooses, si vous les privez du père qui les nourrit? Leur mère pourra-t-elle, seule et sans appui, chasser la famine qui voudra forcer la porte de son wigwam? Avez-vous été dans ce wigwam, avant d'avoir quitté le village des Onéidas? Avez-vous compté les chevelures ennemies qui séchaient au foyer de mon époux? »

Elle était belle encore, cette mère qui implorait les guerriers de sa tribu : elle avait trente-trois ans, ce qui est un âge approchant de la maturité pour les femmes peaux-rouges, dont la vieillesse est précoce. Mais, bien traitée par son époux, exonérée de la plupart des rudes travaux habituellement imposés à ses pareilles, ayant pu se consacrer exclusivement aux soins de sa famille, elle avait conservé des traits dont aucune ride n'altérait la régularité, des formes élancées, une taille fine et bien cambrée.

« Lalla, dit un Indien, retire-toi, ou nos balles vont t'atteindre.

— Tuez-moi donc, reprit la pauvre femme, tuez mes enfants avec moi, dépeuplez la tribu pour le triste plaisir de blesser un visage-pâle! »

La vieille Indienne, à son tour, interpellait les guerriers.

« Mon époux est mort, disait-elle, pour sauver l'honneur de son peuple, dans des circonstances que les Onéidas connaissent bien. C'était un chef renommé, dont les hauts faits sont racontés aux jeunes gens qui aspirent à devenir des guerriers. Il m'a laissé un fils qui est ma joie et ma richesse, un fils qui marche sur les traces de son père. Il est là, mon enfant, entre les mains du blanc qui va tout à l'heure mêler son sang à celui de l'époux de Lalla, qui va briser deux têtes que n'ont pu encore scalper les Hurons, qui va écraser l'une contre l'autre deux poitrines de braves, arrêter les battements de deux cœurs devoués à leur peuple! »

Repoussée brusquement par un Indien, la veuve du chef onéida n'en put dire davantage; elle tomba aux pieds des guerriers et resta étendue, sans qu'aucune menace pût la décider à se relever. De son côté, Lalla demeurait avec ses

enfants devant ceux qui s'apprêtaient à tirer sur van Olmers, de sorte que le Hollandais se trouvait protégé par une double rangée de remparts vivants.

Muguette avait assisté à cette scène et vu le danger que courait l'ami de Samuel Lambert. Bien décidée à intervenir, elle demanda à qui appartenaient les enfants qu'elle avait trouvés dans les bois. On lui indiqua la mère; mais elle voulut savoir si le père était au milieu des guerriers armés contre le Hollandais. Le plus grand des enfants satisfit lui-même au désir de Muguette, en désignant spontanément un Onéida qui chargeait sa carabine.

« Je vois un guerrier, dit alors la jeune Mohawk, qui oublie ses propres enfants dans la forêt pour diriger ses armes contre ses frères. Qui veut ce petit pappoose que j'ai dans les bras? »

L'Onéida, relevant la tête à la voix de Muguette, vit ses enfants, l'un dans les bras de la jeune femme, l'autre à ses côtés.

« Ma sœur mohawk a trouvé ces pappooses dans les bois, fit-il; veut-elle les rendre à leur mère en lui recommandant de les mieux surveiller à l'avenir?

— Une étrangère n'a pas le droit de donner des conseils à la squaw d'un guerrier. Que le père aille lui-même réprimander son épouse. Voici les enfants. »

En parlant ainsi, Muguette plaça le petit sur les bras de l'Onéida, qui laissa aussitôt tomber sa carabine sur l'herbe. Ce fut comme un signal : quittant leur attitude hostile, les Indiens, fatigués d'une situation qui menaçait de se prolonger indéfiniment, s'accroupirent en cercle pour délibérer. Muguette alla tenir compagnie aux deux femmes, entre la troupe des guerriers et le groupe formé par van Olmers et ses otages.

Le Hollandais, à cette vue, fit asseoir les deux Onéidas et étendit également sur le sol ses membres engourdis. Van Olmers, malgré sa force prodigieuse, n'aurait certainement pu maintenir entre lui et ses ennemis des Indiens jouissant de tous leurs avantages naturels; mais ceux dont il s'était emparé, d'abord surpris par son attaque imprévue, avaient ensuite été blessés, en recevant les coups qui ne leur étaient pas destinés. L'un avait au front une large entaille, l'autre avait un bras

démis. Aveuglé par le sang qui coulait sur ses yeux, le premier ne pouvait être dangereux ; saisi par le seul bras qui fût en état d'agir, le second se trouvait réduit à l'impuissance. Les voyant ainsi blessés, van Olmers eut pitié d'eux, et, tout en les maintenant à sa portée, il leur demanda s'ils voulaient se laisser soigner. La vieille Indienne arrivait justement auprès de son fils, qui avait le bras démis ; le Hollandais la pria d'appeler Muguette et Lalla, en disant à cette dernière que son époux avait le visage inondé de sang.

Ce manège n'échappa pas aux regards des Onéidas, et une sorte de trêve fut tacitement conclue entre eux et van Olmers. Ce dernier en profita pour chercher si son tabac et sa pipe étaient encore dans la poche de sa ceinture, et, les ayant trouvés, il se mit à fumer pendant que les femmes s'occupaient des blessés.

Les deux Indiennes onéidas, après avoir donné les premiers soins, l'une à son époux, l'autre à son fils, coururent chercher des linges dans leurs huttes. Muguette resta auprès de van Olmers et lui demanda en français depuis combien de temps il avait quitté Samuel Lambert. Le Hollandais répondit qu'il s'était séparé de lui la veille, et qu'il avait été pris le matin même par les Onéidas.

A ce moment, Muguette aperçut la tête de son père sortant avec précaution des buissons, au pied de l'éminence sur laquelle se trouvait le campement onéida. Elle lui fit un signe pour montrer qu'elle l'avait vu, et il disparut. Sachant alors que Tonga n'aurait plus d'inquiétude à cause de son absence prolongée, elle continua à interroger l'ami de Samuel et apprit de lui ce qui s'était passé depuis leur séparation.

Les deux Indiennes étant revenues, Muguette commença à prodiguer ses soins au mari de Lalla, tandis que la veuve du chef bandait le bras de son fils avec les plus grandes précautions. La jeune Mohawk, agenouillée devant un guerrier blessé, lui lavant le front, lui adressant des paroles d'encouragement, remplissait dans toute son étendue ses devoirs de chrétienne. L'Indien lui prodiguait ses remerciements, Lalla baisait les mains de sa bienfaitrice ; quant aux Onéidas qui assistaient de loin à cette scène, ils avaient, dans leur étonnement, suspendu la délibération commencée. L'objet de la

discussion, qu'ils ne tardèrent pas à reprendre, était de savoir s'il fallait laisser aller le visage-pâle, afin de conserver deux guerriers à la tribu. Ceux qui n'étaient pas de cet avis disaient que le Hollandais avait combattu dans les rangs des Delawares lors du dernier engagement; les autres, désireux de sauver la vie des otages de van Olmers, faisaient remarquer que le gros de la troupe qui avait pris part à l'action s'était porté aux abords du lac Champlain, et que parmi les quelques guerriers venus au campement pour annoncer le résultat malheureux de l'affaire, aucun ne se rappelait avoir vu le guerrier blanc, bien que plusieurs eussent entendu dire qu'il combattait, ainsi qu'un autre visage-pâle bien connu, avec les adversaires des Onéidas. La question était ainsi débattue, lorsque le spectacle offert par Muguette avait attiré l'attention des Indiens. Plusieurs sentirent, à cette vue, s'éteindre en eux toute idée de vengeance; leur férocité naturelle ne put résister à un si touchant exemple. Lalla, quittant son époux, qu'elle savait entre bonnes mains, s'avança, entourée de ses cinq enfants, au-devant des guerriers.

« Les Onéidas seront-ils moins humains qu'une Mohawk? s'écria-t-elle. Laisseront-ils périr deux de leurs frères, que Muguette soigne en ce moment avec tant de dévouement? C'est la femme d'un guerrier qui implore, au nom de ses enfants, les anciens et les chefs, ainsi que ceux qui ont des mères et des épouses.

— Nous n'attendons plus que l'avis de Cœur-de-Roc pour prendre un parti, répondit un vieillard. Où est le jeune chef? il n'a pas encore parlé.

— Il est sur la piste de Fleur-des-Eaux, dit un autre; il ne reviendra pas aujourd'hui. »

Les Onéidas ne savaient à quelle résolution s'arrêter : ce fut Muguette qui dénoua la situation, au moyen d'un stratagème qui faisait honneur autant à son intelligence qu'à la bonté de son cœur.

Van Olmers, toujours calme et toujours ami de ses aises, dans quelque circonstance qu'il se trouvât, se plaignit de commencer à sentir l'aiguillon de la faim. La jeune Mohawk eut alors l'idée de tirer parti, en faveur du Hollandais, de l'une des plus intéressantes coutumes des Peaux-Rouges.

Prenant à part la vieille Indienne et Lalla, elle leur demanda si elles ne pourraient pas aller chercher dans leur hutte quelque nourriture. Les deux blessés n'avaient pas la fièvre et pouvaient reprendre des forces en mangeant; ils offriraient au Hollandais de participer à leur repas, et il n'en faudrait pas davantage pour rendre celui-ci inviolable, durant un certain temps au moins. Les squaws comprirent le projet de Muguette, et pour sauver l'une son fils et l'autre son époux, en ôtant aux Onéidas le désir de s'emparer de l'étranger, elles se hâtèrent de rassembler les restes de venaison qu'elles avaient et de les déposer devant le Hollandais. Les guerriers réunis en conseil s'aperçurent de cette ruse : ceux qui étaient partisans des mesures violentes voulurent s'opposer à ce que le visage-pâle reçût des mains de ses otages la part de gibier qui lui était réservée; mais van Olmers ayant appesanti de nouveau ses mains vigoureuses sur les épaules des deux Indiens, ceux-ci s'empressèrent de racheter leur vie en remplissant les devoirs de l'hospitalité à l'égard de celui qui les tenait momentanément en son pouvoir.

Quand le Hollandais fut restauré, Muguette prit congé de ses hôtes forcés, et, s'emparant de la main de son ami, elle passa fièrement avec lui entre les rangs des Onéidas et gagna sans tarder le lieu caché où son père lui avait donné rendez-vous.

Mis au courant de tout ce qui s'était passé, Tonga fut d'avis de presser le pas pour gagner le campement des Delawares. Trois heures devaient suffire pour y arriver, et la nuit ne serait pas encore très avancée lorsque les voyageurs reverraient leurs amis indiens. Chemin faisant, Muguette voulut savoir comment van Olmers s'était trouvé quelques jours auparavant prisonnier des Delawares.

« J'étais tranquillement occupé des affaires de mon commerce de fourrures, dans ma maison de Québec, dit le Hollandais en réponse à la question que lui fit la jeune Mohawk, lorsque je reçus la visite de plusieurs de mes amis, chasseurs et coureurs des bois, qui restèrent chez moi une semaine. Avant de les laisser partir, je leur donnai un dîner d'adieu; croyant les émerveiller, je leur fis servir un mets que je m'étais procuré à grands frais, et que je leur présentai comme ce qu'il y avait de plus rare et de plus savoureux. C'était une bosse de

bison, qu'un trappeur m'avait apportée en même temps qu'un lot de fourrures, la veille du départ de mes hôtes. Convenablement apprêté, le mets offert aux coureurs des bois fut trouvé exquis, bien que la chair, qui venait de loin, manquât un peu de fraîcheur et que l'air des forêts n'eût pas aiguisé l'appétit de mes convives. Tout fier de l'accueil fait à la bosse de bison, je me laissai aller à demander si jamais chasseur avait pu manger un plus délicieux morceau. Aussitôt l'un de mes amis affirma que les trappeurs avaient fréquemment à leur disposition, sans brûler un grain de poudre, un gibier qui leur procurait un mets bien supérieur à la bosse de bison. Mon ami ajouta qu'il était extraordinaire qu'un trafiquant de fourrures n'eût pas encore goûté à cet appendice caudal du castor, au moyen duquel l'industrieux animal fait son mortier et transporte les matériaux nécessaires à ses travaux de construction. Il me fit ensuite un éloge très détaillé des qualités gastronomiques de son mets favori, et m'engagea à ne pas rester plus longtemps sans me procurer un plaisir exclusivement réservé jusqu'ici à ces trappeurs, dont un grand nombre étaient à mes gages.

« J'avais justement formé depuis plusieurs jours le projet d'aller rendre visite au père de Samuel Lambert, sur les bords du lac Champlain ; je résolus de profiter de mon excursion pour chercher un étang de castors. Mais les constructeurs de digues commencent à fuir vers l'ouest, et je m'égarai avant d'avoir rencontré une seule réunion de castors. Je tombai même dans un parti de Delawares, qui, voyant que je n'étais pas Français, me prirent pour un ennemi et me firent prisonniers.

— Si le Hollandais n'a pas encore goûté au fin morceau de venaison vanté par son ami, Muguette a été plus heureuse que lui, il y a peu de temps, dit la jeune Mohawk.

— Vraiment ! chez les Onéidas?

— Oui, chez les Onéidas et en compagnie de van Olmers. Seulement le blanc, affamé peut-être par un long jeûne, a choisi la plus grosse pièce du gibier qu'avait apporté Lalla et a laissé à celle-ci, ainsi qu'à Muguette, le morceau qu'il recherchait depuis la visite de ses amis. »

Un geste de dépit de van Olmers fit sourire Muguette, qui ajouta :

« Le Hollandais pourra cependant affirmer que, s'il n'a pas lui-même mangé de cette excellente venaison, il en a au moins vu manger, et cela dans un moment où sa vie était en péril. »

Van Olmers ne se trouva pas satisfait de cette faible consolation; il demanda si Lalla avait épuisé toutes ses provisions et manifesta le désir de retourner sur ses pas pour s'en assurer par lui-même. Alors Tonga, que cette conversation avait jusque-là amusé, devint tout à coup sérieux et répliqua d'un ton grave :

« Que le visage-pâle ne fasse pas cette folie : je connais assez les Onéidas pour savoir qu'ils ont dû laisser partir à regret leur prisonnier, et qu'après l'avoir perdu de vue, ils se sont considérés comme déliés des obligations résultant d'une hospitalité passagère. Je ne crois pas me tromper, en affirmant que ces Indiens sont maintenant sur notre piste.

— J'admets d'autant plus cette supposition, reprit van Olmers, que j'ai été très étonné de les voir me relâcher parce que j'avais accepté la nourriture de Lalla. Quand nous étions prisonniers des Delawares, Tonga et moi, on nous a servi à déjeuner, sans nous rendre pour cela notre liberté.

— La situation n'était pas la même, dit Muguette. Les Delawares, en vous donnant de la nourriture, voulaient seulement vous permettre de conserver vos forces, pour le cas où vous seriez livré à la torture : ils n'exerçaient nullement à votre égard les devoirs de l'hospitalité indienne. Chez les Onéidas, au contraire, deux de leurs guerriers et deux femmes de la tribu vous ont apporté volontairement de la venaison, à laquelle ils ont goûté avec vous... »

La jeune Mohawk, dont l'ouïe fine n'était jamais en défaut, interrompit brusquement ses explications. Tonga comprit le sens du regard qu'elle lui adressa, et appliqua son oreille contre le sol.

« Je les entends, dit-il, ils sont au moins trente guerriers qui viennent de ce côté : cherchons un abri, et tâchons de dérouter ceux qui voudraient reconnaître les empreintes de nos pas. »

Comme le Mohawk savait que les Onéidas étaient encore à une certaine distance, il prit son temps pour tirer le meilleur

parti de son habileté dans l'art d'enchevêtrer les pistes et même de les annuler, en y introduisant de ces solutions de continuité qui désespèrent les chercheurs encore peu habitués aux ruses indiennes. Il vit d'un simple coup d'œil circulaire que les dispositions des lieux se prêtaient merveilleusement à ses combinaisons. Trois énormes rochers plats gisaient à peu de distance l'un de l'autre : les pluies, en lavant leur partie supérieure, qui était en pente, s'opposaient à toute accumulation de feuilles ou de poussière. Leur surface offrait donc un point d'appui, sur lequel les pieds pouvaient se poser sans laisser aucune trace. Tonga fit monter avec lui ses deux compagnons, en observant à la dérobée leur contenance. Il vit avec plaisir que le flegmatique Hollandais n'était nullement ému, malgré l'approche d'un danger qui le menaçait plus particulièrement; quant à Muguette, son père la connaissait assez pour savoir qu'elle conservait dans les plus grands périls une sérénité d'âme bien supérieure au stoïcisme souvent affecté des Indiens. Lorsque Tonga eut installé sa fille et van Olmers sur les rochers, il descendit à l'endroit même où il était monté et marcha jusqu'à un ruisseau coulant à quelques pas. Ayant tracé cette fausse piste, il saisit une branche d'arbre et sauta auprès de Muguette, sans avoir touché le sol. Le Hollandais était dans l'admiration; le plaisir qu'il éprouvait à voir les manœuvres intelligentes du Mohawk le dédommageait de la privation de sa pipe, qu'il avait dû éteindre à la première annonce du danger. Plusieurs troncs d'arbres, peu éloignés les uns des autres, servirent de ponts pour arriver à un espace presque circulaire où le sol était tellement imprégné d'eau, que le pied y laissait une trace profonde, il est vrai, mais rapidement effacée. Un vieux saule inclinait son feuillage sur cette sorte de marais : les deux hommes et Muguette elle-même escaladèrent le tronc peu élevé de l'arbre et trouvèrent moyen de se blottir dans ses branches.

Dès que chacun fut installé, Tonga jeta pour la seconde fois ses yeux sur ses compagnons. Il vit que Muguette avait à sa ceinture le couteau qui ne la quittait jamais dans ses courses à travers les bois; mais le Hollandais, que les Onéidas avaient dépouillé, lui apparut armé seulement de la force musculaire qu'il tenait de la nature. C'était beaucoup dans certaines cir-

constances, puisque sa vigueur extraordinaire venait de lui sauver la vie, il n'y avait pas encore bien longtemps; mais ce n'était pas assez pour le cas où les fugitifs auraient été assiégés dans leur retraite. Tonga regretta de n'avoir pas trois carabines, afin d'en donner une à van Olmers et une à sa fille; mais il ne possédait que la sienne, et il en fut réduit à remettre son couteau au Hollandais.

Sur ces entrefaites, les Mohawks et van Olmers entendirent leurs ennemis qui s'approchaient; à travers les branches du saule, ils les virent monter sur les rochers qu'ils avaient eux-mêmes escaladés quelques minutes plus tôt. Les Onéidas, du haut de cet observatoire, cherchèrent les traces et finirent par découvrir celles que Tonga avait à dessein imprimées sur le sol, entre les rochers et le ruisseau. Les Indiens, prenant cette piste pour la véritable et voyant qu'elle cessait sur le bord du cours d'eau, supposèrent que ceux qu'ils poursuivaient avaient continué leur route en marchant dans l'eau. Ils s'engagèrent donc, le long du ruisseau, dans une voie qui devait les conduire au campement des Delawares, mais en leur faisant décrire un circuit, ce qui donnait au moins une demi-heure d'avance sur eux aux fugitifs.

Tonga s'empressa de profiter de l'erreur des Onéidas, et, dès qu'ils eurent disparu à ses yeux, il fit descendre de l'arbre sa fille et van Olmers, qu'il conduisit par un chemin très direct aux tentes des Delawares.

VII

Retour de Mahhah. — Trahison. — Pardon suprême. — Funérailles. — Les deux Marie. — Lalla. — Une seconde reine.

En arrivant chez les Delawares, Tonga se hâta d'avertir les chefs de l'attaque prochaine des Onéidas. Aussitôt le conseil fut réuni, et le Mohawk fit un rapide récit des aventures de van Olmers, de sa délivrance et de la manière dont il avait échappé à la poursuite des Indiens, qui allaient d'un moment à l'autre se trouver aux abords du camp. Wynnoak s'empressa de profiter d'une aussi bonne occasion de conquérir le premier rang parmi les siens; il débita un discours bref, mais habile, et réussit à se faire confier le commandement en chef. Quand la décision du conseil fut connue des Indiens qui n'avaient pas assisté à la délibération, un grand nombre d'entre eux ne craignirent pas d'exprimer leur mécontentement; ils dirent que Mahhah seul aurait pu sauver l'honneur des Delawares, et qu'à défaut du jeune chef ce n'était pas son rival acharné qui devait être choisi pour le remplacer.

« Mais trouvez-le donc, Mahhah! s'écria Wynnoak d'un ton arrogant, et mettez-le à votre tête. »

Muguette était restée debout au milieu du camp, les yeux levés au ciel. Les Indiens qui venaient de délibérer la contemplaient avec une crainte respectueuse, ne sachant pas si la jeune Mohawk était une simple créature comme les femmes delawares, ou si elle n'était pas plutôt un être surnaturel envoyé par le Grand-Esprit. Tout à coup ils la virent tendre les bras vers le rocher du haut duquel était tombé Mahhah. Les regards suivirent la direction indiquée par Muguette, et. dans

un rayon de soleil qui venait de percer les nuages, les Delawares aperçurent le jeune chef descendant paisiblement la pente du monticule et venant à eux sans autre arme qu'un tomahawk semblable à ceux dont se servaient les Tuscaroras. Mahhah portait sur le corps des traces de brûlures dont aucune n'avait de gravité : il avait conservé son air noble et imposant; son visage, animé toujours par l'éclat de ses yeux brillants, était empreint, dans ses lignes harmonieuses, d'une mélancolie que rien ne put distraire, pas même la vue de Muguette, à laquelle pourtant il adressa un regard affectueux en passant auprès d'elle. Refoulant en eux-mêmes leur émotion, les Delawares se pressaient en silence autour de Mahhah; celui-ci comprit ce qu'on attendait de lui, et, après avoir salué les vieillards de la tribu, il commença à parler.

« Les Leni-Lenapes, dit-il, vont encore être aux prises avec les Mingos : j'ai vu des Onéidas arrivant le long du ruisseau qui les conduira sûrement ici. Mes frères se réjouissent, ils croient qu'ils vont anéantir leurs ennemis. Il n'en sera rien : ceux qui approchent témérairement du camp delaware ne sont ni assez nombreux ni assez braves pour tenter une attaque avec quelque chance de succès. Ils sont à la recherche d'un prisonnier; ils s'enfuiront dès qu'ils verront que vous lui avez donné asile. Ils sont trente seulement; si vos guerriers veulent me suivre en nombre égal, je leur montrerai comment trente Onéidas, après avoir poursuivi deux hommes et une femme, savent montrer leur dos à trente Delawares. »

Le cri de guerre des Indiens répondit à la courte harangue de Mahhah. Celui-ci organisa sa petite troupe et sortit du camp, laissant Wynnoak irrité de se voir encore dépossédé du commandement par son rival, qu'il avait pu croire dangereusement blessé et prisonnier des Tuscaroras.

De violentes clameurs et des détonations apprirent bientôt à ceux qui étaient restés au camp que l'action était engagée; le bruit, en s'éloignant peu à peu, prouva que la déroute des Onéidas était un fait accompli. En effet, une demi-heure plus tard, Mahhah ramenait sa troupe au complet; quelques guerriers seulement avaient reçu d'honorables blessures.

Le jeune chef, acclamé par les hommes, était un objet d'admiration pour les Indiennes, qui avaient toutes quitté leurs

tentes pour fêter son retour. Les matrones auraient voulu l'avoir pour fils, et les jeunes filles, voyant son fier profil, sa taille élégante, la noblesse de son maintien, estimaient bien heureuse celle qui l'aurait pour époux. Cédant, malgré sa fierté, à un sentiment très naturel, Mahhah se retournait vers ces dernières, qui lui adressaient, avec la timidité de leur âge, des félicitations de bienvenue, lorsqu'une flèche vint en sifflant se fixer brutalement entre ses deux épaules. Il tomba entre les bras de ses compagnons, en même temps que, rapide comme la foudre vengeresse, le tomahawk du Cerf-Agile allait frapper Wynnoak à la tête et lui ouvrait le crâne.

Le cadavre du meurtrier fut caché dans un endroit où il pût être hors de la portée des Onéidas et conservât sa chevelure : c'est tout ce que les Delawares crurent devoir faire en faveur d'un traître. Quant à Mahhah, il respirait encore; on le transporta dans la tente du conseil, après avoir enlevé la flèche qui l'avait transpercé.

Un instant étourdie à la vue du funeste événement qui venait de se produire devant elle, la courageuse Muguette essaya de conserver sa présence d'esprit et d'aller au secours de Mahhah; mais elle tomba évanouie avant d'avoir pu franchir la distance qui la séparait du jeune guerrier. Autour d'elle se pressèrent les femmes delawares, qui l'aimaient comme une sœur; Tonga accepta leur concours avec empressement, et eut la satisfaction de voir sa fille reprendre connaissance.

Mahhah fut jusqu'au soir l'objet des soins les plus dévoués, mais la vie l'abandonnait peu à peu. Dès qu'elle put marcher, Muguette vint auprès du blessé, qu'elle veilla toute la nuit en compagnie de son père, de van Olmers et du Cerf-Agile.

Bien que peu instruit des vérités de la religion, Mahhah était chrétien depuis quelques années. Vers le matin, il commença à s'entretenir avec Muguette des destinées futures de l'homme; la jeune femme rectifia plusieurs des idées émises à ce sujet par son ami, et l'encouragea avec de douces paroles à supporter ses souffrances. Mahhah se montra docile aux exhortations de la charitable Indienne, sauf sur un point : il lui en coûtait de renoncer entièrement à son naturel de Peau-Rouge en pardonnant à son ennemi. Il ne refusait pas d'accorder une amnistie générale à tous les Mingos, aux Tuscaroras qui

Muguette.

avaient voulu le retenir prisonnier, aux Onéidas qu'il venait de mettre en déroute; mais il lui semblait impossible de ne pas avoir une haine éternelle contre le Delaware qui, par jalousie, l'avait étendu sur un lit de mort, le privant de cette jeunesse, de cette vigueur qu'il aurait voulu employer à la réhabilitation de son peuple, opprimé par les Iroquois. C'est ce qu'il expliqua d'une voix faible à Muguette, en cherchant sa main pour la porter à ses lèvres. Mais la jeune Mohawk retira cette main et dit solennellement au Delaware :

« Celui qui va mourir veut-il pardonner à Wynnoak, au chef qui a payé de sa vie la lâcheté qu'il a commise? »

Mahhah ne répondit pas et chercha toujours la main de Muguette; celle-ci, bien que se sentant émue de compassion, résista aux sollicitations du Delaware, et renouvela ses instances pour qu'il comprît Wynnoak dans le pardon qu'il accordait à ses ennemis. Instances inutiles! Mahhah ne pouvait consentir, même au moment suprême, à se dépouiller de sa nature d'Indien. Mais une lutte violente avait lieu dans son cœur, partagé entre la haine qu'il nourrissait contre le traître et l'affection qu'il portait à la douce jeune femme qui l'assistait. Muguette elle-même était soumise à une terrible épreuve : elle se voyait dans la dure nécessité de refuser au guerrier qui allait mourir une consolation dont il voulait emporter le souvenir au delà du tombeau; cette main qu'il attendait pour quitter en paix la terre, elle ne pouvait la lui accorder avant d'avoir assuré son sort pour l'éternité, en lui arrachant le pardon qu'un vrai chrétien ne doit jamais refuser.

Les épreuves de Muguette et les souffrances de Mahhah allaient avoir un terme. Il vint un moment où le Delaware, vaincu par la grâce, murmura du fond du cœur cette parole si impatiemment attendue :

« Mahhah pardonne à Wynnoak. »

Muguette alors, du consentement de son père et en présence des assistants émus, donna sa main au jeune guerrier; Mahhah la tint entre les siennes pendant près d'une heure, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il expirât, après avoir répété qu'il pardonnait à tous ses ennemis et dit qu'il emportait le souvenir de celle qui avait adouci les derniers moments de sa courte existence.

Lorsque Mahhah eut rendu le dernier soupir, Muguette, toute à son chagrin, s'assit en silence à la tête du lit où était étendu le corps du jeune guerrier, tandis que le Cerf-Agile allait annoncer la triste nouvelle aux Delawares groupés en grand nombre autour de la tente. Bien que prévue depuis la veille, la mort de Mahhah causa une douleur sincère à tous les guerriers de sa tribu; elle provoqua une explosion de gémissements et de sanglots de la part des Indiennes, qui dès l'aube s'étaient mêlées à la foule avide de nouvelles.

Les chefs décidèrent que les funérailles auraient lieu le jour même; la matinée se passa dans les larmes. Les enfants furent occupés à faire dans les environs une récolte de plantes odoriférantes; les femmes réunirent les plus magnifiques ornements pour la cérémonie. C'est à peine si quelques guerriers consentirent à pourvoir la tribu de venaison : il leur semblait que c'était faire injure au jeune chef que de se livrer à une si vulgaire occupation.

Enfin le soleil, arrivé au milieu de sa course, éclaira une scène touchante dans sa simplicité.

Mahhah était assis, comme s'il eût été encore vivant; de riches vêtements couvraient son corps, des plumes ornaient sa chevelure; dans ses mains avaient été placées des armes de toutes sortes; à ses bras et à son cou étaient entremêlés des bracelets, des coquilles, des colliers : Muguette et plusieurs Delawares convertis au christianisme y avaient ajouté des médailles et des croix bénites, souvenirs de la dernière visite des missionnaires.

Rangés autour de la dépouille du jeune chef, tous les Indiens, hommes, femmes et enfants, observaient un silence morne, les yeux fixés sur le visage glacé de Mahhah. Non loin de ce groupe, les anciens de la tribu avaient pris place sur le monticule qui dominait le camp. Ils regardaient Mahhah, et plusieurs d'entre eux, vieillards vénérables, semblaient étonnés de se trouver encore au milieu des vivants, lorsqu'un guerrier de si grande espérance venait d'être enlevé prématurément au peuple qui avait cru pouvoir compter sur la force de son bras.

Muguette, considérée comme la fiancée de Mahhah, qui n'avait plus ni père ni mère, obtint la permission de rester

auprès de lui, la tête enveloppée de son châle, pendant la durée de la cérémonie. Par respect pour les sentiments religieux qu'avait professés le jeune chef, et pour les convictions de Muguette, ainsi que des Delawares chrétiens, il avait été convenu que certaines parties du rite indien des funérailles seraient omises. Les jeunes filles s'avancèrent, portant des herbes aromatiques, dont elles jonchèrent le sol autour de Mahhah. Ensuite elles commencèrent à chanter les louanges du jeune homme. Les yeux modestement baissés, elles n'osaient laisser paraître devant les guerriers tous les sentiments que la mort de Mahhah leur avait inspirés; elles relataient seulement ses hauts faits, et de leurs douces voix souhaitaient à son âme toutes les félicités accordées aux braves guerriers par le Grand-Esprit. Il appartenait aux chefs d'entrer dans le détail de la vie si courte et si bien remplie du héros delaware : ils le firent dans ce langage imagé et avec cette abondance de métaphores et de descriptions qui caractérisent l'éloquence indienne. Ils comparèrent Mahhah à l'aigle qui plane au-dessus des nuages, à la panthère qui bondit sur sa proie; ils déplorèrent en termes émus la perte du jeune guerrier, qui avait succombé sous les coups de l'envie, au moment où il allait faire revivre l'ancienne gloire des Leni-Lenapes.

Les Delawares n'étaient que campés dans la forêt, leurs villages se trouvaient plus à l'ouest, du côté du lac Ontario : c'est dans l'un de ces villages que devait être déposée la dépouille de Mahhah. On donna d'abord au jeune chef une sépulture provisoire, en attendant le moment où ses restes seraient transportés à proximité des wigwams de la tribu.

Un peu avant le coucher du soleil, Muguette sortit du camp avec trente Delawares, ceux-là même qui avaient pris part à la dernière escarmouche contre les Onéidas. Après avoir déterminé les Mohawks à rester neutres dans l'attaque du fort du lac Champlain qui se préparait, elle avait voulu amener aux Français, qui probablement étaient déjà aux prises avec les Onéidas et les Tuscaroras, un renfort précieux pour achever la victoire de ses amis, ou pour les empêcher de succomber sous le nombre des assaillants. Elle avait prié elle-même les chefs delawares, au nom de Mahhah, leur rappelant l'intérêt que celui-ci avait toujours porté aux guerriers du général

de Montcalm, et elle avait gagné facilement sa cause. Mais, dans son zèle infatigable, elle ne voulait pas se contenter de ce secours; bien qu'elle comprît que le temps pressait et qu'il fallait que ses auxiliaires fissent diligence pour être de quelque utilité aux Français, elle voulut grossir sa troupe d'un certain nombre de Hurons, et partit pour le camp de ces Indiens, qui n'était qu'à peu de distance de celui des Delawares, comme on l'a vu précédemment.

Les Hurons avaient toujours été les plus fidèles amis de la cause française pendant la guerre du Canada. Leur humeur enjouée, leur naturel chevaleresque, leur esprit vif et léger les rapprochaient de nos soldats, qui avaient su, dès le début, gagner leur sympathie. Les Iroquois, doués de qualités plus solides, quoique moins brillantes, avaient été attirés à l'alliance anglaise par intérêt; mais, en dehors des froids calculs de la politique, ils savaient rendre justice au caractère généreux des Français. Muguette, quoique faisant partie d'une tribu iroquoise, avait déjà eu de fréquents rapports avec les Hurons; elle était sûre de trouver chez eux le meilleur accueil. Elle n'hésita donc pas à se présenter à leurs chefs pour exposer les dangers que devaient courir les défenseurs du fort et réclamer le contingent d'auxiliaires qui pourrait lui être accordé. Les Hurons étaient peu nombreux dans cette partie de la forêt; vingt guerriers seulement furent désignés pour l'accompagner avec les trente Delawares. Muguette se trouva avoir cinquante guerriers choisis à conduire à ses amis les Français. Heureuse de ce résultat, elle alla le communiquer à son père et à van Olmers. Alors ce dernier lui rappela ce qu'il attendait encore d'elle.

« Vous réussissez dans toutes vos entreprises, Muguette, lui dit-il, et je suis bien sûr que vous aurez un semblable succès dans celle qui doit achever de vous créer des titres à la reconnaissance de mon ami Samuel Lambert.

— Et à la vôtre, van Olmers? fit la jeune Mohawk.

— Oui, à ma reconnaissance aussi, car je vois que vous savez ce dont il s'agit. La pauvre Fleur-des-Eaux est poursuivie par un chef onéida, m'avez-vous dit; elle est la fille du respectable Antoine Lambert, et jamais elle ne pourra franchir seule la distance qui la sépare de la maison pater-

nelle, si vous ne profitez de l'escorte des cinquante Indiens qui vous ont été promis pour ramener votre petite amie dans sa famille.

— Mon intention est bien de la faire voyager avec nous; mais il faut d'abord que je lui apprenne de qui elle est fille, et que je la décide à quitter les Hurons. Laissez faire Muguette. Retirez-vous avec mon père dans la hutte qui vous est destinée; demain matin vous verrez Fleur-des-Eaux, qui, je l'espère, partira sous notre garde. »

Restée seule, Muguette chercha la jeune fille et la trouva dans la tente du vieux chef qui avait offert de se charger d'elle. Il était occupé à la consoler de la perte de ses parents adoptifs. Dès qu'elle aperçut Muguette, Fleur-des-Eaux se jeta dans ses bras.

« Je suis bien heureuse de voir ma sœur, dit-elle; sans ce vénérable chef, je serais tombée à la charge de la tribu. Mes parents hurons ont été appelés par le Grand-Esprit; mon jeune frère l'Aiglon est parti, m'a-t-on dit, à ma recherche lorsque j'ai été sans lui au camp delaware; il n'est pas revenu. Je crains qu'il n'ait été pris par les Onéidas.

— Fleur-des-Eaux peut être sans inquiétude au sujet du jeune Huron, dit Muguette. Le Hollandais van Olmers l'a vu échapper à nos ennemis et suivre Sam, qui a dû le conduire dans la maison de son père.

— Et Mahhah? » demanda vivement la jeune fille.

Un gémissement sortit de la poitrine de Muguette à cette question. Elle fit couler les pleurs de son amie en lui retraçant les derniers moments du beau et généreux chef delaware : toutes deux avaient pour Mahhah une affection sincère, toutes deux donnèrent un libre cours à leurs larmes en se rappelant le jeune Indien, dont les nobles qualités avaient gagné leurs cœurs. Muguette cependant ne perdit pas de vue l'objet de sa visite.

« Ma sœur ne sent-elle pas, demanda-t-elle, que, malgré sa reconnaissance pour les bontés des Indiens, son esprit n'est pas dans les wigwams des hommes rouges? »

Fleur-des-Eaux se tourna vers le chef huron, comme pour lui demander pardon de ce qu'elle allait dire; celui-ci devina sa pensée.

« Ma fille peut répondre sans hésiter, fit-il. Le vieillard ne lui en voudra pas de préférer les maisons des blancs, où elle est née, aux wigwams des Hurons.

— Mon père dit vrai, reprit Muguette. Fleur-des-Eaux n'est pas la fille d'un Indien : enlevée par les Tuscaroras lorsqu'elle était encore au berceau, elle a grandi dans les forêts, ignorant sa véritable origine, mais ne pouvant se plier aux mœurs des Peaux-Rouges. Son teint est devenu brun; néanmoins il n'a jamais eu cette couleur dorée qui caractérise le visage de nos jeunes filles; ses grands yeux ne sont pas fendus dans le même sens que les nôtres, ils ne sont pas aussi noirs; sa chevelure est plus soyeuse que celle des squaws. Elle paraît sauvage, inconstante, parce qu'elle ne se sent pas à sa place au milieu de nous; elle aspire, sans pouvoir s'en rendre exactement compte, à retourner avec ceux de sa race. Muguette aujourd'hui vient lui apprendre qu'elle n'est ni Iroquoise, ni Delaware, ni Huronne : elle est Canadienne, elle est Française. Son père habite la plantation du lac Champlain; Samuel Lambert, l'ami des Hurons, est son frère.

— Et Muguette sera toujours ma sœur, » fit la jeune fille. Se tournant ensuite vers le vieillard, elle le remercia de ses généreuses intentions à son égard, et lui demanda la permission de suivre la fille de Tonga à la plantation des blancs, puisqu'elle devait y retrouver son père selon l'ordre de la nature et le véritable nom qu'elle avait reçu au baptême.

« Fleur-des-Eaux veut-elle connaître ce nom? demanda Muguette.

— Oui, je désirerais savoir comment m'appelait ma mère, que je ne reverrai jamais; car elle doit être morte, puisque ma sœur ne m'en parle pas.

— La mère de Fleur-des-Eaux est depuis longtemps dans le séjour du Grand-Esprit; elle a quitté la terre avant l'enlèvement de sa chère fille. Et maintenant, si ma sœur veut que je lui apprenne son nom de chrétienne, je lui dirai que Muguette aussi a reçu un nom de baptême, et que ce nom est le même que celui qui a été donné à Fleur-des-Eaux. La fille blanche et la squaw mohawk s'appellent toutes deux Marie. »

Le vieux chef articula de sa voix gutturale ce doux nom,

et le trouva plus harmonieux qu'aucun autre de ceux qui figuraient dans le vocabulaire indien. Fleur-des-Eaux, en voulant le prononcer à son tour, retrouva son accent naturel de Française, et fut étonnée elle-même du charme qu'elle éprouvait à répéter les deux syllabes du nom béni qu'elle allait désormais porter.

Les deux amies prirent congé du vieillard, et passèrent la nuit dans une hutte qu'on avait préparée pour elles. Quand elles en sortirent, au point du jour, elles aperçurent van Olmers assis à peu de distance, occupé à examiner une excellente carabine que lui avait cédée un chef huron. Muguette remarqua qu'il ne fumait pas sa pipe du matin ; pensant bien que la contemplation de l'arme nouvellement acquise n'était pour rien dans l'oubli de l'une des plus chères habitudes du Hollandais, elle supposa qu'il attendait avec anxiété le réveil de Fleur-des-Eaux, afin de savoir si la jeune fille avait consenti à retourner chez son père.

« Voici ma petite sœur Marie, la fille d'Antoine Lambert, lui dit Muguette.

— Marie Lambert, fit la jeune fille, n'a pas oublié le service que l'ami de Samuel a rendu à Fleur-des-Eaux lorsqu'il l'a conduite au camp huron, il y a quelques jours, et qu'il lui a fait éviter la poursuite des Tuscaroras, qui voulaient la livrer au chef onéida Cœur-de-Roc. »

En parlant ainsi, la jeune fille prit les deux mains de van Olmers, qui ne savait que répondre, tant il était heureux à la pensée de ramener au respectable Antoine Lambert l'enfant dont il avait si longtemps pleuré l'absence. Tonga vint à son tour et fut très satisfait des résolutions prises.

Sur ces entrefaites, un rassemblement de femmes et d'enfants se forma à l'une des extrémités du camp ; quelques Indiens se joignirent au groupe. Bientôt un jeune garçon vint avertir Muguette qu'une squaw voulait lui parler. La jeune Mohawk s'avança et vit arriver Lalla : la pauvre femme avait, disait-elle, voyagé toute la nuit avec ses cinq enfants, fuyant sa tribu, pour laquelle elle ne voulait plus être qu'une étrangère. Muguette, émue de pitié à la vue de cette mère désolée, chercha à la calmer et lui demanda ce qui l'amenait.

« Les Onéidas, répondit Lalla, ont écouté la voix de la colère

lorsqu'ils ont vu ma sœur mohawk partir avec leur prisonnier ; sans même attendre le retour des guerriers lancés sur votre piste, ils ont fait comparaître mon époux devant le conseil et l'ont condamné à périr. J'ai rassemblé alors mes enfants, et je me suis jetée aux pieds des chefs ; ils ont refusé de m'écouter, et, comme leurs dures paroles m'avaient fait perdre connaissence, les Indiens m'ont transportée dans ma hutte. Quand je suis revenue à moi, j'ai appris que mes enfants étaient orphelins... Alors j'ai quitté le peuple cruel qui m'avait rendue veuve. Mes pauvres pappooses ont été obligés de se reposer souvent en route, de sorte que j'ai mis toute la nuit pour me rendre au camp des Hurons en passant par celui des Delawares, qui m'ont donné des vivres et m'ont fait connaître le lieu où se trouvait la bonne Muguette. »

Les Hurons, accourus en plus grand nombre autour de la veuve onéida, furent touchés de son malheur. Le vieux chef qui avait offert d'adopter Fleur-des-Eaux déclara spontanément qu'il était prêt à tenir lieu de père à l'infortunée Lalla.

« Ses enfants ne seront pas tous à charge aux Hurons, dit-il. Voici un jeune garçon qui, à ce qu'il me semble, a déjà vu au moins quatorze fois le renouvellement des saisons : il saura se rendre utile aux chasseurs, qui lui donneront sa part de venaison. Cette forte fille, qui par l'âge suit de près son frère, sera très capable d'aider Lalla à tenir en ordre un wigwam, à préparer la nourriture et à soigner les pappooses. La squaw onéida consent-elle à rester avec nous? L'adoption du vieux chef fera d'elle une Huronne. Elle aura droit à la protection de nos guerriers, elle sera la sœur de nos squaws, ses fils obtiendront plus tard leur nom de guerre parmi nous ; ses filles épouseront, quand le moment sera arrivé, des jeunes gens de la tribu. »

La pauvre veuve remercia le généreux chef d'une voix brisée par les sanglots. Muguette joignit ses actions de grâce à celles de la femme onéida, qui allait suivre son bienfaiteur, lorsque van Olmers, informé de ce qui se passait, traversa le groupe des Hurons et prit la main de Lalla avec effusion.

« Vous m'avez sauvé la vie, dit-il ; je veux vous montrer ma reconnaissance. Mais que pourrais-je bien faire pour vous et pour vos enfants?

— Le chef huron les a adoptés, fit remarquer Muguette.

— Alors, reprit le Hollandais, je dirai au respectable chef que je demeure à Québec, et que, toutes les fois qu'il lui plaira de m'envoyer le fils aîné de Lalla, ou tout autre messager, je ne le renverrai pas les mains vides.

— Le grand garçon apprendra à chasser et à tendre des trappes aux castors; il gagnera ainsi la subsistance des siens, répondit le vieillard.

— Justement, interrompit van Olmers, je suis trafiquant de fourrures: le jeune Onéida, qui est maintenant un Huron, sera mon trappeur favori, et m'apportera périodiquement les belles peaux de castors, que je lui payerai à leur valeur. Voilà qui est convenu; il ne faut pas que les nouvelles charges acceptées par le chef compatissant soient un fardeau trop lourd pour sa vieillesse. »

Toutes choses ainsi arrangées, Muguette fit ses adieux aux Hurons qui devaient rester au camp. Elle partit avec son père, Fleur-des-Eaux, van Olmers et les hommes formant le renfort qu'elle voulait amener aux Français. Pendant la journée qui venait de commencer et une partie de la suivante, la jeune Mohawk voyagea comme une reine, avec une escorte composée de cinquante guerriers d'élite qui s'étaient disputé l'honneur de l'accompagner.

Universitas CANADIANA Ottaviensis

VIII

Antoine Lambert. — Terreur des servantes. — Cœur-de-Roc. — Déclaration de guerre.

C'était le soir du second jour passé par Muguette et son père dans la tribu des Mohawks que le planteur Antoine Lambert pressait son fils entre ses bras, après avoir été séparé de lui pendant une année. Les témoins de cette effusion de tendresse paternelle se tenaient discrètement à l'écart : Samuel les appela pour présenter au planteur l'Indienne et le jeune Huron.

« Vous pouvez les introduire avec moi dans votre demeure, dit le coureur des bois; leur présence est indispensable à la communication importante que j'ai à vous faire. Le fidèle contremaître de votre exploitation et votre bon Lino ne seront pas de trop avec nous. Entrons donc sans tarder, si vous voulez bien le permettre. »

Antoine Lambert, assez intrigué, conduisit tout le monde dans la salle qui servait de parloir.

« Je ne veux pas vous faire languir, père, commença Samuel ; j'ai à vous annoncer la venue d'une personne qui vous est bien chère.

— Qui donc, mon enfant, s'écria Antoine, peut m'être aussi cher que le fils qui reste pour me consoler de la perte de mon épouse et de ma pauvre Marie? Mais quoi!... mon épouse ne peut revenir, tandis que ma fille... Oh! parle, qu'as-tu voulu dire? »

Samuel se jeta de nouveau dans les bras de son père, et d'une voix entrecoupée lui apprit qu'il parlait réellement de

sa sœur. Le vieillard, s'arrachant à l'étreinte de son fils, s'affaissa sur un siège et dit aux Indiens :

« Que faites-vous là? Ramenez-vous ma fille, ou du moins allez-vous me parler d'elle, puisque Samuel a insisté pour vous introduire ici? Dites-moi tout; si mon fils est trop ému pour parler, ne tardez pas, je me sens le cœur serré; l'anxiété m'étouffe... »

Mammana s'avança gravement.

« Tu m'as dit que tu connaissais cette bonne squaw, fit Antoine d'une voix éteinte en s'adressant à son fils.

— C'est une excellente créature, répondit Samuel. Chargée de soigner l'enfant ravie à notre affection par un parti de Tuscaroras, elle s'est acquittée de sa tâche avec bonté; aujourd'hui elle n'a plus qu'un désir, elle aspire au jour où elle pourra contribuer à vous ramener Marie. Écoutez-la. elle va vous parler de ma chère sœur. »

Mammana, en effet, parla de Fleur-des-Eaux avec un tel accent, que le planteur ne put concevoir aucun doute sur la sincérité de la vieille Indienne. Il la remercia de ses bonnes paroles, et, tournant les yeux vers l'Aiglon, il demanda qui était le jeune Indien.

« Celui-ci, père, répondit Samuel, est un vaillant jeune homme, qui, après avoir été longtemps bercé sur les genoux de Marie, est devenu par la suite son protecteur le plus sûr et veut, avec autant de dévouement que Mammana, rendre à ses parents la jeune fille qu'il aime d'une affection de frère. »

Ainsi introduit dans les bonnes grâces d'Antoine Lambert, l'Aiglon s'avança à son tour : plaçant une main sur son cœur, il posa l'autre avec respect sur les cheveux blancs du planteur, qui reçut avec émotion cette marque de déférence, en usage chez les Peaux-Rouges quand un guerrier se trouve en présence d'un vieillard. Le jeune Indien compléta ensuite les renseignements donnés par Mammana sur la charmante Fleur-des-Eaux. Antoine Lambert le dévorait du regard, tandis qu'il parlait; il comprenait que cet adolescent, encore dans toute la fraîcheur de ses impressions naturelles, ne pouvait tromper un père, que ses intentions étaient droites, ses sentiments désintéressés, et qu'on devait avoir en lui une confiance entière.

« Et toi, Samuel, fit le planteur, qu'ajouteras tu à ce qui vient d'être dit? Jamais je ne me lasserai d'entendre parler de ma fille. Où est-elle? quand viendra-t-elle?

— Elle est, je crois, chez les Hurons; mais l'Aiglon n'a pas tout dit, il n'a pas parlé de certaines complications.

— Qu'entends-tu par là? des complications?... Est-ce que mon enfant serait retenue par les Hurons? Ce sont des amis pourtant; ils ne voudraient pas empêcher une jeune fille de rentrer chez son père.

— Marie n'est pas retenue par les Hurons : elle est poursuivie par un chef onéida, si j'en crois l'Aiglon, qui va d'ailleurs vous raconter ce qu'il sait.

— Fleur-des-Eaux, dit le jeune Indien, a joué avec un pappoose lorsque les Tuscaroras et les Onéidas avaient leur camps à peu de distance l'un de l'autre. L'enfant a grandi; il est devenu le chef Cœur-de-Roc, et il veut aujourd'hui épouser son amie d'autrefois. Le chef blanc consentira-t-il à donner sa fille à un Mingo?

— Jamais! s'écria avec énergie Antoine Lambert.

— Mon père a bien parlé, reprit le jeune Indien. L'Aiglon ne regarderait plus comme sa sœur l'épouse d'un Onéida. Fleur-des-Eaux est de la race des visages-pâles; elle deviendra la femme d'un blanc, qui sera le frère de l'Aiglon. »

Le ton digne avec lequel furent prononcées ces simples paroles causa l'admiration du planteur, qui de suite conçut une grande affection pour ce jeune Huron, qui avait été le frère adoptif de Fleur-des-Eaux. Antoine Lambert voulut ensuite savoir si Samuel avait vu sa sœur, et fut très étonné d'apprendre que le coureur des bois avait souvent rencontré la jeune fille sans se douter du lien de parenté qui l'unissait à elle. Ayant demandé comment elle était, il fut heureux de savoir que les charmes de sa personne et la douceur de son caractère l'avaient fait aimer des Indiens avec lesquels elle avait dû vivre; il fut intérieurement satisfait lorsque son fils lui eut affirmé qu'elle avait toujours paru conserver dans son cœur le souvenir de son ancienne origine, et qu'elle n'avait jamais pu se plier complètement aux mœurs indiennes. Enfin le vieillard sourit avec bienveillance aux accents chaleureux avec lesquels Samuel rendit justice à la sollicitude témoignée

par la petite Muguette à sa petite amie Fleur-des-Eaux. Amené à parler de la jeune Mohawk, le coureur des bois retraça l'activité déployée par elle en faveur de la cause française. Il dit à son père qu'elle avait promis d'obtenir la neutralité des guerriers de sa nation, pour le cas très probable où le fort du lac Champlain serait attaqué, et qu'elle se proposait d'arriver elle-même avec des Indiens delawares et hurons qui serviraient d'escorte à Fleur-des-Eaux, en venant renforcer la garnison. Samuel fit ensuite ressortir le sang-froid du brave Hollandais qui s'était trouvé sur sa route, et l'avait quitté seulement depuis deux heures pour aller de son côté à la recherche de Fleur-des-Eaux.

« Van Olmers a un excellent cœur, dit Antoine Lambert; s'il nous aide à retrouver Marie, la reconnaissance que je lui dois sera encore augmentée, s'il est possible. Il faut à cette occasion que je t'apprenne un trait de bonté de notre ami. »

Le planteur conduisit alors son fils à une extrémité de la pièce, comme pour lui montrer un nouveau meuble, afin de pouvoir l'entretenir en particulier sans offenser les convenances à l'égard des personnes présentes.

« Je n'ai pas toujours été aussi à l'aise qu'aujourd'hui, reprit-il; il fut un temps où je manquais de fonds pour opérer dans la plantation les améliorations les plus indispensables. Van Olmers, il y a quelques années, m'indiqua lui-même les travaux qu'il croyait nécessaires, et, avec toutes les précautions que lui suggéra sa délicatesse naturelle, il me proposa de placer des capitaux dans mon exploitation. Le sachant fort riche, par suite de l'activité qu'il apportait dans son commerce, j'acceptai ses offres avec empressement. C'est donc grâce à sa générosité que je suis actuellement à la tête d'un établissement en pleine prospérité. »

Samuel, qui avait ignoré jusqu'alors le service que van Olmers avait rendu à sa famille, sentit son amitié s'accroitre pour le compagnon de ses dernières aventures. Dans son enthousiasme, il renchérit sur les éloges prodigués par son père au trafiquant de fourrures, et il exprima l'intention d'utiliser lui-même ses relations avec bon nombre de trappeurs pour faciliter, par tous les moyens en son pouvoir, l'extension du commerce entrepris par le Hollandais.

Antoine Lambert écoutait son fils avec bonheur, lorsque son attention fut appelée par l'attitude du jeune Indien. Celui-ci, penché sur l'appui de la fenêtre, semblait examiner le sol de la cour avec intérêt.

« Que voyez-vous, mon ami? demanda le planteur.

— Une trace indienne, répondit l'Aiglon.

— Et quel Indien aurait pu laisser une trace autre que la vôtre?

— Un Onéida.

— Que dit-il? s'écria Samuel. Un Onéida serait venu chez mon père?

— Ne m'avez-vous pas entretenu de quelque chose de semblable? fit observer Francis Dudde. Ne m'avez-vous pas dit que, depuis la colline, vous aviez remarqué une piste allant vers la plantation?

— C'est vrai, répondit le coureur des bois. J'avais oublié d'en prévenir mon père. »

Le nègre semblait vouloir dire un mot; retenu par le respect, il n'osait élever la voix devant ses maîtres. Antoine Lambert l'invita à parler.

« Le soleil être déjà couché, dit Lino; personne, même un homme rouge, voir assez clair pour distinguer une trace d'Indien. »

A ces mots, Mammana, sans daigner tourner les yeux vers le noir, auquel elle paraissait garder rancune pour la gaieté de mauvais goût qu'il avait manifestée en la rencontrant, fit remarquer que l'Aiglon n'avait pas voulu dire qu'il voyait une piste, mais bien la trace du passage d'un Onéida, et elle montra, dans l'herbe croissant au pied de la muraille, un objet qui brillait sous un rayon de la lune. Le nègre alla dans la cour, sur l'ordre de son maître, et rapporta un fragment de collier en verroterie que l'Aiglon examina avec attention.

« Le chef des visages-pâles doit chercher dans tout son wigwam, et d'abord dans la cour, » dit le jeune Indien.

C'était l'heure où les ouvriers revenaient des champs pour prendre le repas du soir, les uns dans leurs demeures particulières, avec leurs femmes et leurs enfants; les autres dans une grande salle réservée à ceux qui n'avaient pas de famille.

Trois servantes faisaient la cuisine de ces derniers, avec l'aide de Lino, quand le nègre était bien disposé ; car il avait ses jours de caprice, où il se prétendait exclusivement attaché au service des maîtres. Le planteur songea à profiter de l'arrivée de ses hommes pour fouiller minutieusement la maison ; il se pencha à la fenêtre pour appeler les ouvriers qui devaient souper en commun, et fut très étonné du mécontentement qu'ils semblaient manifester. Ayant demandé la cause de cette mauvaise humeur, il apprit que les servantes étaient en retard, et qu'au lieu de donner à souper aux cultivateurs elles racontaient, probablement pour donner le change, des histoires de Peaux-Rouges qui, même après le repas, auraient été trouvées fastidieuses, et qui ne pouvaient que faire perdre patience à des hommes affamés.

Le maître allait donner des ordres pour que les ouvriers qu'il voulait employer aux recherches fussent promptement servis ; tout a coup une des servantes arriva hors d'haleine. Apercevant l'Aiglon, elle s'écria :

« Le voilà ! le voilà ! Oh ! mais c'est le diable en personne, car il a le don de se transformer à volonté. Demandez à Yvonne : elle a vu l'Indien avec sa haute stature, et moi je le rencontre changé en jeune garçon n'ayant pas encore atteint la taille d'homme. Et comment a-t-il pu venir ici ? Miette vient de l'apercevoir marchant à l'autre extrémité de la maison, du côté du ravin ; j'accours, et je le vois déjà arrivé au parloir, tandis qu'il faut bien dix minutes pour traverser le potager, le bûcher, la buanderie, la petite cour, le couloir du sud, la cuisine, la grande cour ! »

Impatienté du verbiage de la servante et désireux de commencer, même seul, des recherches qu'il jugeait urgentes, l'Aiglon sortit sans bruit et traversa la cour en longeant les murailles.

« Bon ! reprit la servante en désignant Mammana, qu'elle venait seulement d'apercevoir, c'est bien un diable à transformations. Voilà maintenant qu'il a pris l'apparence d'une vieille squaw.

— Assez, assez, dit Antoine Lambert, qui, malgré la gravité des circonstances, ne put s'empêcher de rire de bon cœur. Dépêchez-vous, Dorothée, de faire souper au moins quelques

hommes, afin que je les mette, sans plus tarder, à la recherche de l'Indien qui a pu causer vos terreurs. »

La servante, accompagnée de Lino, sortit non sans avoir regardé si l'Indienne tuscarora n'avait pas jugé à propos de prendre une autre forme.

« Nous pouvons attendre que les hommes aient achevé leur repas, fit Samuel; car l'Aiglon prépare le terrain.

— En effet, il n'est plus là, dit Antoine Lambert. Est-il bien prudent de le laisser faire seul les recherches? A peine sorti de l'enfance, a-t-il déjà acquis les qualités de sa race?

— Il ne possède certainement pas au même degré qu'un homme fait l'astuce et l'expérience; mais il ne paraît pas le céder aux autres Indiens pour l'audace et le courage.

— C'est justement ce qui me fait craindre pour lui, s'il se trouve dans quelque coin aux prises avec un sauvage plus âgé que lui. Mais le voici, il va nous dire s'il a trouvé quelque chose de suspect.

— Onéida, dit le jeune Huron en entrant. Cœur-de-Roc cherche la fille du planteur, la sœur de Sam et de l'Aiglon.

— Mon fils indien l'a donc rencontré? demanda Antoine Lambert.

— L'Aiglon a entendu parler les servantes. Il y en a une qui a la peau brune comme une squaw.

— Il veut parler de Miette, expliqua le planteur à son fils. C'est une Arlésienne que j'ai prise à mon service depuis peu de temps; elle est très dévouée, mais aussi simple d'esprit que Dorothée et Yvonne, que tu as déjà vues avant ton départ.

— La servante aux cheveux noirs, continua l'Aiglon, disait que l'Indien avait disparu à ses yeux derrière la palissade qui se termine au ravin.

— Il n'a pu sortir ainsi par l'ouverture secrète, dit Antoine interrompant encore une fois le Huron. Notre sécurité est fort amoindrie, si cette entrée est connue.

— Rien n'échappe aux regards d'un Indien, fit observer l'Aiglon. Presque tous les wigwams isolés ont des ouvertures pratiquées dans le bois des palissades. Mais les hommes rouges ont des yeux pour voir. Il ne leur est pas difficile de découvrir l'endroit où se trouvent ces portes cachées. D'abord, toutes sont recouvertes d'herbe et ont leurs racines dans le sol;

ces herbes ont été transplantées; elle ne poussent pas aussi vigoureusement que les autres et montrent, par leur présence là où elles ne devraient pas être, qu'il y a quelque chose à dissimuler. Ensuite, devant les ouvertures secrètes, un sentier se trouve indiqué à l'œil exercé de l'Indien, par suite des précautions même qui sont prises pour effacer les pas de ceux qui entrent ou qui sortent. La servante, ayant donc vu partir Cœur-de-Roc, mais n'osant le suivre, a prié un des ouvriers du planteur d'aller chercher un lambeau de cotonnade resté accroché aux broussailles. J'ai vu une étole semblable autour des reins du chef onéida, lorsque j'étais son prisonnier. »

Le père et le fils admirèrent la sagacité du jeune Indien. Ils attendirent le contremaître, qui avait suivi les ouvriers pour les presser d'achever leur soupe, et qui revint bientôt accompagné de quinze d'entre eux et du nègre. Les recherches commencèrent aussitôt, sous la direction du planteur et de Samuel, avec l'Aiglon comme éclaireur. On n'avait pas voulu prendre d'autre lumière qu'une lanterne sourde, dont Francis Dudde projetait la lueur lorsqu'il y avait nécessité absolue de le faire pour franchir un obstacle ou s'assurer qu'un réduit ne servait pas à cacher l'Indien. On ne parlait qu'à voix basse, tout en suivant l'Aiglon, qui conduisit la troupe le long des palissades de la première enceinte. Après une recherche qui dura dix minutes, le Huron prit à part Antoine Lambert et Samuel pour leur demander à voix basse combien le bâtiment principal avait d'issues.

« Deux seulement, répondit le planteur.

— Faites garder ces portes, dit l'Aiglon, et rentrons immédiatement : Cœur-de-Roc vient d'entrer dans le grand wigwam. »

Antoine Lambert avait tant de confiance dans son guide, qu'il n'hésita pas à suivre cet avis, sans même s'informer des motifs d'un aussi brusque changement de tactique. Deux hommes se postèrent à chacune des issues de la maison; les autres rentrèrent dans le parloir.

Cœur-de-Roc y était, ainsi que l'avait prévu l'Aiglon. Debout au milieu de la pièce, il avait les yeux fixés sur Mammana. Il ne chercha pas à s'échapper, à la faveur de l'obscurité,

lorsque le planteur arriva avec les hommes qui le suivaient. Il attendit, au contraire, qu'on eût apporté des lumières, et il s'avança vers Antoine Lambert, la paume de la main tournée en dehors, en signe d'amitié. Toutes les personnes présentes à cette scène, sauf le jeune Indien et Mammana, furent surprises de l'attitude de l'Onéida. Quelques hommes commencèrent même à soupçonner l'Aiglon d'être de connivence avec le chef, pour l'exécution de quelque plan d'attaque. Cœur-de-Roc confirma d'abord ces soupçons en parlant au jeune homme.

« Mon frère huron a bien compris les intérêts de ses amis en les entraînant à la recherche du chef onéida, afin de lui laisser le temps de parcourir le wigwam.

— Que veut dire ceci? demanda Samuel Lambert.

— Que j'ai pensé, répondit l'Aiglon, qu'il valait mieux permettre à Cœur-de-Roc de s'assurer par lui-même de l'absence de Fleur-des-Eaux.

— Certainement, répondit le chef onéida, cela était plus avantageux pour les habitants de la plantation; car ils seront sûrs que mes guerriers ne les attaqueront pas.

— Comment avez-vous pu, dans l'obscurité, apprendre que ma fille n'était pas ici? demanda à son tour Antoine Lambert.

— Cœur-de-Roc n'a pas besoin de lumière pour se conduire dans les ténèbres; il peut, avec les seuls moyens de la lune pénétrant par les fenêtres, voir qu'il n'y a pas dans le grand wigwam d'autres femmes que les servantes, puisque les squaws des laboureurs habitent des huttes séparées, auprès de la palissade.

— Vous avez donc parcouru toutes les chambres?

— Quelques-unes seulement : c'était suffisant pour apprendre que le chef des visages-pâles n'avait pas ici de fille ni d'épouse. Grand désordre partout.

— Nègre toujours ranger dans les chambres de la maison, fit Lino, offensé des paroles du chef indien.

— Un homme noir range à sa manière, mais pas comme une fille ou une épouse. Cœur-de-Roc sait remarquer la différence quand il passe dans un wigwam. »

L'Onéida avait donc pu dans l'obscurité, en traversant seulement quelques pièces de l'habitation du planteur, s'assurer

que Fleur-des-Eaux n'était pas revenue. Cependant, désireux d'assurer complètement à son établissement cette immunité que le sauvage lui avait promise, Antoine Lambert fit une objection.

« Si ma fille n'était revenue que depuis quelques heures avec mon fils, elle n'aurait pas eu le temps de ranger ma maison, et sa présence vous aurait échappé, dit-il à Cœur-de-Roc.

— Si Fleur-des-Eaux avait accompagné le fils du planteur, les espions du chef onéida l'auraient aperçue. Je suis certain, par conséquent, qu'elle n'est pas dans la plantation ; mais je veux savoir où elle se trouve, et je demande amicalement à son père de m'indiquer le lieu de sa retraite.

— Ceci est le comble de l'audace ! Vous êtes mon prisonnier... »

Un sourire fugitif qui vint errer sur les lèvres du sauvage coupa la parole à Antoine Lambert, qui comprit que l'Onéida se considérait comme absolument libre de partir ou de rester, à sa volonté.

« Vous êtes mon prisonnier, reprit-il cependant ; vous savez que je vous connais comme aspirant à épouser celle que vous nommez Fleur-des-Eaux, et vous croyez que je vais vous apprendre où elle est maintenant ! »

Cœur-de-Roc prit un air grave, redressa sa haute taille, et dit d'un ton plein d'assurance :

« Un chef de ces guerriers à qui appartient le pays où les blancs cultivent aujourd'hui la terre, après avoir abattu les arbres et éloigné le gibier, fait un grand honneur au visage-pâle dont il demande la fille. Pourquoi avez-vous quitté les territoires de chasse de vos pères? Pourquoi êtes-vous venus envahir les forêts et les prairies où vivent les hommes rouges? La terre était-elle trop petite de l'autre côté du grand Lac-Salé? Vous habitez maintenant auprès de nous ; vous bâtissez des wigwams de bois et de pierre, des forteresses pour vous garantir de la colère des Indiens. Malgré tout, nous vous offrons notre amitié. Voulez-vous épouser nos filles? Il y en a qui sont bonnes et soumises, qui savent se plier aux volontés de leur mari, qui rapportent sur leurs épaules le gibier qu'il a abattu, qui le soignent dans ses maladies, pansent les blessures que

les ennemis ou les bêtes fauves lui ont faites, préparent ses repas, veillent sur ses pappooses. Fleur-des-Eaux ne serait pas maltraitée dans la demeure du chef onéida : elle ne porterait que des fardeaux proportionnés à sa force, elle aurait en abondance pour sa nourriture les restes de venaison que lui abandonnerait son époux, elle ne serait jamais frappée injustement. Les Onéidas font des prisonniers qu'ils soumettent à la torture : Fleur-des-Eaux aurait souvent le spectacle de l'agonie d'un vaillant guerrier. Son sort la rendrait un objet d'envie : elle continuerait à respirer l'air des grands bois, au lieu d'être enfermée dans cette maison. Ne serait-elle pas plus heureuse?

— Non, elle ne serait pas heureuse, répondit Antoine Lambert. D'après ce qui m'a été rapporté par ceux qui l'ont vue depuis qu'elle vit avec les Indiens, elle n'a jamais perdu le souvenir de son origine; c'est pour cela qu'elle parcourt la forêt, inquiète, agitée, sans se plaire en aucun endroit, et le tableau que vous faites du sort qui lui serait réservé n'a rien qui puisse satisfaire une chrétienne. Chez nous la femme n'est pas l'esclave de l'homme, mais sa compagne : elle est honorée, respectée; elle s'occupe plus particulièrement des travaux intérieurs de la maison, pour lesquels elle a une aptitude spéciale, comme vous l'avez reconnu vous-même, en attribuant à l'absence de Fleur-des-Eaux le laisser-aller qui règne dans les chambres que vous avez parcourues. »

Cœur-de-Roc, voyant sa demande repoussée, jugea au-dessous de sa dignité d'insister davantage. Il quitta son air grave et hautain, pour faire passer dans son regard la colère qui bouillonnait en lui, et, prenant sous son vêtement un faisceau de flèches peintes en rouge, il le jeta aux pieds d'Antoine Lambert.

« Ce n'est pas pour le planteur, dit-il, mais pour les soldats du fort : le père de Fleur-des-Eaux n'a rien à craindre, puisque la fiancée de Cœur-de-Roc n'est pas ici. Qui veut porter sur les bords du lac le défi du chef onéida? »

L'Aiglon allait offrir son concours; mais, sans attendre la réponse à la demande qu'il venait de formuler, Cœur-de-Roc avait escaladé la fenêtre et s'était enfui. Lino voulut se lancer à sa poursuite, Samuel Lambert l'en empêcha.

« Laissons-le partir, dit-il. Cet Onéida emporte avec lui l'assurance que ma sœur n'est pas ici; la plantation sera épargnée si le chef indien parvient à rejoindre ses guerriers.

— Mais il va les lancer à l'attaque du fort, objecta Antoine Lambert.

— Le commandant Méry saura se défendre, mon père; il sera prévenu, d'ailleurs, car je vais dès ce soir vous quitter pour remplir auprès de lui mon message.

— Ne peux-tu attendre à demain matin ou envoyer ce jeune Aiglon, qui semble impatient de conquérir son nom de guerre en rendant service à l'armée française?

— Huron, pouvez-vous réellement aller au fort avant de prendre votre repos de la nuit? demanda Samuel.

— Mes oreilles sont ouvertes : j'attends les paroles qui doivent être portées au chef des guerriers du fort, » répondit le jeune sauvage.

Le coureur des bois crut pouvoir mettre à profit la bonne volonté de l'Aiglon; il le chargea d'informer le commandant de l'imminence de l'attaque dont il était menacé, et de lui faire connaître qu'il viendrait lui-même le lendemain matin lui communiquer les instructions du gouverneur de Québec. Le messager devait à l'entrée du fort s'adresser au sergent Bastien, de la part de Samuel Lambert, se faire reconnaître comme Huron et demander à voir le commandant.

Antoine Lambert donna à son tour les instructions nécessaires au jeune Indien.

« En sortant par l'ouverture secrète du côté du midi, fit-il, vous trouverez un canot sur la rivière qui passe au pied de la hauteur.

— Ce canot est-il dissimulé dans les buissons, selon l'habitude adoptée même par les visages-pâles? demanda le Huron.

— Bien entendu, et je vais vous donner certaines indications indispensables pour le découvrir. »

L'Aiglon écouta les explications du planteur, uniquement par déférence pour son âge respectable; car il se croyait bien capable de trouver sans difficulté une embarcation cachée par d'autres que par des Indiens. Ensuite il quitta la maison du planteur pour remplir sa mission.

IX

L'embuscade. — Le poteau de torture. — L'Aigle huron. — Les trois vieilles. — Les couvertures. — La fuite.

Le jeune Huron n'eut pas de peine à découvrir l'issue secrète qui lui avait été indiquée et à faire jouer, sans trop de tâtonnements, le mécanisme qui servait à écarter la partie inférieure d'une des poutres de la palissade. Une fois dehors, il fit très adroitement disparaître les traces de son passage, et se laissa glisser le long du talus escarpé. Il trouva au bas la rivière, qui coulait dans la direction du lac Champlain, et par conséquent du fort, dont il pensait pouvoir s'approcher avant que la nuit fût avancée. Il suivit avec précaution le bord de la rivière, obsrevant les buissons qui croissaient en abondance du côté ou il se trouvait. Après avoir marché pendant un quart d'heure, il aperçut un bouquet de jeunes saules des plus touffus; il s'approcha et constata que plusieurs tiges semblaient avoir été froissées et s'inclinaient d'une manière qui n'était pas naturelle.

C'est là certainement, pensa-t-il, non sans éprouver une vive satisfaction dans son amour-propre d'Indien, que le père de Fleur-des-Eaux a placé son canot. Il a cru le rendre invisible à tous les regards; mais l'œil d'un Huron, qui sait découvrir les ruses des Mingos, pénètre bien mieux encore les stratagèmes des visages-pâles.

Tout fier de sa clairvoyance et se félicitant intérieurement d'être si bien en mesure de mettre à profit les leçons de ses éducateurs à peau rouge, il se crut un moment aussi habile que les plus astucieux Indiens. Voulant vérifier si sa jeune

expérience ne l'avait pas trompé, il écarta brusquement les branches. Le canot était bien là où il s'attendait à le trouver ; il sauta légèrement sur le banc et s'y installa triomphant. Or, tandis qu'il cherchait les avirons, il sentit que l'embarcation avançait, comme sous l'influence d'une impulsion cachée, vers le milieu de la rivière ; il crut à un courant inconnu, et fut contrarié de n'avoir aucun moyen de manœuvrer le canot, qui bientôt tourna sur lui-même et prit une direction opposée à la route du fort. L'inquiétude commença alors à gagner le jeune Indien ; il ne se sentit plus aussi sûr de lui-même. Revenant à une plus juste idée de son adresse à éviter les pièges dressés par les Iroquois, il reconnut, un peu tard, qu'il avait encore beaucoup à apprendre pour lutter de finesse avec des ennemis aussi roués que ceux qui pouvaient se trouver sur sa route.

Son incertitude ne fut pas de longue durée : quatre Onéidas, qui poussaient, en nageant, le canot dans lequel il se trouvait, apparurent tout à coup à droite et à gauche, la tête et les épaules hors de l'eau. Ils s'élancèrent dans l'embarcation, qui faillit chavirer sous leur poids, et, s'emparant de l'Aiglon, ils le garrottèrent étroitement. L'un d'eux avait les avirons , c'était Cœur-de-Roc. Il ramena le canot sur le rivage, où se trouvaient ses armes et celles de ses compagnons, puis il fit débarquer les Indiens et se dirigea avec son prisonnier vers le lieu où les Onéidas étaient campés.

« Le jeune Aigle huron ne remplira pas sa mission ce soir, dit-il avec ironie. Nous allons le conduire devant les squaws, pour qu'elles l'admettent au nombre de leurs pappooses. »

Le prisonnier ne répondit pas : il était humilié de s'être laissé prendre au moment même où il croyait avoir acquis dans leur plénitude les qualités de prudence et de sagacité qui caractérisaient sa race.

Les Onéidas étaient installés, en nombre restreint formant une sorte d'avant-garde, dans un espace dépourvu d'arbres. Comme c'était le lieu où devaient plus tard se grouper tous les Indiens appelés à assaillir le fort du lac Champlain, les premiers arrivés avaient amené avec eux leurs femmes et leurs enfants, qui s'étaient cachés dans une position sûre, derrière un repli de terrain où il eût été difficile de les décou-

vrir. L'Aiglon fut conduit à cet endroit et présenté, ainsi que l'avait dit Cœur-de-Roc, à quelques vieilles Indiennes qui veillaient encore. Elles venaient d'achever le nettoyage d'une dizaine de couvertures destinées aux guerriers; elles empilaient ces objets dans une hutte construite par les Tuscaroras, qui avaient séjourné autrefois dans le même lieu. Le chef onéida désapprouva cet arrangement.

« La hutte servira de prison à ce jeune vagabond, dit-il; il faut qu'elle soit au plus tôt débarrassée. La nuit est belle : les couvertures sécheront mieux en plein air.

— Le vent est fort, répondit une femme; nos couvertures seront enlevées si nous les laissons dehors.

— Attachez-les à des piquets, reprit Cœur-de-Roc. Elles seront gardées par les sentinelles qu'il faudra placer pour empêcher le prisonnier de s'enfuir. »

Les squaws enlevèrent les couvertures, qu'elles étendirent les unes à la suite des autres sur une ligne qui commençait à la hutte pour finir à la lisière de la forêt. Les Onéidas, qui avaient attaché l'Aiglon à un poteau et voulaient se donner le plaisir d'éprouver la fermeté du jeune Indien, ne remarquèrent pas les dispositions prises par les femmes.

« Le Huron n'a pas quinze ans, dit Cœur-de-Roc, il n'a pas encore le titre de guerrier; veut-il bénéficier de son jeune âge et être envoyé avec les pappooses? Il évitera ainsi la torture à laquelle il va être condamné, s'il ne révèle pas le lieu où se trouve Fleur-des-Eaux.

— L'Aiglon aura quinze ans aux prochaines neiges, répondit le jeune Indien. Chez les Hurons, on accorde le titre de guerrier à ceux qui, avant l'âge voulu, ont subi la torture avec fermeté. Je veux acquérir le droit de marcher avec les hommes faits contre les lâches Mingos.

— Si tes membres ne résistent pas aux supplices que les Onéidas vont t'infliger, comment pourras-tu marcher avec les guerriers?

— Le chef de la tribu des chiens n'a pas besoin de le savoir. »

Un cri unanime suivit cette insulte adressée à toute la nation onéida, et les apprêts de la torture commencèrent. Les vieilles femmes laissèrent leurs couvertures pour aiguiser, sous les

yeux du patient, des pointes en bois de mélèze; les hommes apportèrent des fagots, qui furent disposés autour de l'Aiglon.

« Veux-tu dire où tu as laissé Fleur-des-Eaux? fit le chef, et tu seras envoyé dans ta tribu ou chez les visages-pâles. »

Le Huron ne desserra pas les lèvres; son regard, dirigé vers le ciel, semblait demander au Grand-Esprit la force de supporter tous les tourments plutôt que de trahir sa sœur d'adoption.

« Si tu réponds conformément à nos désirs, continua Cœur-de-Roc, la forteresse des blancs ne sera pas attaquée. Il dépend de toi de sauver la vie de tes amis et de procurer à la fille du planteur une glorieuse destinée, puisqu'elle deviendra, grâce à toi, l'épouse du chef de la puissante tribu des Onéidas. »

Même silence de la part de l'Aiglon. Alors, sur un signe de Cœur-de-Roc, un Indien fit avec son couteau une entaille sur le bras gauche du jeune homme, tandis qu'une squaw promenait ses ongles crochus sur l'épaule du supplicié. La misérable femme, oubliant qu'elle avait été mère, sembla éprouver une horrible satisfaction à déchirer les chairs encore tendres du pauvre enfant; sa vieille face ridée se contracta dans un rictus infernal à la vue du sang qui coulait; elle s'en barbouilla le visage et commença à danser avec des contorsions hideuses. En même temps sa voix rauque faisait entendre des accents sauvages, et ses rares mèches de cheveux gris flottaient autour de sa tête.

« Assez! » cria Cœur-de-Roc, ne pouvant, malgré sa férocité, supporter plus longtemps la vue de cette mégère.

Le chef jeta ensuite les yeux sur l'Aiglon : le jeune Huron s'était laissé abattre par la souffrance, faisant encore une fois la triste expérience de l'impossibilité où se trouvait même un Indien d'acquérir, sans avoir subi de terribles épreuves, les surprenantes facultés attribuées aux sauvages de l'Amérique. Son corps pesait sur les liens qui le retenaient au poteau, et l'empêchaient seuls de s'affaisser sur le sol.

Le bourreau triompha de le voir en cet état, et, feignant de céder à un mouvement de pitié, il s'approcha de lui pour renouveler sa première interrogation.

« Où est Fleur-des-Eaux? le sais-tu? demanda-t-il.

— Je le sais, répondit l'Aiglon d'une voix éteinte.

— Veux-tu dire où le chef onéida pourra la retrouver?

— Jamais!

— Alors tu vas mourir. Le feu va être mis à ces fascines, et tu seras suffoqué par la fumée. L'Aiglon m'entend-il?

— Je crois qu'il est déjà mort, fit un Onéida moins cruel que les autres; il n'est pas nécessaire d'allumer le feu. »

Cœur-de-Roc voulut s'assurer de l'état de son prisonnier; il s'apprêtait à lui relever la tête, mais il s'aperçut que l'Aiglon reprenait connaissance. Il vit bientôt son œil noir se ranimer et darder sur lui, non plus le regard d'un enfant martyrisé, mais le regard d'un guerrier dont l'âme, retrempée par la douleur physique, sait en imposer aux tressaillements de la chair arrachée et mise en lambeaux. Le fier chef onéida, qui se connaissait en hommes, vit du premier coup la transformation que venait de subir sa victime et lui dit :

« L'Aiglon n'aura plus à attendre les neiges prochaines pour être appelé guerrier : Cœur-de-Roc, chef d'une puissante tribu, lui donnera son nom de guerre. Aigle onéida, veux-tu être des nôtres? Tu ne seras pas séparé de ta sœur, car tu deviendras le compagnon inséparable de son époux. »

Le jeune Indien se redressa avec une telle violence, que ses liens se rompirent. Cœur-de-Roc pâlit et recula instinctivement.

« Le nouveau guerrier ne quittera son premier nom que pour s'appeler l'Aigle huron, dit le prisonnier; jamais il ne consentira à être Onéida; jamais il ne dira le secret de la retraite de Fleur-des-Eaux; jamais... »

Le vaillant jeune homme n'acheva pas : terrassé par plusieurs Indiens, il fut garrotté de nouveau et enfermé dans la hutte. Cœur-de-Roc l'y suivit et donna les ordres nécessaires pour qu'on pansât les blessures du captif. Les femmes onéidas s'acquittèrent parfaitement de cette tâche, qu'elles refusèrent de partager avec la mégère qui s'était montrée si cruelle à l'égard du jeune Huron. Le chef choisit ensuite trois vieilles squaws, auxquelles il confia la garde de l'Aiglon; il plaça deux sentinelles au dehors, et, croyant avoir ainsi rendu toute

évasion impossible, il se retira avec ses compagnons pour se livrer au sommeil.

Épuisé par la perte de son sang, le prisonnier voulut dormir quelque temps, mais ses liens l'empêchaient de s'étendre sur le côté droit; du côté gauche il ne pouvait le faire, à cause des blessures de son bras et de son épaule.

« L'une de vous consentirait-elle à desserrer les lanières qui m'entourent? » demanda-t-il à ses gardiennes.

Quittant à regret la gourde d'eau-de-vie qu'elle tenait à la main, et dont s'empara avec empressement l'une de ses compagnes, la vieille qui était assise en face de l'Aiglon vint lui rendre le service qu'il réclamait; elle relâcha ses liens et les renoua si maladroitement, qu'ils ne résistèrent pas à un léger effort que fit le jeune Huron pour s'en débarrasser. Étonné lui-même d'avoir réussi à ce point, il regarda la squaw avec une certaine crainte; mais il s'aperçut qu'elle regagnait sa place en vacillant. Il jeta les yeux sur les autres : l'une, qui n'avait pas encore bu d'eau-de-vie, dormait paisiblement; l'autre tenait la gourde collée à ses lèvres.

Quelques minutes plus tard, deux des femmes étaient plongées dans une lourde ivresse qui les privait de toutes leurs facultés; la troisième venait, au contraire, de se réveiller, et jeta les yeux autour d'elle. A la vue de ses compagnes, elle fut effrayée de se trouver seule en état de garder le prisonnier, et se dirigea vers la porte pour appeler les sentinelles. Tandis qu'elle se levait en tâtonnant, quelque chose de rond la fit trébucher; elle se baissa et saisit la gourde encore à demi pleine. Cette découverte fit évanouir son projet d'avertir les Onéidas postés au dehors. Elle but, mais avec modération, et conserva, en partie du moins, la perception des objets extérieurs. Accroupie dans un coin de la hutte, elle chercha à se maintenir éveillée, pour remplir son devoir de gardienne.

L'Aiglon, qui avait formé dans son esprit un projet de fuite, fut très contrarié de voir la sobriété relative de la troisième vieille. Il entrevit bien la possibilité d'étrangler la surveillante sans que les autres s'en aperçussent; mais ce moyen répugnait à sa nature généreuse. Il pensa à sa mère, qu'il avait à peine connue, et dont il conservait cependant le souvenir dans son

cœur ; il se dit que celle qui lui avait donné le jour alors qu'elle était déjà arrivée à la maturité aurait l'âge de cette femme assise en ce moment devant lui. Pour honorer la mémoire de sa mère, il respecta la vie de la vieille squaw. Celle-ci d'ailleurs épargna au prisonnier de plus longues réflexions, car elle ne tarda pas à céder à la tentation qui l'obsédait. La gourde était à portée de sa main ; se sentant envahir par la lassitude, la surveillante voulut combattre le sommeil. Elle but une gorgée et chercha, avec toute l'attention dont elle était capable, à se rendre compte de l'effet produit par le cordial qu'elle venait d'absorber. L'expérience ne lui parut pas suffisamment concluante : elle résolut de la continuer, et but trois gorgées nouvelles. Enfin elle acheva de vider la gourde, au fond de laquelle elle trouva l'oubli complet, quoique bien involontaire, de toutes ses inquiétudes relativement à la garde du prisonnier confié à sa vigilance.

Libre de ses mouvements à l'intérieur de la hutte, l'Aiglon résolut de mettre à profit, sans perdre de temps, les heureuses circonstances dans lesquelles il se trouvait placé, par suite de l'intempérance des trois vieilles femmes. Prenant le couteau de l'une d'elles, il fit avec précaution une ouverture au bas de la hutte, du côté où il avait vu les couvertures soutenues par leurs piquets. Son épaule et son bras gauche, quoique parfaitement bandés, le faisaient souffrir ; mais son bras droit était sans blessures ; surmontant donc la douleur qu'il éprouvait, il s'étendit à terre pour examiner l'attitude des sentinelles. Les sauvages, si habiles à surprendre leurs ennemis, sont en même temps très négligents dans les mesures qu'ils prennent pour se garder eux-mêmes contre les attaques, ou pour empêcher leurs prisonniers de fuir. Les deux Onéidas s'en rapportaient aux femmes choisies par Cœur-de-Roc pour surveiller l'Aiglon ; ils causaient à quelque distance, comme s'ils n'eussent été mis en sentinelle que pour empêcher les couvertures d'être enlevées par le vent. Ils faisaient, du reste, grande attention à ces couvertures, qui étaient constamment en mouvement.

« Mon frère voit remuer ces précieuses toisons qui doivent nous garantir du froid cet hiver, dit l'un des Indiens. Ne croirait-on pas que quelqu'un se glisse entre les piquets qui les soutiennent ?

— C'est le vent qui les secoue de la sorte, répondit l'autre. Cœur-de-Roc aurait pu nous laisser prendre un repos que nous avons si bien gagné, car les couvertures sont solidement attachées.

— Eh bien! reprit celui qui avait commencé l'entretien, resserrons les liens qui les fixent au sol; allons ensuite jeter un coup d'œil dans la hutte, et livrons-nous au sommeil à tour de rôle. »

Ce projet fut adopté et mis à exécution. Les couvertures furent assujetties de nouveau aux piquets par le premier Indien, pendant que le second se dirigeait vers la hutte. L'Aiglon avait entendu le colloque des deux sauvages; il s'était assis, en conséquence, devant l'ouverture pratiquée par lui et avait pris l'attitude d'un dormeur. Quant à ses gardiennes, elles avaient cédé au sommeil de l'ivresse dans des postures différentes : deux étaient restées accroupies sur leurs talons, la tête et le dos appuyés contre la cloison; la troisième était étendue à terre. L'Onéida, en jetant un rapide regard dans la hutte, éclairée seulement par la lueur douteuse de quelques charbons qui achevaient de s'éteindre, vit que le prisonnier était toujours avec les trois vieilles; il pensa que ces dernières avaient pris leurs dispositions pour que l'une dormît pendant que les deux autres garderaient le Huron. Cet arrangement, ressemblant à celui qu'il venait d'adopter de concert avec son compagnon, lui sembla parfaitement combiné; il se retira donc après avoir fait un signe de la main aux Indiennes, qu'il croyait éveillées, et s'abstint de parler dans la crainte de troubler le repos de la dormeuse.

L'Aiglon attendit que l'un des Onéidas commençât à dormir pour se glisser, par l'ouverture de la hutte, sous la première couverture. Il réussit dans cette tentative et continua, sur les genoux et la main droite, sa marche entre les piquets. Le vent soufflait toujours avec force; le mouvement imprimé aux couvertures par le fugitif ne pouvait faire naître les soupçons du sauvage resté en faction. Mais le jeune Huron était déjà au milieu de sa course pénible, lorsqu'un des piquets, mal enfoncé dans la terre, fut arraché; la couverture sous laquelle allait passer l'Aiglon voltigea de façon à attirer l'attention du gardien. Celui-ci accourut pour remettre tout en ordre, et

voulut vérifier la solidité de chacun des piquets, afin de n'avoir plus à se déranger. Il profita même de ce qu'il touchait aux couvertures pour les retourner, dans le but de les faire sécher également des deux côtés. Le fugitif devina l'intention de l'Onéida et trembla pour sa propre sûreté; il prépara à tout hasard le couteau dont il s'était muni avant de quitter la hutte. Heureusement l'Indien eut l'idée de s'acquitter de sa tâche en allant de la sixième couverture à la dernière, du côté des arbres, et quand il vint retourner les cinq premières, le Huron avait eu le temps de continuer sa route en avant et de s'échapper entre les buissons qui bordaient la lisière de la forêt.

Les blessures de l'Aiglon s'étaient rouvertes par suite des efforts qu'il avait dû faire; néanmoins il tenait à remplir sa mission. Il se dirigea donc aussi rapidement que possible vers le fort, et arriva à la poterne alors que l'aube blanchissait déjà les rives du lac Champlain. Il appela le premier factionnaire qu'il put apercevoir, et tomba épuisé. Des hommes sortirent avec toutes les précautions que les circonstances exigeaient; ne voyant qu'un jeune Indien blessé, ils l'emportèrent dans leur corps de garde et le questionnèrent.

« L'attaque du fort est imminente... Le Huron est envoyé par Samuel Lambert, qui viendra bientôt lui-même. »

Telles furent les paroles qui sortirent des lèvres du vaillant messager; après les avoir prononcées avec effort, il perdit complètement connaissance.

Le lac auprès duquel va se poursuivre la suite de notre récit s'étend, sur quarante lieues de longueur, aux confins du Canada, entre l'État de New-York et celui de Vermont. Sa découverte est due à Samuel Champlain.

Lorsque cet explorateur eut, en 1608, fondé Québec, dans une admirable position, sur le Saint-Laurent, à cent vingt lieues de la mer, il se préoccupa du soin d'assurer la domination française dans la nouvelle contrée qu'il s'efforçait d'organiser, et voulut ménager à sa patrie des alliances parmi les indigènes. Les Iroquois étaient en guerre avec les Algonquins, les Hurons et quelques autres peuples : Champlain prit parti pour ces derniers, qui étaient les plus faibles, et les expéditions qu'il dut entreprendre en leur faveur l'amenèrent jus-

Québec au XVIII^e^ siècle.

qu'aux rives du lac auquel il eut l'honneur de donner son nom.

Les bastions du fort dans lequel venait d'être introduit l'Aiglon donnaient, au nord, sur une plaine unie; à droite et en arrière, s'étendait la nappe d'eau du lac; à gauche, le terrain accidenté était parsemé de bouquets d'arbres et de rochers : de ce côté se trouvait la plantation, dont les bâtiments principaux étaient visibles par un temps clair. La plaine située en face du fort était limitée, à trois kilomètres, par la forêt où pouvaient se grouper les masses ennemies; mais les assaillants avaient ensuite un espace découvert à franchir, sous le feu de la garnison. Quant aux inégalités du sol et aux petits bois qui existaient à l'ouest, ils pouvaient fournir une excellente cachette aux espions des deux partis; mais là encore il y avait des risques à courir pour aller d'un abri à l'autre, et nul n'approchait des bastions sans s'exposer aux projectiles des sentinelles. D'ailleurs, le fort était gardé avec vigilance par des troupes aguerries, sous les ordres d'un commandant expérimenté, d'officiers pleins de bravoure et du sergent Bastien, militaire ingénieux, dont nous allons parler au chapitre suivant.

X

L'artillerie du fort. — Le commandant Méry. — L'ingénieux sergent Bastien. — Harangue militaire. — Le prisonnier.

Le soleil n'était levé que depuis deux heures, lorsque Samuel arriva au fort. Il y fut reçu par le sergent Bastien, qu'il connaissait depuis longtemps, ayant fait avec lui plus d'une tournée d'exploration dans les bois, aux environs du lac Champlain. Le brave sergent était passé maître dans l'art de déjouer les ruses des Indiens et de les faire tomber dans les embuscades qu'il savait dresser sous leurs pas. Il devait cette remarquable faculté au long séjour qu'il avait fait au Canada et à son expérience de la guerre des frontières. Il possédait une imagination féconde en ressources; son esprit inventif lui suggérait les combinaisons les plus ingénieuses. Ses chefs avaient grande confiance en lui, et, lorsqu'il faisait connaître qu'il avait une idée, ils lui laissaient toute latitude pour mettre ses projets à exécution.

« Vous êtes le troisième visiteur venu au fort ce matin, mon cher Samuel, dit le sergent. Deux Indiens vous ont précédé, le premier arrivant de votre part, et le second de la part des Tuscaroras. Ils sont ici tous deux; mais le premier, celui que vous avez envoyé, est fort malade. En sortant de chez votre père, il s'est laissé prendre par les Onéidas, qui l'ont soumis à la torture et l'ont enfermé dans une hutte. Il a réparé sa maladresse en échappant à ses gardiens dans des circonstances qu'il aura le temps de vous expliquer tout à l'heure. Quant au Tuscarora, il est venu formuler la déclaration de guerre de sa tribu; un paquet de flèches et une hache, dont le manche

était peint en rouge, ont été jetés aux pieds du commandant. Il paraît que les Onéidas ont accompli à notre intention la même cérémonie devant votre respectable père, et que vous n'avez pas retenu le porteur du message.

— En effet, répondit Samuel, le chef onéida s'est échappé après avoir terminé sa déclaration. Il ne nous a pas consultés à ce sujet, il avait disparu avant qu'on eût songé à le retenir. Il n'est d'ailleurs pas dans les habitudes des hommes civilisés de faire prisonniers les ambassadeurs, même lorsqu'ils apportent des symboles de guerre.

— Nous n'avons pas l'intention de garder indéfiniment notre Tuscarora, reprit le sergent. Au contraire, s'il m'est permis de suivre mon idée, nous le laisserons échapper, pour le plus grand bien de la garnison. Mais ce sera pour plus tard, au moment voulu. »

Samuel Lambert sourit, il comprit que son vieil ami avait en réserve un stratagème de son invention. Il le laissa mûrir son idée et alla auprès de l'Aiglon, afin de se rendre compte de son état et d'entendre le récit de ses aventures de la nuit.

Le Huron se trouvait dans une sorte de casemate très confortablement aménagée. Le chirurgien du fort venait de renouveler les bandages du blessé, et l'avait laissé en excellente voie de guérison. Samuel Lambert ne vit pas sans émotion le jeune héros, qui avait déjà reçu le baptême du sang et s'était exposé à la torture pour ne pas dévoiler le secret de la retraite de Fleur-des-Eaux. Il se fit rapporter tous les détails de la captivité et de l'évasion de son ami, et lui adressa des paroles d'affection. Avant de le quitter, il lui dit :

« Vous avez dû bien souffrir en passant ainsi sous les couvertures avec un bras déchiré par le couteau de l'Indien et les ongles de la squaw?

— C'était pour notre sœur, répondit simplement le Huron. Je me demande, ajouta-t-il avec un certain ton de gaieté, ce qu'a pu dire Cœur-de-Roc en s'apercevant, à son lever, que l'Aiglon avait déployé ses ailes. Mes gardiens, pour se justifier, ont probablement fait remarquer qu'il ne manquait pas une seule des couvertures confiées à leur vigilance. Mais le chef et les femmes onéidas verront, en retournant ces couvertures, que la plupart sont tachées de sang : Cœur-de-Roc

devinera alors de quelle manière son prisonnier s'est échappé ; quant aux pauvres squaws, elles penseront que leur lavage est à recommencer. »

Très satisfait de voir le blessé en si bonnes dispositions d'esprit, Samuel Lambert lui recommanda de se livrer au sommeil, afin de réparer ses forces avant que le bruit du canon vînt le réveiller.

— Ce n'est pas le canon de bois qui pourra troubler mon repos, dit l'Aiglon.

— Non, en vérité, fit Samuel. Mais qui vous a donc appris le secret du sergent Bastien?

— On voit d'ici le canon par cette meurtrière. Les yeux d'un Indien ne prennent pas du bois pour du bronze, à une si courte distance. »

Samuel, en se retirant, regarda lui-même par l'ouverture de la casemate, et vit l'engin de destruction, ou plutôt de tromperie, inventé par le sergent. La garnison ne possédait qu'un seul canon de bronze, jusqu'au jour où le brave militaire la dota d'un autre canon dont la matière première avait été empruntée aux arbres de la forêt. Un charpentier expert en son art et un peintre en bâtiment s'étaient chargés de construire et de parer le nouveau canon de manière à le rendre en apparence exactement semblable à l'ancien. Le sergent Bastien n'avait pas cependant d'une façon absolue le mérite de l'invention; car, aussi bien dans les forts de l'armée française que dans ceux des Anglais, on cherchait à éloigner les Peaux-Rouges en faisant parade de moyens de destruction qu'on ne possédait pas en réalité. Le canon, ayant surtout le don d'intimider les Indiens par ses effets foudroyants et sa portée longue pour l'époque, était parfois, comme au fort du lac Champlain, l'objet de contrefaçons plus ou moins habiles.

Le marquis de Vaudreuil avait confié la mission périlleuse de protéger l'extrême frontière du Canada au commandant Méry, homme d'une bravoure à toute épreuve et d'une expérience consommée. Cet officier supérieur était veuf et avait deux fils jumeaux, âgés de quinze ans, auxquels il venait d'être réuni, depuis quelques mois seulement, après les avoir crus emportés en même temps que leur mère par les flots d'une inondation quatorze années auparavant. Samuel Lambert

avait joué un rôle important dans les aventures dramatiques à la suite desquelles les deux jeunes garçons avaient été rendus à leur père ; aussi se trouvait-il au nombre des amis auxquels le commandant accordait la plus grande confiance. Celui-ci eut avec le coureur des bois une longue conversation, dans le cours de laquelle on vint à parler du sergent Bastien. Ce nom rappela au commandant qu'il avait des explications à demander à son subordonné, et il le fit appeler.

« Que m'a-t-on rapporté? dit-il au sergent, quand celui-ci fut arrivé en sa présence. Vous avez conservé un prisonnier indien, qui peut vous échapper d'un moment à l'autre, et vous l'avez fait attacher auprès d'un canon de bois, dont il s'amuse à frapper la culasse avec une baguette. Ne craignez-vous pas de compromettre ainsi l'effet de la ruse que vous avez vous-même imaginée?

— Mon commandant, répondit le sergent, c'est à dessein que j'ai placé le Tuscorora et le canon de bois l'un à côté de l'autre. J'ai à ce sujet une idée dont je désirerais vivement tirer parti dans l'intérêt de votre cause.

— Ah ! dit le commandant, si le sergent Bastien a une idée, attendons-nous à quelque bon tour joué cette nuit aux Indiens.

— Si ce n'est pas pour cette nuit, reprit le sergent, ce sera pour une des prochaines. Mais en tous cas l'affaire aura lieu au petit jour, si les Mingos sont fidèles à leur habitude d'attaquer au moment où ils supposent que leurs ennemis sont encore endormis et que les sentinelles fatiguées commencent à se relâcher de leur surveillance. Me donnerez-vous, commandant, une escouade de quelques hommes pour déplacer les canons, à l'heure où toute la garnison, sauf les soldats de garde, aura le loisir de se livrer au sommeil? Il restera toujours, au moment de l'attaque, assez de Français ayant bien dormi, capables d'affronter le fer et le feu des sauvages.

— Vous prendrez les hommes qui vous seront nécessaires, sergent, et puissiez-vous réussir dans l'exécution de vos plans ! »

Ainsi congédié, le brave militaire alla vers le Tuscarora, et, sous prétexte qu'il était trop près du canon de bois, il dénoua ses liens. L'ayant conduit un peu plus loin, il s'arrangea pour le rattacher de telle façon, que l'Indien, un quart d'heure plus tard, avait trouvé le moyen de dégager ses bras et ses jambes

et de franchir le parapet du bastion, à la vue des sentinelles chargées de le garder. Celles-ci voulurent tirer sur lui, tandis qu'il s'enfuyait dans la plaine; elles en furent empêchées par le sergent.

Le canon de bois avait été braqué du côté du lac, tandis que le canon de bronze menaçait la plaine. Le lieutenant du fort, jeune officier d'une intelligence bornée, mais d'une bravoure reconnue, désirait vivement qu'il y eût un assaut et qu'il fût loisible aux hommes de la garnison de montrer leur courage dans un combat corps à corps. Il fut donc très satisfait de voir que le sergent Bastien avait une idée, et il se montra d'autant plus joyeux, qu'il croyait avoir deviné son projet.

« Bravo! dit-il en sortant avec lui, je comprends ce que vous avez dessein de faire. Le fugitif n'aura rien de plus pressé que d'aller rassurer ses compagnons, en leur apprenant que le lac n'est menacé que par une effigie de canon; ceux-ci vont s'élancer dans leur pirogue à l'assaut des bastions, et comme vous allez cette nuit changer les canons de place, ils seront mitraillés dès la première attaque.

— Mon lieutenant, répondit le sergent d'un air de malice, je vais vous confier un secret, si vous voulez venir à l'écart. »

L'officier se retira dans une casemate avec le militaire.

« Eh bien! s'il faut vous parler franc, fit le sergent, les canons resteront où ils sont maintenant. Pour réussir à tromper les sauvages, il est nécessaire de se montrer plus rusé qu'eux. Or mon idée, je ne crains pas de le dire, dépasse l'intelligence des Indiens.

— Cependant vous avez demandé des hommes pour un déplacement de canons.

— En effet, je ferai travailler les soldats qui me seront confiés cette nuit; mais qui vivra verra le résultat de leurs efforts. »

Le lieutenant ne comprenait plus; il feignit d'admirer de confiance l'idée du sergent et s'éloigna tout songeur.

Il n'y eut pendant la journée aucun acte d'hostilité. Vers le coucher du soleil, le sergent Bastien sortit avec une escouade après avoir recommandé aux hommes qu'il emmenait de tenir soigneusement leurs yeux ouverts, de fouiller du regard tous les buissons, mais d'avoir l'air de ne rien voir. Il conduisit le détachement du côté de l'ouest, là où le terrain se trouvait le

Le commandant Méry.

plus accidenté, où les surprises étaient le plus à craindre. Au tournant de chaque rocher, dans les broussailles de chaque bouquet d'arbres, un ou plusieurs Indiens étaient cachés dans des postures diverses : ici une boule couverte de feuilles ressemblait à quelque grosse pierre détachée du monticule voisin ; là un tronc d'arbre, enfoui dans les broussailles, avait en apparence la rigidité du bois mort ; plus loin, une peau de daim paraissait avoir été oubliée sur l'herbe par un chasseur négligent. Le sergent ne passait devant aucun de ces objets immobiles sans chercher quelque part les yeux ardents qui devaient observer avec intérêt les mouvements de la petite troupe. Les hommes voyaient aussi ce qu'il en était ; mais, se conformant aux recommandations qui leur avaient été adressées au départ, ils feignaient de ne rien apercevoir de suspect et se contentaient d'éviter toute surprise. La promenade militaire se prolongea pendant quelque temps ; elle embrassa, dans un rayon de cinq cents mètres, les parties voisines du fort du côté de l'ouest, et se termina, au nord et à l'est, par l'exploration des abords du lac Champlain, dont les rives étaient désertes. Dès que le sergent Bastien eût constaté qu'il n'y avait plus autour de lui aucun espion, il complimenta ses hommes de la manière dont ils avaient compris ses instructions, et leur exprima le plaisir que lui causait la présence de tant de rôdeurs indiens à portée du fort. Il rentra ensuite par une autre poterne que celle qui s'était ouverte devant lui à sa sortie, et, congédiant les soldats, il alla se reposer.

Vers deux heures du matin, un certain nombre d'hommes travaillaient, sous les ordres du sergent, à la lueur des torches plantées derrière les parties pleines des créneaux de chaque bastion. Cette manière de s'éclairer paraissait des plus maladroites : les soldats pouvaient se flatter d'avoir caché leurs lumières, tandis qu'en réalité, si de l'extérieur on ne voyait pas la flamme des torches, on en distinguait parfaitement la lueur. Les espions indiens étaient donc en mesure de savoir qu'on travaillait dans le fort. Et qu'y faisait-on ? Le plus jeune guerrier onéida ou tuscarora, le moins expert dans l'art de la tromperie, était capable de répondre hardiment à cette question.

Les Français, auxquels le Grand-Esprit a dévolu une finesse d'esprit comparable à celle des Indiens, s'empressent de

réparer la maladresse de leur chef en sous-ordre qui a laissé un prisonnier s'enfuir avec le secret de l'inoffensif canon de bois. Ils changent de place les deux engins qui défendent le fort, l'un par son effroyable mitraille ou par ses boulets, l'autre par la menace d'une décharge qu'il est hors d'état de produire. C'est ce que le Tuscarora fugitif expliquait à Cœur-de-Roc, auprès duquel il s'était blotti sous une roche isolée. Mais le chef onéida refusait de reconnaître la finesse d'esprit de ses adversaires.

« Si les Francs avaient autant d'astuce que l'affirme mon frère, dit-il, ne travailleraient-ils pas sans lumière, afin de cacher leurs projets? Et quand ils ont passé par ici, auraient-ils pris Cœur-de-Roc et son compagnon pour deux soliveaux? »

Le Tuscarora ne demandait pas mieux que d'être convaincu de la supériorité des Peaux-Rouges sur les visages-pâles ; il se rangea à l'avis du chef et continua à observer les mouvements des travailleurs. Ceux-ci avaient réussi sans peine à enlever le canon de bois. Il s'agissait de déplacer également le canon de bronze : il fallut de violents efforts pour accomplir cette dernière tâche. Enfin les deux canons se trouvèrent étendus l'un auprès de l'autre. Le moment était venu pour le sergent de mettre à exécution cette ingénieuse idée qui était, selon lui, au-dessus de ce que pouvait concevoir l'intelligence des Peaux-Rouges. Il fit éteindre toutes les lumières et ordonna de rétablir simplement, au milieu des ténèbres, l'état de choses qui avait été dérangé à la lueur des torches. Le travail était plus pénible ; en outre, l'ordre donné paraissait absurde. Le sergent dut, pour faire cesser les murmures, répéter son commandement et bien préciser que le canon de bronze reprendrait sa place au-dessus de la plaine, et que le canon de bois continuerait à dominer le lac.

« Ils ne veulent pas qu'on les voie changer leur canons de place, dit le Tuscarora dès que les lumières furent éteintes.

— Peu importe, fit Cœur-de-Roc ; le principal pour nous est de savoir qu'ils seront dès demain en mesure de balayer les abords du lac, et que la plaine ne sera menacée que par les fusils de la garnison. Nos projets vont se trouver modifiés par suite de ces changements. Les Onéidas avaient préparé leurs pirogues pour donner l'assaut du côté du lac, qui

n'était défendu que par le canon de bois. Ils attendront encore un jour, car leurs compagnons ne sont pas tous arrivés au rendez-vous, et nos forces réunies sont nécessaires pour attaquer du côté de la plaine, qui offre une surface beaucoup plus étendue. Les Tuscaroras ont-ils toujours l'intention de forcer la poterne de l'ouest?

— Le poste de combat des guerriers de ma tribu restera le même; mais le moment de l'attaque sera retardé, puisque les Tuscaroras doivent seconder les Onéidas.

— C'est bien; ramenons tous les espions qui n'ont plus rien à faire ici. On enverra d'autres guerriers se mettre en embuscade, jusqu'à ce que les Tuscaroras viennent prendre leur place; alors les Onéidas, sortant de la forêt, s'élanceront à travers la plaine, et nous verrons les Francs se repentir d'avoir placé sur le bastion du nord cet inutile canon de bois dont ils avaient d'abord armé le bastion du levant; ils regretteront amèrement d'avoir braqué leur canon de bronze contre les poissons du lac. »

Les deux journées qui suivirent furent aussi calmes que si la guerre n'avait jamais été déclarée par les Peaux-Rouges. Les hommes de la garnison profitèrent de ce répit, les uns pour se reposer des fatigues de la nuit, les autres pour préparer la défense du fort. Le commandant Méry avait sous ses ordres soixante-quinze soldats, auxquels il fallait ajouter les officiers et sous-officiers, y compris le sergent Bastien, qui en valait bien dix à lui seul, ainsi que trois ou quatre trappeurs qui s'étaient repliés sur le fort dès qu'ils avaient connu l'imminence des hostilités. La cause du retard apporté dans l'attaque des Indiens avait été expliquée au Tuscarora par Cœur-de-Roc : ce chef pensait qu'il fallait encore une journée pour que la concentration des bandes onéidas fût accomplie. Il dut attendre davantage; deux jours entiers s'écoulèrent avant la réunion complète des guerriers. En les comptant, Cœur-de-Roc ne put s'empêcher de regretter l'insuccès de sa tentative auprès des Mohawks : une armée de cent soixante Onéidas et quatre-vingt-quinze Tuscaroras lui paraissait à peine suffisante pour l'emporter sur les Français, dont les rapports de ses espions avaient exagéré le nombre.

Samuel Lambert eut le temps, avant l'attaque des Indiens,

d'aller deux fois rendre visite à son père ; il connaissait assez les divers chemins qui menaient du fort à la plantation, pour être en mesure de conduire par la route la plus sûre les soldats qui lui servaient d'escorte. Antoine Lambert, sans se fier plus qu'il ne fallait à la promesse de Cœur-de-Roc, se préparait activement à repousser toute attaque qui pourrait se produire. Il avait chez lui cinquante hommes en état de défendre la plantation, sans compter les hommes et les jeunes garçons, qui, dans ce pays de frontières, étaient familiarisés avec le danger et pouvaient être considérés comme très capables de se rendre utiles, soit en servant les combattants ou en maniant eux-mêmes la carabine, soit en s'occupant des blessés ou en se portant avec l'eau nécessaire aux endroits menacés par l'incendie.

Au second voyage du coureur des bois, le sergent Bastien, qui commençait à s'impatienter de l'inaction des sauvages, eut l'idée d'accompagner son ami, dans l'espoir de rencontrer au moins l'avant-garde des assaillants et d'ouvrir les hostilités. Il prétexta la nécessité d'examiner les alentours du fort et de donner au brave Antoine Lambert des conseils sur l'attiude qu'il aurait à prendre, selon les circonstances, lorsque les sauvages, repoussés par la garnison, s'enfuiraient dans les bois. Le commandant Méry approuva pleinement le projet de son subordonné et l'autorisa à se rendre à la plantation. Huit soldats, commandés par le sergent, escortèrent Samuel, ainsi que l'Aiglon, dont les blessures étaient en bonne voie de guérison.

Le voyage ne fut pas long, mais il fut instructif. Divers indices permirent au militaire expérimenté qui dirigeait la marche de constater que l'attaque décisive se préparait du côté des Indiens, à en juger par les nombreuses traces imprimées sur les bords de la rivière.

« Je crois que nous commencerons l'affaire demain matin, dit le sergent Bastien en se frottant les mains avec l'air d'un homme satisfait.

— Sur quoi basez-vous votre opinion? demanda Samuel.

— Je vois, répliqua le militaire, des buissons ravagés, de l'herbe foulée, des traces sur le sable ; ces marques du passage des Peaux-Rouges s'arrêtent au coude que fait ici la rivière, et

si nous nous détournions de notre route, nous les verrions se continuer vers la forêt. Pour le moment, il faut aller à la plantation de votre père, afin d'être de retour au fort le plus tôt possible. Il est vrai que nous avons encore du temps devant nous, puisque le soleil venait à peine de se lever lorsque nous nous sommes mis en marche. Mais qu'a donc notre jeune compagnon? Souffrirait-il? Comme son regard est devenu sombre depuis que nous suivons les bords de la rivière! »

Interrogé par ses amis sur la cause de sa tristesse, l'Aiglon répondit que la vue du cours d'eau lui rappelait le mauvais tour que lui avaient joué les Onéidas, et qu'il pensait à sa vengeance.

« Si Muguette vous entendait parler, fit le coureur des bois, elle vous dirait qu'un jeune homme chrétien ou sur le point de l'être ne doit jamais songer à se venger de ses ennemis.

— Même de Cœur-de-Roc? demanda l'Aiglon. Ne pourrai-je, lorsque j'aurai l'usage de mes deux bras et que les Hurons m'auront admis au nombre des guerriers, combattre les Onéidas ou autres Mingos, s'ils attaquent mon peuple ou les soldats francs?

— Vous le pourrez parfaitement; ce sera une revanche honorable, et non une vengeance défendue, car vous agirez loyalement et en homme de cœur. Ce qui n'est pas permis, c'est de nourrir contre son ennemi une haine implacable, de le poursuivre dans l'ombre afin de le faire tomber dans une embuscade et d'assouvir sur lui les instincts féroces qui malheureusement appartiennent aux guerriers de votre race. Vous avez prouvé que vous étiez brave, en supportant la torture plutôt que de dénoncer notre sœur au chef onéida; montrez maintenant que vous êtes généreux en pardonnant à votre adversaire, à la veille d'une action meurtrière au cours de laquelle, aussi bien que le dernier de ses compagnons, il peut perdre la vie. Voyez le sergent: il n'aime pas les Mingos, qu'il cherche constamment à trouver en défaut. Il ne les hait cependant pas, et, si la paix était faite, il consentirait peut-être à partager avec eux une bosse de bison. »

L'Aiglon ne répondit pas; le sergent Bastien esquissa un sourire. On arriva auprès du buisson qui avait servi à cacher le canot dans lequel s'était opérée la capture du jeune Huron; l'Aiglon se contenta de montrer du doigt l'emplacement fatal,

et passa outre. A quoi pensait l'Indien? Son esprit flottait sans doute entre les maximes sanguinaires des hommes rouges et les principes introduits nouvellement par les missionnaires parmi les tribus indiennes. Samuel comprit qu'il fallait du temps et de bons exemples pour assouplir le cœur d'un adolescent élevé au milieu de scènes cruelles, fréquemment renouvelées en ces temps de troubles. Il imita donc le silence de ses amis, et laissa l'Aiglon livré à ses réflexions, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à la porte de la plantation.

Antoine Lambert accueillit avec les marques de la plus vive sympathie le jeune Indien qui avait déjà souffert pour sa fille Marie; il voulut s'assurer par lui-même de l'état de ses blessures, et le confia à la bonne Mammana, afin qu'elle le soignât comme son propre fils. Le planteur fut ensuite mis au courant de l'imminence de l'attaque, et le sergent Bastien se donna le plaisir de passer une revue générale des défenseurs de l'établissement. Il ne résista même pas à l'idée qui lui vint de prononcer une courte et énergique harangue qui procura au nègre Lino un violent accès d'hilarité, remplit de crainte les trois servantes, et enflamma l'ardeur des hommes rangés en bataille à l'intérieur de la palissade.

« Braves Canadiens, dit l'orateur en étendant les bras vers l'est, la France est là-bas, derrière ces remparts que ceux d'entre vous qui ont une bonne vue peuvent apercevoir dans la direction du lac. Un drapeau flotte sur les bastions, c'est celui de la mère patrie; il saura vous protéger contre les entreprises des Mingos, il fera respecter vos vies et le fruit de vos travaux. Ayez donc pleine et entière confiance, quoi qu'il arrive; si vous êtes attaqué, défendez-vous, tenez avec fermeté, car le commandant Méry vous enverra du secours en temps opportun. »

Se tournant ensuite vers Antoine Lambert, le sergent lui demanda s'il avait des munitions; sur sa réponse affirmative, il prit congé de lui et fit faire demi-tour à ses huit hommes du côté de la porte. Tandis que les soldats s'en allaient, le planteur retint son fils pour lui adresser de pressantes recommandations; il l'engagea à être prudent, puis le serra dans ses bras en lui parlant de sa fille, qu'il espérait revoir bientôt. Enfin Samuel partit à son tour, laissant l'Aiglon aux bons soins de Mammana.

Les dix hommes qui venaient de quitter la plantation ne firent aucune rencontre jusqu'au coude de la rivière. A cet endroit le sergent commanda à voix basse une halte, et montra à son ami un léger filet de fumée qui sortait d'un bouquet de bois à trois cents mètres en avant.

« Il y a là des Indiens qui prennent leur repas, dit-il. J'ignore s'ils mangent de la bosse de bison; mais je suis certain qu'ils ne m'en offriraient pas si je venais à tomber entre leurs mains, à moins que ce ne fût dans l'intention de me donner des forces pour subir la torture. Qu'en pense mon cher Sam?

— Vous faites allusion, répondit celui-ci, aux paroles que j'ai adressées tantôt au jeune Huron. Je pense, comme vous, que les Tuscaroras ne vous inviteraient pas à leur festin avec des intentions amicales; je persiste cependant à dire qu'un militaire français ne garde jamais rancune à ses ennemis, après les avoir mitraillés pendant la bataille. Nous en aurons probablement la preuve avant peu; en attendant, je suppose que vous allez nous faire manœuvrer de façon à éviter ces Indiens.

— Si vous y tenez, nous continuerons à suivre le cours de la rivière, en nous cachant derrière les roseaux; mais je dois avouer que je brûle d'envie de me mesurer avec ces Tuscaroras, uniquement pour leur donner un avant-goût de ce qui les attend au point du jour, s'ils persistent dans leurs idées de nous rendre une visite matinale.

— Êtes-vous certain que cette attaque ne coûtera pas la vie à un ou deux de vos hommes? Dans ce cas, pensez-vous que le commandant Méry approuvera votre conduite? Ne serait-il pas tenté, au contraire, de trouver que votre idée n'a pas été heureuse? Enfin ne devez-vous pas réserver votre ardeur guerrière pour une meilleure occasion? Songez donc au plaisir que vous aurez à voir, du haut des remparts, les effets produits par la première décharge du canon de bronze, lorsqu'il balayera la plaine remplie d'Onéidas sans méfiance. »

Cette dernière considération décida le sergent, qui prit les dispositions nécessaires pour que les Peaux-Rouges ne pussent apercevoir ses hommes; mais il négligea pour lui-même les précautions les plus simples, et ce fut par un hasard dont il fut médiocrement satisfait que les Tuscaroras ne se doutèrent pas de sa présence à quelques centaines de mètres du lieu où

ils prenaient leur repas. Cependant le sous-officier, qui cherchait à tout prix une aventure, ne tarda pas à obtenir plus loin une demi-satisfaction.

« Je suis d'avis, dit-il à Samuel Lambert, que cette grosse bûche de bois mort que vous voyez au pied d'un chêne rendrait service à la garnison; les nuits sont fraîches, et les hommes de garde n'ont souvent pour se chauffer que du bois trop vert, qui donne beaucoup de fumée et peu de flamme. Si nous emportions ce beau morceau? Sec comme il paraît, il ne serait pas trop lourd pour huit hommes ayant la facilité de ne s'en charger qu'à tour de rôle. Qu'en dites-vous?

— Vraiment, je crois que vous allez imposer, pour un avantage minime, une fatigue excessive à nos compagnons.

— Eh bien! notre bûche marchera elle-même, après avoir été convenablement ficelée. »

Samuel, aidé par son expérience de coureur des bois, finit par comprendre le sens des paroles de son ami. Tirant de sa poche un rouleau de solides lanières, il se tint prêt à seconder le sergent, qui avait le premier découvert la ruse de l'Indien, couché sous l'écorce d'un arbre mort.

Pris en flagrant délit d'espionnage, le Tuscarora ne fit aucune résistance et se laissa placer au centre de la troupe.

« Dites-moi, sergent, demanda Samuel Lambert, maintenant que cet Indien est hors d'état de vous nuire, avez-vous contre lui le moindre sentiment de haine? Êtes-vous dans l'intention de le faire souffrir, ou ne le considérez-vous pas plutôt comme une créature douée d'une âme immortelle, et digne de tous les égards qui vous paraîtront compatibles avec la sécurité de la garnison et l'intérêt de la cause française?

— Non, certainement, je n'en veux plus à ce Tuscarora; il ne sera l'objet d'aucun mauvais traitement. On lui donnera à boire et à manger. Toutefois ses liens seront solides, non seulement pour qu'il ne puisse s'enfuir, mais encore pour qu'il n'approche pas des canons. Quand vous aurez entendu l'histoire que je vais vous raconter, vous approuverez les précautions que je compte prendre à l'égard de notre prisonnier.

« Le fort que j'ai quitté pour venir dans ces parages était situé non loin du lac Huron. Nous avions aussi un canon de bois, qui tenait fort bien en respect les Mingos. Comme nous

faisions de fréquentes sorties, plusieurs prisonniers se trouvaient entre nos mains ; nous leur laissions une liberté relative, c'est-à-dire qu'on leur permettait de prendre l'air à certaines heures de la journée. L'emplacement désigné pour leur promenade était à une faible distance du canon de bois ; mais nous ne prenions pas garde aux dangers de ce voisinage, à cause de l'impossibilité où se trouvaient les Indiens de franchir les remparts pour s'enfuir. Et aucun ne put, en effet, quitter le fort pour aller porter notre secret à ses compagnons ; malgré cela, le mystère du canon de bois ne tarda pas à être dévoilé. Profitant d'un moment où l'attention des sentinelles était absorbée par l'apparition d'une bande de Peaux-Rouges qui semblait vouloir nous attaquer, mais se tenait à distance, dans la crainte de la mitraille, un des prisonniers courut au canon, qui était principalement composé de planches légères recouvertes de peinture bronzée, et le plaça sur ses épaules, à la vue des assaillants. Ceux-ci poussèrent un cri de triomphe et s'élancèrent en avant ; dans leur ardeur, ils ne se laissèrent pas arrêter par les décharges de nos carabines et arrivèrent jusqu'au pied des bastions. Voilà pourquoi je suis résolu à surveiller étroitement le prisonnier que nous ramenons au fort.

— Vous avez raison, dit Samuel ; mais vous n'avez pas achevé votre récit. La garnison, ainsi surprise par les Indiens, parvint-elle à les repousser?

— Naturellement, répondit le sous-officier. Jamais, depuis que j'ai l'honneur de servir dans ce pays, les Mingos n'ont réussi à nous chasser d'une position fortifiée ; c'est pourquoi je n'ai aucune inquiétude sur le résultat de l'attaque prochaine : le drapeau de la France sera vaillamment défendu, et triomphera encore une fois. »

On arriva au fort avant que le soleil eût complètement disparu derrière les saules qui bordaient la rivière. Le sergent, accompagné de Samuel Lambert, alla faire au commandant Méry son rapport sur les incidents qui avaient marqué la reconnaissance qu'il venait de pousser jusqu'à la plantation. Il était très probable que l'attaque aurait lieu le lendemain matin ; des ordres furent donnés en conséquence pour que chacun se tînt prêt à remplir son devoir.

XI

L'attaque. — Succès de la ruse du sergent. — Les renforts. — L'entrevue. — Sus à la plantation.

L'attaque des Tuscaroras eut lieu vers la fin de la nuit, comme on l'avait prévu. Les sentinelles faisaient bonne garde, et les autres hommes de la garnison, tout en prenant un repos nécessaire, étaient prêts à se lever au premier signal, lorsque les Indiens firent entendre leur cri de guerre. Cette clameur, avec laquelle les soldats du commandant Méry étaient familiarisés, n'eut pas le pouvoir de les effrayer ; ils s'armèrent dans un ordre parfait, et coururent au secours de leurs camarades pliant déjà sous le premier choc. Une vingtaine de Tuscaroras avaient, en effet, escaladé le bastion ouest, qui n'était protégé par aucun canon ; d'autres ennemis arrivaient après eux, tandis que ceux qui étaient restés en bas lançaient des flèches par-dessus la tête de leurs compagnons. Ces traits manquaient leur but : ils allaient se perdre dans le lac, de l'autre côté du fort, sans atteindre les assiégés, qui étaient tous, soit derrière les remparts, soit mêlés à la lutte corps à corps qui avait suivi l'assaut. Quelques flèches enflammées tombèrent cependant sur les casemates, mais les munitions étaient à l'abri ; aucun dommage ne résulta de la chute des projectiles incendiaires.

Le combat fut acharné entre les Français et les Tuscaroras ; trois soldats eurent la tête fendue par les tomahawks, mais un plus grand nombre d'ennemis restèrent inanimés sur les remparts après la fuite de leurs compagnons, qui durent lâcher pied au moment même où le soleil se levait radieux au-dessous du

lac. Les carabines des défenseurs du fort achevèrent la déroute des Indiens ; plusieurs d'entre eux tombèrent frappés d'un coup de feu avant d'avoir atteint l'abri des buissons et des rochers. Les autres restèrent cachés à proximité des remparts, ou allèrent se joindre aux Onéidas pour l'attaque principale.

Débarrassé des assaillants du côté gauche du fort, le commandant Méry porta ses regards sur la plaine. Les objets commençaient à pouvoir être distingués à une certaine distance ; on voyait se dessiner au loin les lignes sombres de la forêt dans laquelle étaient réunis les Onéidas. Plusieurs groupes d'Indiens sortaient déjà de leur retraite, cherchant sans doute à se rendre compte de l'effet produit par l'assaut des Tuscaroras. Le mouvement continua, et en une demi-heure plus de cent guerriers avaient quitté le couvert des arbres. Ils s'avancèrent sans crainte et se placèrent à une distance qu'ils jugèrent suffisante pour se tenir hors de la portée des carabines. Leur calcul manquait de précision : un des leurs tomba frappé par une balle. Le coup avait été tiré par Samuel Lambert, d'après le conseil du sergent Bastien, afin de faire croire aux Indiens qu'on n'avait pas d'autres moyens de défense du côté de la plaine que les armes portatives. Les Onéidas ripostèrent par des flèches dont aucune n'atteignit le fort ; ils se décidèrent à s'approcher davantage. Une grêle de balles vint éclaircir leurs rangs. Alors ils reculèrent, et tous ceux qui avaient des carabines ou des mousquets firent feu en même temps : un soldat fut encore tué dans le fort, et trois autres furent blessés. Les Indiens virent que leurs balles avaient porté ; ils devinrent plus hardis et prirent leur élan pour se porter en masse sur le fort. C'est ce qu'attendait le sergent : après un rapide coup d'œil échangé entre lui et le commandant, il fit un signe convenu avec les artilleurs, et le canon envoya sa mitraille au centre même de la troupe d'Onéidas qui arrivait. L'effet fut terrible : les sauvages que les projectiles n'avaient pas atteints continuèrent à courir en avant, par suite de l'impulsion acquise ; mais, dès qu'ils le purent, ils changèrent de direction et gagnèrent, ceux-ci les accidents de terrain qui se trouvaient à l'ouest, ceux-là du côté du lac, abandonnant un nombre considérable de leurs compagnons étendus au milieu de la plaine.

Les Français se contentèrent de cet avantage et attendirent les événements. Le double insuccès des Indiens coalisés parut avoir refroidi leur ardeur, car ils ne se montrèrent plus jusqu'aux premières heures de l'après-midi. Les défenseurs du fort eurent le temps de donner leurs soins aux blessés, qui étaient au nombre de douze, et de prendre leur repas, auquel ils n'avaient guère eu le temps de penser dans la matinée. Le sergent Bastien, heureux de la réussite de son stratagème, formait de nouveaux projets tout en réparant ses forces. Il n'avait reçu aucune blessure, bien qu'il ne se fût guère ménagé durant l'action. Samuel Lambert avait bravement secondé les soldats, et lui aussi était sorti de la mêlée sans blessure. Enfin aucun officier n'avait été atteint par les projectiles ennemis.

Après le repas, le commandant fit appeler Samuel Lambert et le sergent Bastien pour les complimenter. Ce dernier profita de la circonstance pour montrer, par ses réponses sur la manière dont il envisageait les choses, qu'il avait un avis à donner, mais que le respect ne lui permettait pas de le faire connaître à son supérieur avant d'avoir été formellement interrogé. Le commandant Méry l'invita à s'expliquer.

« Je vous dirai, fit le sergent, que, d'après mon humble opinion, les Onéidas et les Tuscaroras, battus des deux côtés, sont occupés maintenant à concentrer leurs forces sur la lisière de la forêt, pour tenter un dernier assaut sur le lac. S'ils éprouvent un troisième échec de ce côté, nous pouvons espérer en être débarrassé pour longtemps. Comme nous n'avons qu'un canon de bois à leur opposer, et que le temps nous manque pour placer en vue du lac le canon de bronze, qui d'ailleurs nous est toujours nécessaire là où il se trouve, il importe de ne pas attendre que les pirogues couvrent la surface des eaux. Nous devons donc tenter une sortie pour empêcher nos ennemis d'organiser leur flottille. »

Samuel Lambert demanda à son tour la parole au commandant, qui l'engagea à donner son avis.

« Ainsi que je vous en ai déjà informé, dit le coureur des bois, Muguette l'Indienne et son père m'ont quitté il y a quelques jours, pour obtenir en faveur de la garnison la neutralité des guerriers mohawks. Ils paraissent avoir réussi, puisque nous n'avons à combattre que les Onéidas et les Tuscaroras.

Dans son dévouement pour la cause française, Muguette, selon ce qu'elle m'a promis, a dû aller plus loin et tenter d'amener ici des renforts de guerriers delawares et hurons. J'ai calculé qu'elle a pu se mettre en route hier avec son escorte, et qu'il est par conséquent probable qu'elle se trouve actuellement à proximité du lac Champlain. Ne serait-il pas à propos de donner un signal qui lui fît connaître, ainsi qu'à ses Indiens, qu'on se bat ici? De cette façon, la troupe qu'elle amène prendrait ses précautions pour n'être pas surprise et pour nous être utile, en empêchant les Mingos de combiner leurs dispositions en vue d'un assaut par le côté du levant; trois coups de canon convenablement espacés rempliraient ce but. »

Le commandant Méry approuva les projets du sergent et du coureur des bois. Les trois coups de canon furent tirés à un quart d'heure d'intervalle, et tout fut préparé pour une sortie qui devait avoir lieu dès que les pirogues paraîtraient sur le lac. On verra, par la suite des événements, que cette sortie ne fut pas nécessaire.

Un certain temps se passa sans que les Indiens donnassent aucun signe de leur présence. Il pouvait être environ une heure de l'après-midi; le sergent qui inspectait la partie des remparts située au levant aperçut une sentinelle occupée à parlementer avec un Indien. Il alla à la poterne et interrogea l'inconnu.

« Huron, dit celui-ci, Muguette m'envoie au fort.

— Entrez, répondit le sergent, et venez parler au commandant. »

Deux hommes escortèrent l'Indien, qui se trouva bientôt en présence du commandant Méry, auprès duquel était resté Samuel Lambert.

« Le tonnerre des visages-pâles, fit le Huron, a retenti aux oreilles des Wyandots et de leurs amis les Delawares. Ils étaient en route pour venir aider leurs frères blancs à repousser les Mingos; ils ont pressé le pas, afin d'arriver à temps. Ils sont installés dans les hautes herbes, entre le fort et la forêt, le long du lac.

— Et Fleur-des-Eaux et Muguette? demanda le coureur des bois, oubliant dans son impatience que l'Indien s'adressait au commandant.

— Les deux squaws se sont glissées, en même temps que

les guerriers, entre la troupe des Mingos et le lac; elles ont pris les devants et vont demander dans quelques instants à pénétrer dans le fort.

— Ainsi vous allez revoir votre chère sœur, dit avec bienveillance le commandant; quant à moi, je vais pouvoir enfin adresser à l'adroite et persévérante Muguette les remerciements auxquels elle a si bien droit. Sergent, allez expliquer au factionnaire que deux Indiennes vont se présenter à la poterne. Je puis bien, pour l'homme de garde, confondre Fleur-des-Eaux avec Muguette; mon ami Sam ne s'en offensera pas.

— Commandant, répondit le coureur des bois, la fille du chef mohawk a acquis des droits non seulement à mon estime pour les services qu'elle a rendus à la France, mais aussi à ma reconnaissance personnelle; car elle m'a sauvé de la captivité et m'a aidé à retrouver ma sœur. Je l'associe dans ma pensée à ma chère Marie, dont elle est depuis longtemps l'amie dévouée. D'ailleurs, d'après ce que j'ai vu de Fleur-des-Eaux, avant de savoir qu'elle était la fille de mon vénérable père, elle a le teint aussi brun qu'une Indienne, et il faut une grande attention, qu'on ne saurait attendre du factionnaire, pour distinguer sur le visage de la compagne de Muguette les traits caractéristiques de notre race. »

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée des deux amies. Fleur-des-Eaux se jeta dans les bras de Samuel en l'appelant son frère, puis elle y poussa également Muguette. Le coureur des bois était si heureux, qu'il ne pouvait articuler une parole. Le commandant se trouvait lui-même incapable de maîtriser son émotion, et le sergent Bastien cherchait dans son esprit ingénieux le compliment qu'il pourrait bien adresser à la jeune Mohawk.

Il est à croire qu'il réussit à trouver ce qu'il lui fallait, car il prit sans cérémonie la main de Muguette, et dit :

« Voici une jeune dame qui a bien travaillé pour ses amis, en détournant deux cent cinquante Mohawks de l'attaque complotée par Cœur-de-Roc. Il est vrai que si nous avions eu cinq cents Peaux-Rouges sur les bras, nous nous serions défendus quand même, quoique dans des conditions plus pénibles.

— Sans compter, interrompit le commandant, que la fille du chef mohawk nous a amené du renfort. Combien de Hurons

et de Delawares? demanda-t-il à l'Indien porteur du message.

— Wyandots, deux fois dans les mains, répondit le Huron; Delawares trois fois.

— Cela fait cinquante guerriers, dit Samuel.

— Il y a en outre, reprit l'Indien, le père de Muguette et le marchand de fourrures. »

La troupe était donc au complet. Après avoir donné ces renseignements, le Huron se retira pour aller prendre son poste dans les hautes herbes.

Muguette se chargea de raconter les incidents qui avaient marqué son voyage, depuis le moment où elle s'était séparée de Samuel Lambert. Elle expliqua ensuite comment les Delawares et les Hurons avaient pu arriver jusqu'aux bords du lac sans être aperçu par les Onéidas et les Tuscaroras.

Les talus du fort ne plongeaient pas dans le lac; un chemin de huit à dix mètres séparait la nappe d'eau du pied des remparts. En avant du fort, le rivage faisait un circuit de l'ouest à l'est et s'arrondissait complètement avant d'arriver à la forêt; un espace d'au moins cent cinquante mètres s'étendait entre les premières rangées d'arbres et les bords du lac. Cet espace, rempli de grandes herbes que le vent faisait onduler, formait une excellente retraite pour les embuscades. Les amis de Muguette, arrivant par la partie de la forêt qui se trouvait à l'est du lac, entendirent le canon dans la direction de l'ouest; bientôt ils distinguèrent le fort et leurs éclaireurs découvrirent le lieu où les Onéidas et les Tuscaroras cherchaient à organiser un dernier assaut au moyen des pirogues qu'ils avaient apportées. Pendant que les Mingos discutaient le meilleur plan à adopter, les Delawares et les Hurons purent, en côtoyant le lac, gagner la partie du rivage voisine du fort et envoyer un messager précédant Muguette et Fleur-des-Eaux, tandis qu'eux-mêmes, avec Tonga et van Olmers, se blottissaient dans les herbes qui croissaient en abondance jusqu'au pied même des remparts. Leur intention était de tirer sur les Iroquois dès qu'ils paraîtraient sur le lac, afin de les empêcher de se réunir en grand nombre et d'arriver à proximité du fort. Mais, ainsi que le recommanda Muguette qui donnait ces explications, les soldats français devaient d'abord s'abstenir de décharger leurs armes dans la direction du lac, de peur de blesser ceux qui

étaient à l'affût le long du rivage, et ensuite se tenir prêts à faire une sortie pour secourir leurs alliés, si les Onéidas et les Tuscaroras venaient à les refouler vers la plaine. Cette seconde recommandation fut inutile, l'action devant se terminer dès les premiers échanges de projectiles.

Vers le milieu de la courbe formée par le rivage, se dressait un rocher élevé de dix mètres au-dessus de l'eau. Les Delawares, qui étaient postés du côté de la forêt, virent inopinément derrière ce rocher plusieurs pirogues remplies d'Onéidas. Quand ces embarcations eurent franchi à peu près la moitié de la distance qui les séparait du fort, les flèches et les balles s'abattirent sur les Indiens qui les montaient. Plusieurs de ceux-ci tombèrent, quelques pirogues furent transpercées et coulèrent. Les guerriers épargnés par les projectiles firent force de rames pour regagner l'abri qui avait servi à les cacher lorsqu'ils organisaient leur attaque. Une seule pirogue resta bien en vue sur le lac : elle était montée par Cœur-de-Roc, qui, la paume de la main tournée vers le fort, fit signe qu'il voulait parlementer. Le chef onéida, ayant fait accoster sa pirogue au pied du rocher, envoya l'un des siens au fort. Le parlementaire, une branche d'arbre à la main, passa devant les Hurons et les Delawares sans être inquiété par eux ; il parvint à la poterne et fut introduit auprès du commandant. D'un ton bref il annonça que les Onéidas allaient se retirer, mais que leur chef demandait à avoir auparavant une entrevue avec Fleur-des-Eaux.

« Qu'il vienne, dit le commandant Méry, il pourra parler devant à nous la fille du planteur, et personne ne s'opposera à son départ, aussitôt qu'il aura fait ses adieux à celle qu'il ne doit peut-être plus revoir. »

Le messager se retira et porta à Cœur-de-Roc les paroles du commandant. Le chef onéida prit alors place dans sa pirogue et s'approcha du fort. Fleur-des-Eaux suivit des yeux l'embarcation, et, s'appuyant sur les bras de son frère, elle attendit la visite de l'Indien. Celui-ci arriva bientôt, calme en apparence, et s'arrêta en face de la jeune fille.

« Fleur-des-Eaux, dit-il, a-t-elle oublié le pappoose qui venait sécher ses larmes, il y a trois fois cinq hivers? Ne se souvient-elle plus du jeune Indien qui la portait dans ses bras

pour traverser les ruisseaux, qui montait aux arbres pour lui cueillir des fruits, qui allait au bord des ravins ramasser les fleurs qu'elle préférait?

— Fleur-des-Eaux n'a rien oublié, répondit la sœur de Samuel.

— Pourquoi, reprit Cœur-de-Roc, la petite fille a-t-elle fui les huttes des Tuscaroras, qui étaient les amis des Onéidas? Elle aurait grandi en même temps que le pappoose; elle aurait eu les mêmes goûts, les mêmes habitudes que lui, et aujourd'hui elle ne serait pas tourmentée par le désir de rentrer dans les wigwams sans air des visages-pâles. Son teint est celui des squaws, il ne ressemble plus à celui des blancs; pourquoi son cœur ne serait-il pas devenu également indien?

— Le chef onéida demande pourquoi j'ai quitté les Tuscaroras, je vais le lui apprendre. Le pappoose s'était montré mon ami, et j'avais pour lui une affection de sœur. J'ai eu beaucoup de peine à me séparer de lui; mais une voix intérieure me poussait à fuir les huttes des Peaux-Rouges, je ne me sentais pas faite pour la vie aventureuse des sauvages. Cependant j'ai dû continuer à habiter avec les Indiens dans les forêts, après que les Hurons m'ont recueillie chez eux. Tout en regrettant mon frère onéida, je me suis attachée à la tribu qui m'avait donné asile, parce que je comprenais que les Hurons n'étaient pour rien dans la violence qui avait été faite à ma nature de blanche. Et néanmoins je m'échappais parfois de leur camp, et sans mon plus jeune frère l'Aiglon, qui m'avait prise sous sa protection après avoir été lui-même confié d'abord à mes soins, je me serais perdue dans les grands bois où peut-être mes ravisseurs m'auraient rencontrée. Malgré toutes les vicissitudes d'une existence détournée de sa voix naturelle; malgré même la poursuite insensée du chef onéida, qui n'a pas craint de lancer après moi deux tribus et, sans l'opposition du père de Muguette, aurait entraîné les Mohawks dans sa folle expédition; malgré tout, Fleur-des-Eaux n'oubliera jamais les caresses enfantines, les attentions délicates échangées autrefois entre la petite fille et le pappoose onéida.

— Alors, Fleur-des-Eaux, s'écria Cœur-de-Roc avec chaleur, quitte le fort, renonce à t'enfermer dans la plantation, et demande à ton père qu'il te laisse venir avec moi. Je te

conduirai devant les sages de ma tribu, et ils diront si la jeune blanche qui a pris la couleur des Indiens ne peut pas devenir l'épouse du grand chef.

— Cœur-de-Roc, ce que tu demandes est impossible : Fleur-des-Eaux n'existe plus, je suis Marie, je suis chrétienne, adieu !

— Mais n'es-tu pas ma sœur? tu l'as dit toi-même, il n'y a qu'un instant.

— Je suis ta sœur, et je te le répète devant cet être appelé par vous le Grand-Esprit, et que nous nommons le Dieu unique des visages-pâles et des Peaux-Rouges. Oui, j'aurai toujours pour toi une affection de sœur, jamais je ne cesserai de t'appeler mon frère ; car tu as été bon pour moi lorsque j'étais dans les larmes, et tu as épargné bien des chagrins à mon cœur d'enfant. Mais cesse de troubler mon âme de jeune fille ; n'exige pas ce que je ne puis t'accorder. Je vais revoir mon père, qui depuis plus de quinze ans pleure mon absence ; il m'attend pour me presser sur son cœur et me parler de celle qui fut ma mère. Ne me retarde pas, adieu ! Retourne dans ta tribu, où tu occupes le premier rang ; cherche parmi les plus belles jeunes filles celle que tu croiras capable de charmer ton existence, et, quand tu l'auras rencontrée, amène-la-moi ; je la serrerai dans mes bras, je l'appellerai ma sœur, je caresserai ses pappooses. Va, cherche bien, et tu trouveras, car plus d'un noble guerrier ambitionne ton alliance, plus d'une mère voudrait t'appeler son fils. Mais n'empêche plus celle que tu as connue sous le nom de Fleur-des-Eaux de reprendre le nom de son baptême et la place qu'elle était destinée à occuper au sein de sa véritable famille. Encore une fois, Cœur-de-Roc, mon frère, adieu ! »

Le chef onéida avait senti sa colère s'éteindre au son de la voix de la jeune fille ; les sentiments impétueux de son âme avaient fait place à un abattement profond. Il comprit qu'il n'y avait pas à répliquer aux paroles de celle qui affirmait n'avoir rien oublié, et lui offrait, avec les accents les plus sincères, une affection fraternelle qui s'étendrait à sa femme et à ses enfants.

Fleur-des-Eaux tendit la main à Cœur-de-Roc ; celui-ci la refusa et pencha la tête sur sa poitrine.

« Tu me quittes sans un adieu? lui dit la jeune fille.

— Regarde ce rocher, répondit-il. C'est de là que je vais te dire adieu. »

Un quart d'heure plus tard, Cœur-de-Roc, debout sur le rocher, adressait un dernier regard à Fleur-des-Eaux et se précipitait dans le lac.

Les Onéidas se portèrent à son secours, plusieurs plongèrent; mais ce fut en vain, ils ne purent retrouver son corps. Alors une immense clameur retentit sur la lisière de la forêt. Les Tuscaroras surtout se montrèrent irrités; ils se réunirent, et résistant aux exhortations des chefs onéidas, qui voulaient rester fidèles à la promesse faite par Cœur-de-Roc, ils s'élancèrent tous ensemble dans la direction de la plantation d'Antoine Lambert.

« Ils vont attaquer mon père! s'écria Samuel, qui les voyait du haut des remparts.

— Rassurez-vous, lui dit le commandant Méry, voici les Hurons et les Delawares qui se lèvent pour les poursuivre. Joignez-vous à nos alliés, et si votre père a besoin de secours, envoyez un Indien au fort.

— Le planteur a une excellente garnison, fit le sergent Bastien; il est en mesure de repousser les Tuscaroras, dont le nombre a été diminué par suite des pertes qu'ils ont éprouvées dans la journée. Voyez d'ailleurs les Onéidas; ils sont raisonnables et se retirent dans la forêt, nous ne les reverrons plus, et ils ne paraîtront certainement pas à la plantation. »

Pendant que le sergent parlait, le coureur des bois avait salué rapidement le commandant Méry. Van Olmers et Tonga arrivaient; il les pria de rester au fort avec Fleur-des-Eaux et Muguette, et promit d'envoyer des nouvelles par un Huron. Le Hollandais voulut répondre, mais Samuel ne l'entendit pas; il était déjà mêlé aux Delawares, qui, sous la conduite du Cerf-Agile, marchaient avec les Hurons sur la trace des Tuscaroras.

Du haut des remparts on vit les Indiens s'en allant vers l'ouest, et peu de temps s'écoula avant que les derniers traînards eussent disparu derrière les rochers et les buissons.

XII

Victoire ! — Le père et la fille. — Isela. — Les fiancés. — Aux amis de la France.

La soirée était déjà avancée : auprès du commandant Méry, Tonga, Muguette, Fleur-des-Eaux et van Olmers attendaient avec anxiété des nouvelles de la plantation. Le sergent Bastien, à la tête de quelques hommes, avait été faire une reconnaissance sur les bords de la rivère, à peu de distance du fort. Il revint avec un Indien envoyé en avant par Samuel Lambert pour annoncer son arrivée. Le coureur des bois ne tarda pas lui-même à paraître, accompagné du Cerf-Agile, qui conduisait quinze Delawares. Le jeune Huron, le bras gauche soutenu par une écharpe, suivait la troupe.

Les nouvelles étaient excellentes : le personnel de l'établissement, dirigé par Antoine Lambert, avait parfaitement soutenu le premier choc des Tuscaroras. Les Delawares et les Hurons, arrivant par derrière, avaient mis en fuite les Mingos presque sans coup férir. La lutte ne s'était pas prolongée au delà d'une demi-heure : il y avait eu trois blessés chez les cultivateurs et un plus grand nombre parmi les Tuscaroras, qui avaient perdu en outre une dizaine de guerriers frappés de coups mortels. Les Delawares et les Hurons étaient tous sortis vivants de la lutte; mais six d'entre eux avaient été blessés. Après avoir donné ces renseignements, Samuel Lambert céda la parole au Cerf-Agile. Le chef delaware fit alors ouvrir les rangs de ses Indiens, et, prenant le jeune Huron par la main, il le présenta au commandant et à Fleur-des-Eaux en disant :

« Voici l'Aigle-Huron, qui a mérité d'être pourvu de son

nom de guerre avant d'avoir vu pour la quinzième fois les neiges de l'hiver blanchir la cime des grands pins. Voici le Wyandot qui a été bercé sur les genoux de Fleur-des-Eaux, alors qu'ils étaient tous deux orphelins, qui plus tard a mis sa force naissante et son adresse au service de sa sœur, qui enfin a souffert la torture et s'est exposé à la mort, plutôt que de trahir la jeune fille que nous venons chercher ici pour la rendre à son père. »

Fleur-des-Eaux s'avança vivement au-devant du nouveau guerrier huron et lui prodigua ses remerciements; elle l'appela son frère, et l'assura que le planteur n'hésiterait pas à le regarder comme un fils, après le service qu'il avait rendu à sa famille. Le jeune homme répondit en plaçant la main droite sur son cœur :

« L'Aiglon chérissait Fleur-des-Eaux : l'Aigle-Huron, qui va retourner dans les forêts, continuera à mettre au service de Marie son courage de guerrier; quand il sera chef, la fille des visages-pâles, son père, son époux et ses pappooses, ainsi que son frère Sam, seront assurés de la protection de toute la tribu des Wyandots. »

Comme l'avait dit le Cerf-Agile, le moment était arrivé pour Fleur-des-Eaux de reprendre sa place au foyer paternel. Personne ne songa à la retenir; on se doutait bien de l'impatience que devait éprouver Antoine Lambert en attendant sa fille. Le commandant Méry crut cependant de son devoir de réunir toute la garnison, et devant les officiers, les sous-officiers, les soldats et les trappeurs, il félicita de nouveau Muguette du rôle actif et dévoué qu'elle avait joué en faveur de l'armée française au Canada.

Quand Marie arriva à l'entrée de la première palissade qui entourait les bâtiments de la plantation, elle n'eut le temps de rien voir autour d'elle : son père l'avait prise entre ses bras et ne voulait plus s'en séparer. Il se décida enfin à détacher ses mains, qui étreignaient la taille de sa fille; mais il était si ému, qu'il fallut l'aider à marcher; soutenu par Tonga et van Olmers, il gagna le parloir. On l'installa sur un siège, Marie se plaça en face de lui : il fit raconter à son enfant toutes ses aventures, bien qu'il les connût déjà en détail. Il lui dit qu'elle serait la reine de la maison, qu'elle ne le quitterait

plus; que, si elle se mariait et allait habiter une ville, il abandonnerait tout pour l'accompagner.

Le lendemain matin, Antoine Lambert, remis de la violente émotion de la veille, revit sa fille avec une joie plus calme, et commença seulement à s'apercevoir de la présence des hôtes qu'abritait son toit. C'étaient Tonga, le chef mohawk, et son aimable fille Muguette; van Olmers, ami de la maison depuis plusieurs années; l'Aiglon, ou plutôt l'Aigle-Huron, héros qui n'avait pas encore quinze ans; enfin les Delawares et les Hurons, qui avaient si généreusement secouru les défenseurs du fort et ceux de la plantation. Les chefs vinrent présenter à Antoine Lambert leurs guerriers pour prendre congé de lui : Fleur-des-Eaux exprima sa reconnaissance aux Peaux-Rouges, et en particulier aux Hurons, qui l'avaient recueillie lorsqu'elle était petite fille; elle pleura en faisant ses adieux à son jeune frère indien, et lui fit promettre de revenir souvent la voir, soit au lac Champlain, soit à Québec.

Huit jours après les événements que nous avons rapportés, le désordre causé dans l'établissement par le passage des Indiens était en partie réparé. Antoine Lambert parcourait les champs cultivés avec Tonga et Muguette; le contremaître servait de guide et cherchait, dans son amour-propre d'agriculteur, à faire ressortir la tenue parfaite de la plantation.

Marie causait avec la bonne Mammana, qui n'avait pas voulu rejoindre sa tribu, afin de rester auprès de sa chère Fleur-des-Eaux.

Samuel Lambert et le Hollandais se promenaient à l'écart, sur les bords de la rivière. Après avoir parlé de sujets indifférents, ils entamèrent une conversation se rapportant à des intérêts qui leur étaient chers à tous deux.

« Vous êtes vraiment trop timide, mon cher Olmers, dit le coureur des bois. Pourquoi ne parlez-vous pas à mon père? vous savez quelle estime il a pour vous, et je vous affirme qu'il souhaite pour ma sœur un mari tel que vous. Vous avouerez qu'il ne saurait faire les avances, et que c'est à vous qu'il appartient de formuler une demande, puisque vous n'avez ici aucun parent qui puisse vous servir d'intermédiaire.

— Vous en parlez à votre aise, fit le Hollandais, vous qui n'avez pas même osé vous ouvrir à votre propre père au sujet

Le poteau de torture.

de Muguette. Heureusement pour vous qu'il connaît l'affection que vous portez à la fille du chef mohawk, et qu'il suppléera en temps opportun à votre manque de hardiesse. »

Samuel Lambert ne répondit pas : il regarda van Olmers en face, et les deux amis ne purent réprimer un franc éclat de rire. Ils comprirent qu'ils n'avaient rien à se reprocher mutuellement sous le rapport de la timidité : hardis l'un et l'autre en face des dangers que recèle en temps de guerre une forêt remplie d'Indiens cruels, ils étaient sans courage lorsqu'il s'agissait d'aborder un entretien amical avec des hommes prévenus en leur faveur.

La fille d'Antoine Lambert interrompit le tête-à-tête des deux jeunes gens. Elle vint leur rappeler qu'ils avaient autre chose à faire que de se promener sans but, lorsque la table de famille manquait de gibier.

« Lino vous apporte vos carabines et tout ce qu'il faut pour chasser, dit-elle; allez dans les bois, aux environs, et rapportez-nous quelque belle pièce, que les servantes apprêteront pour le souper. Cependant ne vous enfoncez pas trop profondément sous les taillis, de crainte de rencontrer des Indiens rôdeurs.

— Les Onéidas et les Tuscaroras ont eu le temps de regagner leurs villages, répondit Samuel Lambert. Je connais assez les usages de ces Iroquois pour savoir qu'il n'y a plus de danger de les rencontrer maintenant. »

Marie allait répliquer; mais le nègre arrivait avec les armes. La jeune fille se contenta de tendre la main aux deux chasseurs, et se retira légère comme un oiseau.

Samuel et van Olmers, ayant du temps devant, formèrent le projet de revoir les lieux qui avaient été témoins d'une partie de leurs aventures. Ils s'acheminèrent vers le monticule d'où le coureur des bois avait aperçu les bâtiments de la plantation; ensuite ils gagnèrent la forêt et suivirent le ruisseau qui devait les mener à la cascade, puis à la grotte dans laquelle il avait fait la connaissance du jeune et brave Huron. Assis à la place occupée par chacun d'eux plusieurs jours auparavant, ils s'entretinrent de l'Aiglon et des Onéidas, qui s'étaient arrêtés en bas de la chute d'eau. Le Hollandais voulut renouveler l'ascension des rochers et

observer les environs ; comme la première fois il recula vivement, après avoir penché la tête au-dessus des pierres.

« Très bien ! lui cria Samuel d'un ton joyeux, vous jouez à merveille la surprise : c'est bien ainsi que vos traits se contractèrent à la vue des Onéidas. Je ne vous savais pas si bon comédien, mon cher Olmers ; vous vous imitez vous-même dans la perfection.

— Mais, répondit à voix basse le Hollandais, ma surprise n'est pas feinte. Je vois réellement un guerrier sur les bords du ruisseau, regardez vous-même.

— Cœur-de-Roc ! » fit le coureur des bois au comble de l'étonnement.

L'exclamation de Samuel attira l'attention de l'Indien : il leva les yeux, puis gravit lentement les rochers. Quand il fut auprès des deux amis étonnés, il leur adressa la parole.

« Mes frères, car je puis les appeler ainsi maintenant, dit-il, vont savoir pourquoi le chef onéida n'est pas encore entré dans le monde inconnu où le Grand-Esprit reçoit les guerriers.

« En me précipitant du haut du rocher, je donnai une dernière pensée à la compagne des jeux de mon enfance, à Fleur-des-Eaux, que je voyais sur le bastion de l'ouest ; mais quand je sentis les eaux du lac se refermer sur moi, le souvenir d'une jeune Indienne restée au village des Onéidas se réveilla dans mon cœur. Elle s'appelle Isela. Un jour, elle arrêta mon bras prêt à frapper un Delaware attaché au poteau de torture : elle obtint la liberté du captif et me remercia avec des larmes dans les yeux. Quelque temps après, je m'emportai contre un guerrier de ma propre tribu, à la suite d'une discussion violente : ma hache était levée, Isela la saisit de sa main délicate, ma colère s'apaisa, et j'eus honte de mon emportement. Plus tard encore, j'osais tenir des propos arrogants devant un sage qui avait vu passer cinq fois quinze hivers ; un regard d'Isela changea le ton de mon discours, des paroles de déférence et de respect ramenèrent la sérénité sur le front du vieillard.

« Le père d'Isela a été tué par la première balle venue du fort ; l'orpheline n'a plus sa mère, elle n'a jamais eu de frère. Elle attendra en vain le noble guerrier tombé dans la plaine. Qui la nourrira ? qui la recueillera dans son wigwam ?

« Touché du malheur de la pauvre enfant, Cœur-de-Roc ne

voulut plus mourir; il résolut de gagner le rivage, derrière le rocher, où nul ne pouvait le distraire de ses pensées. Aujourd'hui que les guerriers ont pleuré sa mort, le chef onéida, errant à travers la forêt, n'oserait plus rentrer dans sa tribu, s'il ne comptait sur l'intercession de la douce Isela, qui sait disposer à l'indulgence l'esprit des conseillers de la nation. Si la jeune Indienne ne rejette pas la demande que se propose de lui adresser son ami, elle deviendra l'épouse d'un chef onéida. Mais Cœur-de-Roc prie d'abord les deux visages-pâles d'aller dire à Fleur-des-Eaux qu'il ne refuse plus maintenant d'être son frère, qu'il la considérera toujours comme sa sœur, et qu'elle aura en lui un protecteur dévoué.

— Venez donc vous-même remplir ce message, répondit Samuel Lambert. Ma sœur vous répétera ce qu'elle vous a dit lors de votre dernière entrevue, et elle sera heureuse de voir son ami d'enfance revenu à des sentiments plus raisonnables. »

L'Indien suivit les deux blancs, qui ne pensèrent plus au gibier qu'ils devaient rapporter. Un peu avant d'arriver, le coureur des bois se détacha du groupe, afin de préparer sa sœur à la visite qu'elle allait recevoir.

Antoine Lambert était dans le parloir avec sa fille, Tonga et Muguette. Lorsque l'Onéida parut, Marie se leva avec empressement et alla au-devant de lui. Cœur-de-Roc contempla la jeune fille avec affection et renouvela les déclarations qu'il avait faites auprès de la cascade. Marie éprouva la plus vive satisfaction de revoir celui qu'elle avait cru enseveli dans le lac; elle assura de nouveau l'Onéida de ses sentiments de reconnaissance pour la bonté dont il avait fait preuve à son égard, lorsqu'elle venait d'être enlevée à sa famille.

Cœur-de-Roc parut très heureux de l'accueil qu'il avait reçu de la jeune fille; il mit au service du planteur et de toute sa famille l'influence qu'il exerçait sur les guerriers de sa tribu, et se retira après avoir souhaité à Marie de devenir bientôt l'épouse du marchand de fourrures.

« Qu'a-t-il voulu dire? demanda Antoine Lambert dès que le chef onéida se fut éloigné. Mon cher Olmers penserait-il à me demander ma fille?

— Oui, mon père, fit Samuel profitant avec empressement de l'occasion pour venir en aide à la timidité de son ami; le

marchand de fourrures, comme l'appelle Cœur-de-Roc, désire vivement obtenir la main de ma sœur. »

La rougeur qui parut sur le visage de la brune Marie ne le céda qu'à celle qui empourpra les joues du Hollandais. La jeune fille, consultée par son père, fit modestement, mais sans aucune hésitation, une réponse conforme aux désirs de van Olmers.

« C'est donc une affaire conclue, dit joyeusement Antoine Lambert. Voilà un chef indien qui, après avoir mal à propos jeté le trouble dans cette partie du pays, vient aujourd'hui, avec un désintéressement que je me plais à reconnaître, favoriser nos projets les plus chers. Qu'il soit heureux avec sa petite Isela, et que cette aimable Indienne continue à l'éloigner des mauvaises actions que les Onéidas sont toujours si portés à commettre. Occupons-nous maintenant des affaires de Samuel. Vous voyez, Tonga, mon ami, avec quelle abnégation je viens de donner à van Olmers l'enfant qui est seulement depuis quelques jours rendue à mon affection. A votre tour maintenant seriez-vous disposé à vous priver, en faveur de mon fils, de votre bien le plus précieux?

— Muguette ne sera pas séparée de son père, si le chef mohawk veut bien venir avec elle à la plantation, interrompit Samuel, qui ne pouvait plus contenir son impatience.

— Tonga a déjà lu dans le cœur de Muguette et dans celui du jeune chasseur, fit l'Indien, cherchant à conserver son air calme, bien que l'éclat de ses yeux trahît la joie secrète qu'il éprouvait. Sam est digne de devenir le fils d'un chef. Tonga l'aime depuis longtemps : il lui donne sa fille. »

Antoine Lambert, qui ne tenait pas à cacher ses émotions, remercia cordialement le Mohawk et serra entre ses bras la charmante Muguette.

Au cours d'un repas dans lequel on ne regretta nullement la venaison qui manquait par la faute des fiancés, on prit les arrangements nécessités par les circonstances. Il fut arrêté que les deux mariages auraient lieu le même jour à Québec, dans les délais convenables. Antoine Lambert devait habiter avec van Olmers, afin de ne pas être séparé de sa fille Marie. La plantation serait exploitée par Samuel, de sorte que Muguette, qui peut-être se serait pliée difficilement aux exigences de la

vie dans les cités populeuses, continuerait à respirer l'air des grands bois et à jouir de la société de son père. Celui-ci d'ailleurs prévoyait que les Mohawks allaient se ranger définitivement dans le parti des Anglais, avec les autres tribus iroquoises; son attachement à la cause française le déciderait probablement à se fixer pour toujours auprès de Muguette.

Avant de quitter la table, le respectable Antoine Lambert remercia la Providence des heureux événements qui venaient de s'accomplir autour de lui; il parla ensuite des opérations de la guerre, et, remplissant son verre à pleins bords, il porta un toast que chacun répéta joyeusement :

« Aux soldats, aux Canadiens de toute origine et aux Peaux-Rouges! dit-il.

« A tous ceux qui, sur cette terre d'Amérique, ont prouvé leur fidélité à la patrie lointaine.

« Aux amis de la France! »

FIN

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

IX. — L'embuscade. — Le poteau de torture. — L'Aigle huron. — Les trois vieilles. — Les couvertures. — La fuite 112

X. — L'artillerie du fort. — Le commandant Méry. — L'ingénieux sergent Bastien. — Harangue militaire. — Le prisonnier. 124

XI. — L'attaque. — Succès de la ruse du sergent. — Les renforts. — L'entrevue. — Sus à la plantation ! 140

XII. — Victoire ! — Le père et la fille. — Isela. — Les fiancés. — Aux amis de la France ! 150

36650. — Tours, impr. Mame.

FABRIQUE EN FRANCE

376918 c 154

Universitas

CE

a39003 002514395b

CA PQ 2201
.B44M8 1889
COO BREMOND, GEO MLGUETTE L'I
ACC# 1220854